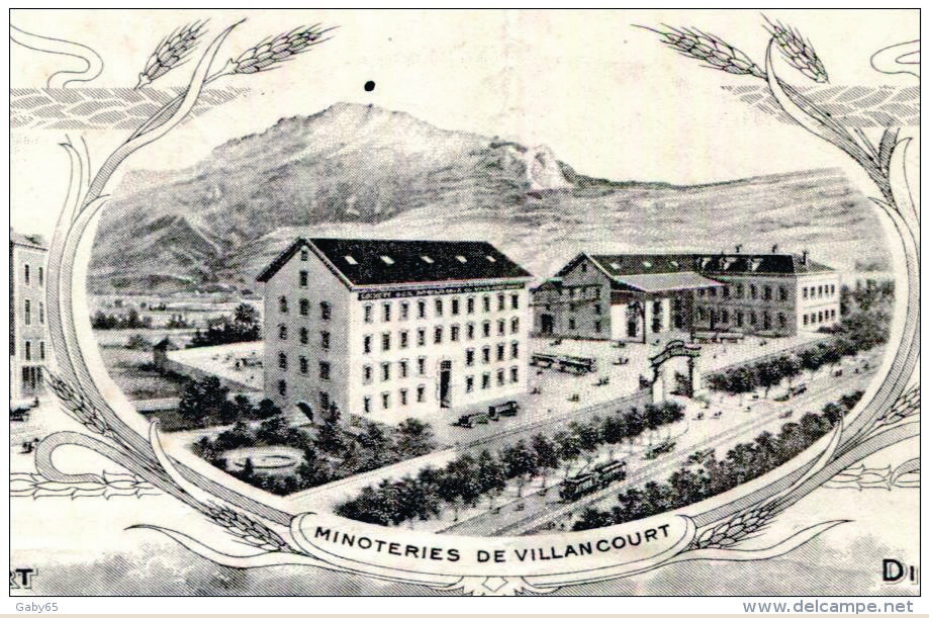
Patrimoine et Développement
du Grand Grenoble



De la naissance de Pont-de-Claix, dans les années 1830 à la naissance du Centre de Sciences COSMOCITE en 2023

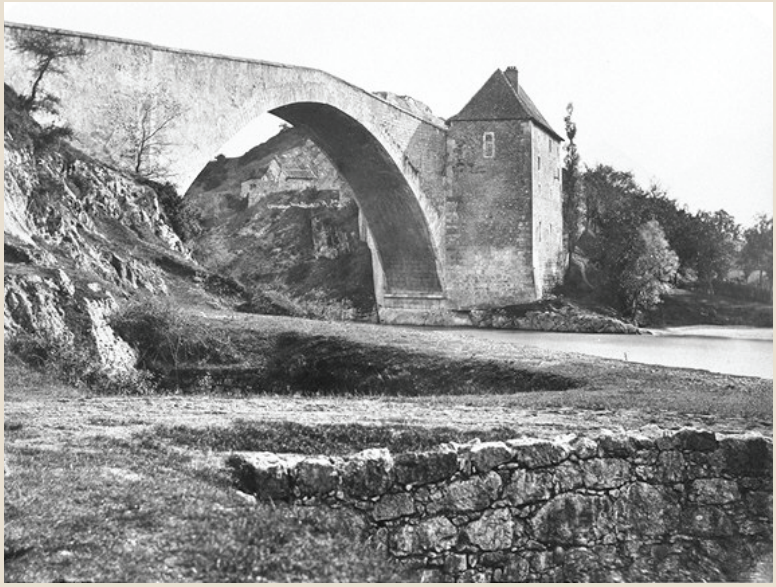
Préambule

Les Pontois semblent parfois l'oublier : Pont-de-Claix a une vraie histoire et un riche patrimoine, nés de sa position exceptionnelle au débouché du long cours Saint-André et au croisement des deux anciennes routes royales de l'Oisans et de la Provence…

Cette position stratégique lui valut d'abord la construction par Lesdiguières du célèbre pont à une arche, prouesse de technique architecturale qui en fit l'une des sept merveilles du Dauphiné ; elle lui donna ensuite sa vocation séculaire de lieu de passage fréquenté et fut enfin la cause de son extraordinaire développement commercial puis industriel dès le début du XIXème siècle.

C'est ce que vous allez découvrir dans une première partie écrite par Claude Ferradou, intitulée :

Histoire de Ville, Histoires de Vies :
Un siècle à Pont de Claix 1830-1930



Dans une seconde partie,

Les Moulins de Villancourt : 110 ans à battre au rythme du grain qui coule et de la ville qui naît.

Vous allez découvrir un volet de l'histoire artisanale, puis industrielle de la minoterie dans cette cité en évolution :

Les grands Moulins de Villancourt
Etude patrimoniale effectuée par la Ville de Pont de Claix
Chargée de mission, Anne Cayol-Gerin

qui a développé la rechcerche sur trois axes :
. la collecte de la mémoire ouvrière
. l'étude technique de la minoterie
. la recherche historique et sociologique

«Outre les conclusions synthétisées ici, des documents d'étude sont versés aux archives du Moulin, conservés à la Mairie de Pont-de-Claix. Ainsi est assuré d'une part la conservation dans une armoire d'archivage des éléments scientifiques de connaissance et d'autre part, la synthèse des études menées.»

Elles se présentent en deux parties :
- 110 ans de mouture
. Moulins de Villancourt, suivez le guide... qui à partir des bâtiments, des archives et de quelques éléments techniques conservés, permet encore de lire le fonctionnement du moulin.
La minoterie s'est arrêtée puis a été liquidée en 1981.

Cosmocité,

construit sur le terrain des anciens Moulins de Villancourt, lieu emblématique du développement de l'activité industrielle de la région grenobloise à la fin du XIXème siècle.
Cosmocité, le Centre de Sciences métropolitain, à Pont de Claix a été inauguré le 30 septembre 1923.
On y découvre les sciences de la Terre, de l'Univers et de l'Environnement de manière ludique et pédagogique, sur 2000 m carrés d'espace.

Ce sont ces trois périodes de la vie de la ville de Pont-de-Claix que nous vous proposons de découvrir ci-après.

Histoire de Ville, Histoires de Vies : Un siècle à Pont de Claix 1830-1930

Les Pontois semblent parfois l'oublier : Pont-de-Claix a une vraie histoire et un riche patrimoine nés de sa position exceptionnelle au débouché du long cours Saint-André et au croisement des deux anciennes routes royales de l'Oisans et de la Provence…

Cette position stratégique lui valut d'abord la construction par Lesdiguières du célèbre pont à une arche, prouesse de technique architecturale qui en fit l'une des sept merveilles du Dauphiné ; elle lui donna ensuite sa vocation séculaire de lieu de passage fréquenté et fut enfin la cause de son extraordinaire développement commercial puis industriel dès le début du XIXème siècle.

La présence de l'eau du Drac et de la Romanche, force motrice naturelle bientôt maîtrisée, suscite en effet l'implantation progressive tout au long du siècle, de toutes les industries qui en dépendent : moulins puis minoteries, papeteries, ateliers de construction mécanique, piloirs, pressoirs et taillanderies…

Conséquence logique de cet essor économique et de l'accroissement de la population qui en résulte, le hameau rural du Pont de Claix devient bourg commercial actif puis acquiert son indépendance de nouvelle commune en juin 1873.

La volonté et l'énergie des Pontois, comme la ténacité de leurs premiers élus feront le reste…

Comment écrire l'histoire de cette réussite ?

Le travail il est vrai, a déjà été fait en grande partie par quelques auteurs de référence.

Mais notre parti est différent : l'histoire d'une ville s'écrit aussi par celle de ses habitants, et se dévoile peu à peu au fil des évènements de la vie quotidienne, aussi sûrement que par l'énoncé de dates officielles.

C'est cette chronique vivante, qui entrecroise pendant près d'un siècle le destin du Bourg et celui d'une famille pontoise, que j'ai voulu écrire : l'histoire des cités ou des pays ne se tisse elle pas d'abord ou seulement de la vie des hommes ?

Cette histoire d'une vie est dédiée à mon ancêtre pontois, Jean-Joseph LARAT 1835-1907 dont le nom, lu sur la pierre du vieux cimetière, à chaque Toussaint m'interpelle.

Que me reste-t-il de ce trisaïeul qui a quitté le monde un demi-siècle avant que j'y vienne ?

Son portrait des années 1890 conservé dans l'album de cuir à gros fermoirs, une belle maison aux volets verts de l'ancienne avenue de la Gare que mon père me montrait, comme son père la lui montrait déjà il y a bien longtemps, son petit bois de la Combe de Jarrie parfois oublié dans les successions, quelques vieux papiers et souvenirs de famille glanés ici et là et surtout la surprise de découvrir un jour, dans une vitrine à l'entrée du Musée Dauphinois, un curieux pichet à vin à engobe jaune, bec de canard et cheval piaffant dessiné sur la panse, provenant de l'atelier d' INCELET, potier à Vif dans la seconde moitié du XIXème siècle, et dédicacé à « LARAT Aîné au Pont-de-Claix ».

Cet objet improbable, posé là devant mes yeux comme l'évidence d'un rendez-vous du passé, m'a fait alors désirer retrouver, puis suivre la trace de ses propres pas dans ce Pont-de-Claix de l'ancien temps qui l'a vu naître, vivre et mourir.

Pichet à vin d'Incelet potier à Vif « Collection Musée Dauphinois » Chantal Spillemaecker Conservateur en chef au Musée Dauphinois, Directrice du Musée Hector Berlioz

La place Publique avant 1850 - Musée de l'Ancien Evéché, Exposition « Couleur Sépia »

I- Saint-Paul-de-Varces ce mercredi 16 janvier 1833, dix heures du matin et troisième année du règne de Louis-Philippe Premier, Roi des Français :

« Par-devant nous, Jean Baptiste CLOT chevalier de la légion d'honneur, maire et officier public de l'état civil, sont comparus en la maison commune pour être unis par les liens du mariage, Jean LARA âgé de 48 ans, boucher, domicilié au Pont de Claix, hameau de Claix, natif de Montrigaud Canton du Grand-Serre, département de la Drôme, fils de défunt Claude, propriétaire, et de défunte Françoise BOURDAT dudit lieu, et Demoiselle Dominique POLIN dit VALOIRE de Saint-Paul-de-Varces, fille majeure de Pierre et de Jeanne BAUD propriétaires ».

Jean LARAT, né le 13 mai 1785 à Montrigaud dans la Drôme, y habite encore en février 1812 : il y est témoin du mariage de son frère aîné et qualifié de « cultivateur de ce lieu », âgé de 25 ans. Il s'installe donc probablement au hameau du Pont de Claix à partir des années 1820 et y fonde, encore célibataire, son commerce de boucherie.

Son épouse Dominique, est issue d'une vieille famille de vignerons et de laboureurs du hameau des Blanchières à Saint-Paul-de-Varces ; son grand-oncle Antoine PAULIN, cadet de famille et orphelin de père, né en 1734, s'engagera pour la guerre de sept ans dans l'un des régiments du roi Louis XV sous les ordres de Montcalm, embarquera pour la Nouvelle France, s'y mariera, puis fondera aux Etats-Unis avec d'autres vétérans, insurgés de la guerre d'indépendance, la ville de Coopersville dans l'Etat de New York et y sera l'auteur d'une nombreuse descendance.

II- Le Pont de Claix, simple hameau de Claix qui ne contenait encore que quelques maisons à l'orée du siècle, devient populeux en ce premier tiers du XIXème siècle.

Directement placé à l'issue du long cours Saint-André qui conduit à la route de Vizille et à l'Oisans, et par le vieux pont de Lesdiguières à celle de Vif et jusqu'à la Provence par Monestier et le Col de Lus, cette situation remarquable en fait un lieu de passage fréquenté des voyageurs, voituriers et marchands et favorise le progrès du commerce puis de l'industrie, laquelle deviendra à la fin du siècle la vocation principale du bourg, devenu commune à part entière.

Entrée du cours Saint André

Une telle situation privilégiée aux portes de la ville de Grenoble et à la croisée de deux routes royales ne présente pourtant pas que des avantages en ce début de siècle.

Le Pont ancien

Ainsi, en septembre 1828, un conseiller municipal habitant le Pont de Claix est chargé avec le concours du garde champêtre, de la police de ce hameau, *« ou la population commence à augmenter et qui est difficile à surveiller en raison de son éloignement du chef-lieu : des étrangers volent dans les champs et on fait du tapage dans les cabarets ».*

Le nombre de cabarets allant d'ailleurs croissant dans le hameau, c'est maintenant deux conseillers qui seront délégués par le Maire en février 1834 *« pour les surveiller et empêcher des désordres ».*

Le développement commercial du hameau du Pont est néanmoins souhaité par les édiles de Claix qui l'accompagnent de plusieurs mesures destinées à le favoriser.

Il est d'abord proposé dès l'année 1830 de créer une foire annuelle au Pont de Claix sur un terrain situé au-dessus de la rampe du pont, qui se tiendra initialement le lundi après le 15 mars, puis le 8 mars à cause de la Foire des Rameaux de Grenoble.

La rampe du Pont ancien

Il en sera de même ensuite de la « vogue » du premier dimanche de mai, qui sera transférée au Pont en février 1835.

Enfin, le principe d'un marché hebdomadaire qui se tiendra tous les jeudis est adopté en février 1837.

En septembre 1833, un habitant est autorisé à installer au Pont de Claix une bascule dite « poids public », transformée le mois suivant en « poids officiel ». La même autorisation sera réitérée à son profit en décembre 1847, d'une bascule publique qui devra toutefois devenir propriété de la commune après dix ans d'usage.

En novembre 1848, est demandée la création d'un bureau de poste au hameau du Pont.

Cette expansion économique s'amplifie de la nouvelle vocation industrielle du bourg bénéficiant à la fois de sa proximité de la ville, d'une situation de carrefour et de la présence d'une force hydraulique disponible, indispensable aux industriels.

Ainsi les Papeteries BRETON fondées par Monsieur Etienne BRETON pharmacien à Grenoble, s'installent au Pont de Claix dès 1824 et sont citées comme *« fondées cette année même »*, dans la réponse rédigée en juillet par un officier au questionnaire de l'état-major du commandant de la septième division militaire, procédant à une enquête statistique sur les pays que traverse la route de Grenoble au Monestier.

Les Papeteries BRETON

Egalement précurseurs de la nouvelle industrie pontoise, les Ateliers de Construction Mécanique MAGNAT-SIMON, fabricants de vannes, turbines, robinets et conduites forcées, s'implantent au Pont en 1842.

Ces industries bénéficient en priorité des grands travaux d'art et de canalisation du Drac et de la Romanche réalisées dans le premier tiers du siècle, dont les deux ouvrages les plus remarquables reçus en avril 1836 sont :

- la prise d'eaux au Saut du Moine,
- le déversoir au lieu-dit le Pont-des-Vannes, à la tête de la digue de Marcelline, *« qui sert à distribuer les eaux dans les deux canaux principaux d'Echirolles et du cours Saint André, ou à les rejeter dans le Drac, une fois utilisées ».*

Enfin des activités secondaires complètent ces premiers établissements industriels, comme des ateliers de charpente et de menuiserie.

III- Dans ce nouveau bourg commerçant et industriel qui s'épanouit à la jonction des routes, la Maison LARAT prospère et Jean LARAT qui a maintenant dépassé la soixantaine, songe à établir ses deux garçons. Ils seront marchands bouchers comme lui ; l'aîné Jean-Joseph au Pont de Claix dans l'entreprise familiale, le cadet Léon-Ferdinand au bourg de Claix.

Jean-Joseph LARAT né le 12 février 1835, qui sera dit « Jean LARAT Aîné » pour le distinguer de son frère cadet après la mort de leur père le 19 février 1852, reprend donc, aidé de sa mère, la maison de commerce paternelle sur la place publique, du côté du vieux pont.

Agé de 21 ans, il épouse à Varces le 16 juillet 1856, Henriette-Philomène GANDOIS qui elle, n'a que 16 ans, fille de Joseph, cordonnier et de Henriette-Adélaïde BEC.

Son contrat de mariage passé pardevant M° BONNARDON notaire à Claix le 30 juin précédent, contient donation maternelle et énonce, parmi les apports de l'époux, *« les divers ustensiles servant à sa profession de boucher »*, comprenant notamment « *un petit cheval et sa voiture* ». Cette donation est faite à la charge de l'époux donataire de payer à son frère cadet à sa majorité, *« ou lorsqu'il prendra un établissement commercial particulier, la somme de cent-cinquante francs sans intérêt jusqu'alors ».*

Sa jeune épouse est l'arrière-arrière-petite-fille de Léonard GANDOIS dit *« La Bonté »*, maître-maçon à Varces, né à Blois le 14 janvier 1712, fils de François et petit-fils de Léonard GANDOIS et de Léonarde MAYERAS *« du hameau de Chardaillat, paroisse de Verneuil, diocèse de Limoges ».*

Il fait partie de ces maçons tailleurs de pierres originaires du Limousin, si nombreux à s'appeler Léonard que le patois dauphinois les surnommera simplement les « Younas »…

Le cadet, Léon-Ferdinand LARAT, né le 1er novembre 1840, également garçon boucher à son mariage, épousera à Claix le 22 août 1864, Marie-Julienne-Marthe BEYLIER née en 1845 au hameau d'Allières.

Jean LARAT aîné qui n'avait que 16 ans le jour du coup d'état du 2 décembre 1851, ne dissimule guère au Bourg du Pont ses opinions bonapartistes.

C'est d'ailleurs peut être une tradition de famille : les LARRA de la Drôme, pourtant installés depuis plusieurs siècles en Dauphiné, n'ont-ils pas obtenu par un avis du Conseil d'Etat du 30 mars 1808, d'orthographier leur nom « *LARAT* », orthographe jugée sans doute moins « espagnole » la première année de la guerre de l'Empire à l'Espagne ?

Portrait de Jean-Joseph LARAT (fin XIXième siècle) Cliché Martinotto-Frères, Grenoble

Arborant jusqu'à son âge mûr de fières moustaches à l'impériale, comme en témoigne son portrait photographié de la fin du siècle, Jean LARAT donnera à ses deux filles, nées au Pont de Claix les 24 octobre 1857 et 3 mars 1862, les prénoms des épouses des deux empereurs : l'aînée Eugénie et la cadette Joséphine...

Ferdinand LARAT le frère cadet ne sera pas en reste, puisque ses deux filles, nées en 1865 et 1866, seront prénommées l'une Marie-Eugénie et l'autre Blanche-Eugénie-Henriette.
La tradition familiale rapporte que lors de la visite en 1862 du couple impérial à Grenoble, deux ans après le rattachement de la Savoie à la France, la toute jeune Eugénie, cinq ans, fut présentée à l'autre Eugénie et eut pour cette raison, l'insigne honneur de s'asseoir un instant sur les genoux de l'Impératrice…

IV- Le Pont de Claix poursuit de plus belle sa croissance dans ces années d'expansion économique et industrielle sans précédent qui marquent le second empire, laquelle aboutira logiquement à la scission de l'ancien hameau et son érection en nouvelle commune par une loi de juin 1873.

La naissance annoncée de la commune est d'abord précédée dès 1870 par la division de Claix en deux sections, celle du Pont de Claix se voyant attribuer six conseillers sur les seize de la commune de Claix.

Minoterie GATEL - collection personnelle

Minoterie Dorel - collection personnelle

Le bourg conserve malgré tout encore à cette époque son aspect rural, avec plusieurs petits groupements d'habitations répartis entre le Pont et les quatre quartiers de Marcelline, Belledonne, Gringalet et la plaine d'Echirolles.

Mais les atouts décisifs de sa situation, comme la présence de la force hydraulique, favorisent toujours sa vocation industrielle et de nouveaux établissements continuent à s'y implanter de manière constante : après les papeteries et les ateliers de construction mécanique, sont maintenant créées sur son territoire les minoteries GATEL, CROZEL dans le bourg et celle des frères ABEL associés à Louis DOREL à Villancourt, mais aussi des piloirs à plâtre et à ciment, des pressoirs à huile ainsi qu'une taillanderie.

Il faudra attendre l'année 1895 pour l'installation Cours Saint-André, de la « Manufacture de boutons et agrafes DULAC VAGNOT & GUETAT, usine Hydraulique » et le mois de juin 1916 pour la fondation de la Société « Le Chlore Liquide » produisant exclusivement des gaz de combat pour l'Armée.

Manufacture de boutons et agrafes DULAC, VAGNOT et GUETAT collection personnelle

Usine de chlore liquide

La création officielle de la commune de Pont-de-Claix sera quant à elle, enfin prononcée par la Loi du 25 juin 1873, promulguée au journal officiel le 2 juillet suivant.

BULLETIN DES LOIS
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
N° 136.

Loi du 25 juin 1873 Journal officiel (B. Gerelli)

Toutefois les élections municipales ayant lieu les 24 et 30 août1873, le conseil municipal composé de douze membres ne pourra être installé que le dimanche 7 septembre à l'école des garçons, faute de mairie.

Monsieur Paul BRETON né le 30 septembre 1806, élu député à l'assemblée nationale depuis 1871 et membre de la Chambre de Commerce de Grenoble depuis 1864, est sans surprise, élu premier maire de la commune : il le restera jusqu'en 1878.

Le budget est voté en équilibre à 4.999 francs le 19 octobre 1873.

Le partage définitif des biens communaux entre Claix et Pont-de-Claix ne sera effectué cependant que le 5 février 1882, par la réunion extraordinaire des deux conseils municipaux à la mairie de Claix sous la présidence de son maire et avec l'assistance de deux géomètres, la répartition devant se faire suivant la « coutume du Dauphiné » c'est à dire au prorata du nombre de « feux ».

La superficie attribuée à la commune de Pont-de-Claix sera de 483 hectares et la soulte à payer par la commune de Claix fixée à l'unanimité à 7.000 francs.

La nouvelle municipalité pontoise, aidée par la personnalité et l'envergure politique de son premier magistrat, n'aura de cesse de faire de Pont-de-Claix une commune de plein exercice, et de lui donner les infrastructures nécessaires à son nouveau statut.

Le 9 août 1874 est ainsi décidé l'établissement de deux foires à Pont-de-Claix, l'une le 1er mars et l'autre le 5 octobre de chaque année, date repoussée au 8 octobre par le conseil municipal du 18 septembre.

Une commission est créée par délibération du 29 août 1875 avec la mission d'organiser la foire de l'automne, de fixer les primes à distribuer aux bestiaux qui y seront exposés et de désigner les membres du jury chargés de juger les animaux.

Construction du Pont inférieur (1874)

La gare du tramway

La construction d'un nouveau pont inférieur sur le Drac devant faciliter le passage des piétons, chevaux et voitures, s'achève en 1874, financée d'ailleurs pour partie par une contribution volontaire des Pontois.

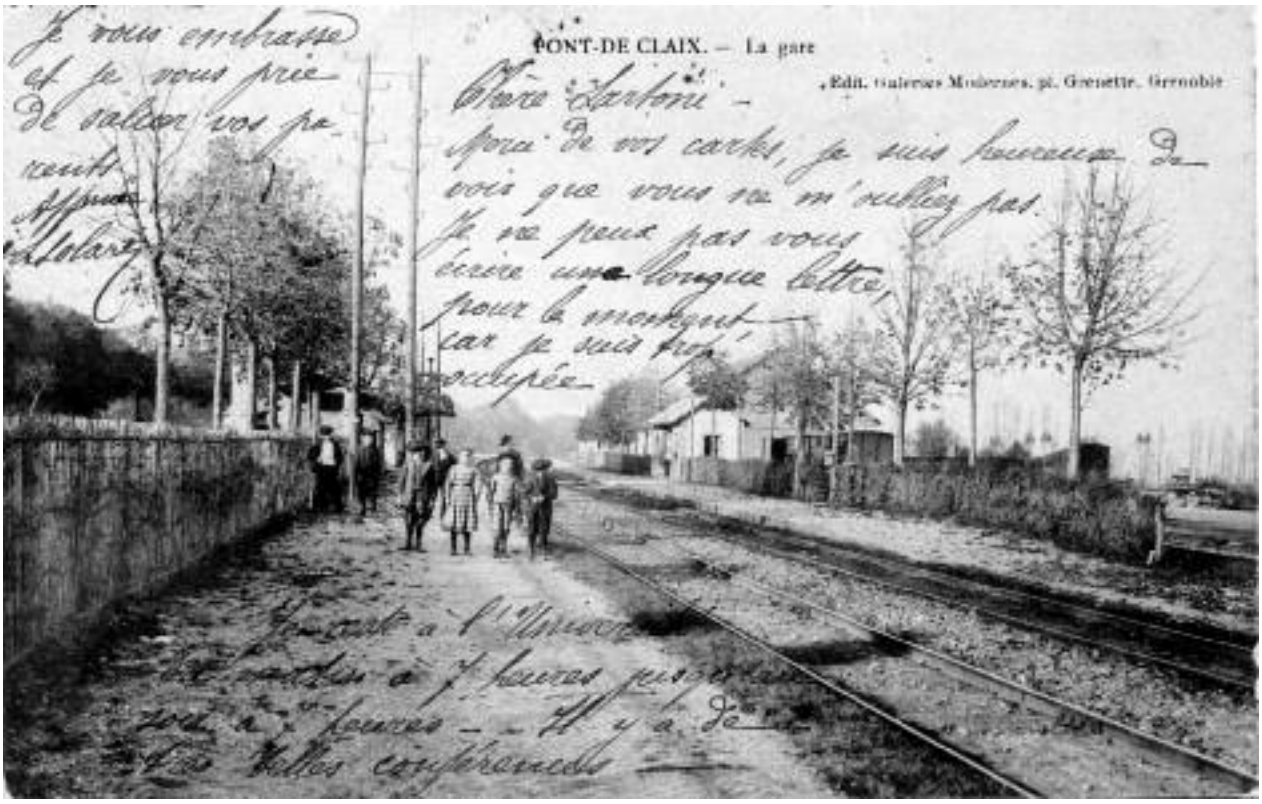
La gare PLM de Pont-de-Claix est quant à elle, construite de 1874 à 1875 pendant les travaux de la voie ferrée Grenoble Marseille par Veynes. Elle sera ouverte au public dès 1876, puis équipée de la télégraphie sans fil en 1877.

La ligne de tramway reliant Grenoble à Varces par le Cours Saint-André ne commencera cependant à faire l'objet des premières discussions et enquêtes qu'en 1887, qui se poursuivront en 1895. Elle sera finalement inaugurée en 1898.

Le bourg de Pont-de-Claix atteint ainsi le millier d'habitants en 1871 contre 919 en 1865, nombre porté à 1028 en 1875, 1032 en 1876, et 1130 en 1886.

Signe de l'accroissement de la population, l'école de Pont-de-Claix construite en 1876 comptera 81 garçons à la rentrée scolaire d'octobre 1881 et l'école de filles achevée en mai 1886, 44 enfants.

La nouvelle église de Pont-de-Claix, implantée sur un terrain donné par la famille BLANC et financée en partie avec l'aide du papetier BRETON ainsi que par une souscription publique ouverte auprès des Pontois, est construite à compter du 3 mai 1863, sur un plan dessiné et un devis établi par Monsieur PERONNET pour un montant de 24.969,40 francs.



la gare PLM

Eglise 1874

Elle sera ouverte au culte dès le dimanche 18 décembre 1864, et les travaux entièrement soldés le 14 mars 1865.

Selon la commission exécutive chargée du suivi des travaux, *« L'église est bien située, belle de forme, élégante et digne, bien assez grande pour la population actuelle, et pouvant s'agrandir, quand ce sera nécessaire, par la construction des bas-côtés ; tout est disposé pour cela ».*

Ce sera chose faite par la construction des basses nefs au cours de l'année 1877 et du clocher en 1891, grâce notamment aux dons de la famille BRETON.

Elle sera placée par l'évêque de Grenoble le 27 juillet 1873 sous le patronage de Saint Etienne, prénom des deux grands-pères de Paul BRETON.

L'église sera également pourvue de deux cloches, la première en 1886 et la seconde en 1892.

Son érection en église paroissiale sera enfin approuvée par décret du Président de la République en date du 6 août 1878 et prononcée par ordonnance de l'évêque de Grenoble le 12 août 1878, lue aux fidèles de Pont-de-Claix le 15 août.

Le conseil municipal acceptera dans sa séance de février 1879 que l'église soit propriété communale, et l'emprunt sera définitivement remboursé en 1884.

V- Dans ce nouveau Pont-de-Claix qui se crée, les affaires de la Maison LARAT continuent de prospérer et font désormais de Jean LARAT, avec quelques autres habitants du Pont, l'un de ces notables de la seconde moitié du XIXème siècle, enrichis peu à peu par le travail et l'épargne, qui comptent dans le bourg ou ils sont établis, comme l'attestent les biens acquis pendant cette période et retrouvés dans sa succession en 1907:

- Une belle maison avenue de la Gare, construite entre 1876 et 1880 sur le terrain acquis de Madame Veuve Charles BLANC le 11 octobre 1875, par-devant M° VILLARET notaire à Claix, comprenant maison de maître avec dépendances, sol cour et jardin ;

– Une autre maison dans le Bourg donnée à sa fille aînée à son mariage, acquise de Monsieur Jean DIAQUE propriétaire et fermier des Hospices de Grenoble, par acte du 1er décembre 1860 reçu M° GUIGONNET notaire à Grenoble, composée de trois pièces au rez-de-chaussée, cave au sous-sol, deux pièces au premier étage, deux pièces au second étage et deux pièces au troisième étage, « ayant pour confins au nord Monsieur CHOMET, au midi Monsieur Ferdinand BENNEDETTO, au couchant le canal de la Romanche, et du levant la route nationale » ;

– Diverses portions d'immeubles sur la Place, acquises successivement en 1873, 1882 et 1895, et louées à plusieurs commerçants dont Alphonse BERGERET charron en 1899, Ernest DUPONT-FERRIER boucher, successeur de Jean LARAT en 1903 et Théophile BELLIN boulanger en 1905 ;

– Un grand terrain de trois hectares de terre labourable et prairie sis aux Iles de Mars, acquis le 23 juin 1870 par-devant M° VILLARET, sur laquelle Jean LARAT a fait édifier une construction servant de remise, fenil et hangar ;

– Diverses autres parcelles de terre labourable, prairie ou treillage à Pont-de-Claix, Claix et Varces ainsi qu'un petit bois de châtaigniers à la Combe de la Gouderie à Jarrie, acquis à la bougie le 3 octobre 1874 et conservé par ses descendants jusqu'à aujourd'hui.

Jean LARAT, en qualité de gros contribuable, est d'ailleurs consulté au moins à deux reprises dès ses premières réunions, par le conseil municipal de Pont-de-Claix.

En effet, la loi prévoit que les décisions entraînant des dépenses doivent être soumises à la sanction des principaux contribuables, même s'ils n'appartiennent pas au conseil municipal.

C'est d'abord le 15 février 1874 en ce qui concerne la fixation des limites de la nouvelle commune en réponse aux revendications territoriales d'Echirolles, sur le rapport du commissaire-enquêteur désigné à cet effet.

C'est ensuite le 7 février 1875 pour l'adoption des projets, plans et devis pour la construction de la mairie, du presbytère, des deux écoles de garçons et de filles et du nouveau cimetière, ainsi que l'acquisition de tous les terrains nécessaires à cette fin et le vote d'une imposition extraordinaire de 10 centimes.

École de garçons

L'école de garçons, première construction communale, devra suivant la délibération municipale précédente du 3 janvier 1875, « être livrée avant le 15 octobre 1876, sous peine d'une pénalité de dix francs par jour de retard ».

Elle servira également de lieu de réunion pour le conseil municipal de Pont-de-Claix et de mairie provisoire pendant presque trente-cinq ans, le projet initial de construction de l'hôtel de ville ayant dû être ajourné pour des raisons financières…

Ce n'est que le 14 février 1907 en effet, que l'on reparlera de « la nécessité de la construction d'une nouvelle mairie avec deux locaux dont l'un pour le logement du garde champêtre et un autre pour y installer le bureau des postes et télégraphes », en soulignant que l'exécution de ce projet « réaliserait pour la commune une amélioration longtemps désirée par la population ».

Le terrain à acquérir se trouve sur la place publique et appartient aux héritiers de Monsieur Charles Blanc, ancien conseiller à la Cour de Grenoble.

La Mairie en 1911

Il faudra un décret déclarant d'utilité publique la future construction pour rendre possible l'expropriation ; il conviendra encore de régler la question du canal qui passe sur le lieu.

Avec la Société du canal de la Romanche, les choses se passeront mieux : elle accepte que la municipalité le fasse recouvrir sur la partie concernée.

Les terrains achetés, le canal recouvert et l'horloge choisie, les travaux peuvent enfin commencer : rien ne sera laissé au hasard dans la construction, le clocheton qui décore la façade, l'horloge et les deux pommes de pin en pierre blanche qui l'encadrent, pas même le lustre qui ornera la salle du conseil.

La mairie est enfin achevée en 1911, comme le rappelle l'inscription sur la porte arrière du bâtiment.

VI- Jean LARAT en bon père de famille, se fait un devoir de marier ses deux filles selon leur choix, mais aussi avec une dot convenable en argent ou en immeubles.

Eugénie son aînée, épousera à 21 ans le 28 août 1878, Sébastien BRUNET âgé de 32 ans, lieutenant en premier à la première compagnie du train du deuxième régiment d'artillerie en garnison à Grenoble, né en 1840 à Fontrabiouse (Pyrénées orientales) et autorisé par permission de Monsieur le Ministre de la Guerre en date du 19 juillet précédent.

Seront témoins au mariage, Ferdinand LARAT 39 ans, marchand boucher domicilié à Claix, oncle paternel de l'épouse, François GRATTIER 43 ans restaurateur, Joseph EYMIN 48 ans négociant en grains et Joseph MORNANT 53 ans entrepreneur de charpentes, tous les trois domiciliés à Pont-de-Claix.

Le contrat de mariage contenant donation de la maison du Bourg « entièrement réparée à neuf » et de la moitié de la parcelle de terre labourable et prairie des Iles de Mars, « prise du côté du levant », sera dûment passé par-devant M° Octave-Auguste-Joseph CHEVALIER notaire à Claix le même jour, « dans le salon de la maison de Monsieur LARAT », ainsi que le précise l'acte, en présence de Messieurs Léon ALLEMAND négociant à Vizille et Jean-Joseph EYMIN négociant au Pont-de-Claix.

Ce mariage sera malheureux puisque Sébastien BRUNET décèdera tragiquement trois ans plus tard, le 8 septembre 1881 chez son beau-père à Pont-de-Claix, des suites d'une chute de cheval lors d'un exercice militaire à la caserne d'Artillerie.

Il sera inhumé dans la nouvelle concession que Jean LARAT achètera le jour même de son décès.

La caserne d'artillerie de Grenoble

DÉPARTEMENT
DE L'ISÈRE.

ARRONDISSEMENT
de Grenoble

CANTON

No

1/3 pour les pauvres.
2/3 pour la commune.

CONCESSIONS SIMPLES
LES 2 MÈTRES CARRÉS

Perpétuelles..... 30 f
Trentenaires..... 24 f
Temporaires..... 18 f

(1) A perpétuité, trentenairement ou temporairement.

(2) Perpétuel, trentenaire ou temporaire de 15 ans.

COMMUNE DU Pont de Claix

Concession perpétuelle AU CIMETIÈRE.

Entre les soussignés :

Monsieur Antoine Girard, maire de la commune de Pont de Claix, agissant en cette qualité, d'une part,

Et M Jean Laral propriétaire au Pont de Claix

Il a été convenu ce qui suit :

Sur la demande formée par M Laral Jean en date du 8 9bre 1881 d'acquérir (1) à perpétuité un emplacement de treize mètres carrés 80 décimètres carrés de terrain dans le cimetière de cette commune, destiné à la sépulture de sa famille

Monsieur le Maire concède au dit M Laral Jean à titre (2) perpétuel une portion de terrain dans le cimetière communal de Pont de Claix de la contenance de treize mètres carrés, 80 d. carrés formant le n° 5. dudit cimetière, avec plein droit et plein pouvoir d'en disposer au titre et pour l'usage ci-dessus, en se conformant toutefois aux règlements et à la délibération du Conseil municipal du 31 octobre 1879 approuvée par M. le Préfet le 11 9bre 1879

Cette concession est faite, conformément au tarif précité, moyennant la somme de 414 francs, que M Laral Jean s'oblige de verser entre les mains du Receveur municipal de cette commune, qui en fera recette, savoir : deux tiers au profit de la commune et un tiers au profit des pauvres. 5. 99, 100 et 101 vis à vis les n° 2, 1 et 0. en longueur et en largeur 139, 134, 133, 132 et 74, 75, 76, 77

Renvoi approuvé

Enregistré à Grenoble, le 21 décembre 1881 folio 78 case 4. Reçu 21 francs pour droits, décime et Receveur

Eugénie LARAT

Eugénie se remarie à 27 ans le 4 mars 1885, avec Guillaume-Albert FERRADOU âgé de 28 ans, comptable à la Minoterie GATEL de Pont-de-Claix, né en 1856 à Bourg-de-Péage (Drôme), en présence de Ferdinand LARAT 44 ans, marchand boucher de Claix et oncle de l'épouse, Joseph-Désiré CHIROUZE 32 ans notaire à Claix, Jules FAYOLLAT 29 ans comptable à Grenoble et Gabriel VALETTE 29 ans employé de commerce à Romans, ces deux derniers témoins et amis du marié.

Sa seconde fille, Marie-Joséphine-Fanny, dite Fanélie, épouse à 23 ans le 5 août de la même année, Gabriel-Joseph-Camille VALETTE âgé de 29 ans, employé de commerce, né en 1856 à Bourg-de-Péage comme son beau-frère, en présence notamment de ce dernier et de Ferdinand LARAT l'oncle de Claix.

Les deux ménages et petits-enfants de Jean LARAT feront souche à Pont-de-Claix et à Grenoble.

Albert FERRADOU deviendra associé dès 1888 de Monsieur Eugène LAMBERTON, banquier et ancien marchand de grains place de la Halle à GRENOBLE, sous la raison sociale de « Banque LAMBERTON-FERRADOU & RAFIN » puis de « Banque FERRADOU & Cie » à partir de 1901.

Il fondera avec cinq associés le 3 mai 1910, la « Société des Moulins de Villancourt » au capital de 400 000 francs, pour reprendre la minoterie de Messieurs Julien DOREL et Alphonse GUERIN successeurs d' « ABEL & DOREL », créée à Pont-de-Claix en 1869 et en assurera l'administration jusqu'à sa retraite.

Il en sera de même de son fils Denis FERRADOU né le 22 janvier 1888 à Pont-de-Claix, qui sera associé dès 1910 à la gestion de la minoterie et la reprendra au départ de son père, jusqu'à sa cession à la Société des biscuits BRUN en 1928, cette société étant déjà depuis plusieurs années en relation étroite avec la minoterie et la banque.

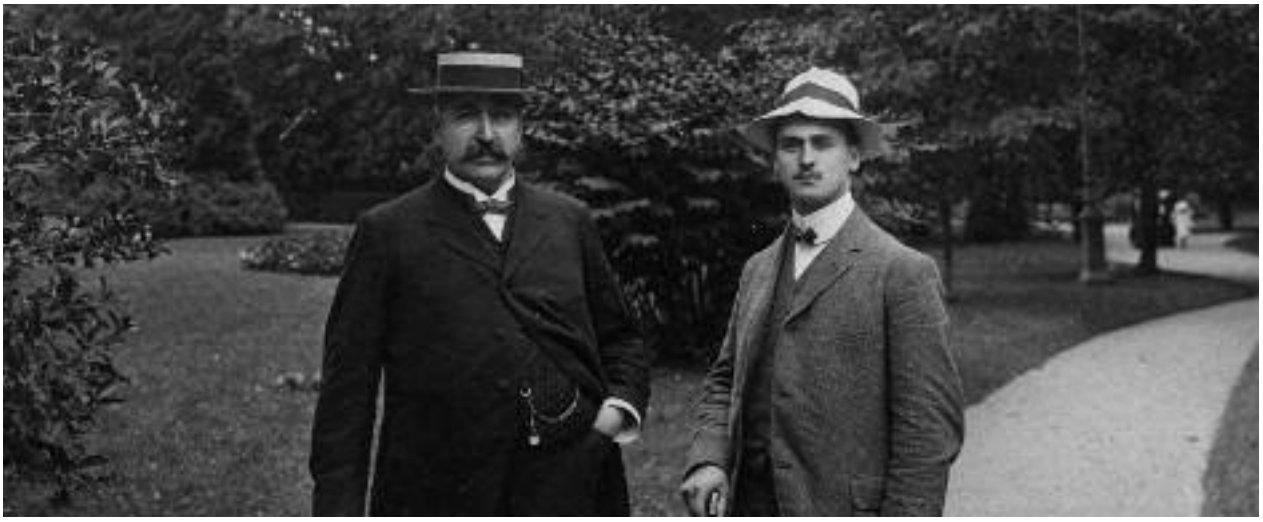
Les Moulins de Villancourt deviendront d'ailleurs assez vite une affaire de famille, puisque Théodore BONNOT, époux de Jeanne VALETTE petite-fille de Jean LARAT, y exercera également plusieurs années les fonctions de directeur.

VII- Agé de 58 ans, ses affaires en ordre et ses deux filles établies, Jean LARAT peut décider maintenant de se retirer.

Sa maison de boucherie crée par son père voilà plus de soixante-dix ans, sera cédée à Ernest DUPONT-FERRIER garçon boucher à Pont-de-Claix le 20 novembre 1893 par-devant M° CHIROUZE notaire à Claix, selon des conditions très favorables puisque la succession LARAT ne recevra paiement du solde du prix qu'en 1910.

Il en sera de même de la maison du bourg le 24 novembre 1901, cette vente étant elle aussi assortie d'un crédit vendeur.

Société des Moulins de Villancourt - collection personnelle



Albert et Denis Ferradou (1909) photo X Vichy Parc de l'Allier 1909

Puis la remise et écurie à usage d'abattoir sur la Place lui sera donnée à bail pour 9 ans à compter du 1er janvier 1903 et finalement cédée par Denis FERRADOU son petit-fils, par-devant M° GOIRAND le 6 janvier 1920.

La Boucherie DUPONT-FERRIER poursuivra ainsi l'activité de la vieille Maison LARAT jusqu'à la deuxième moitié du vingtième siècle, ainsi que s'en souviennent quelques Pontois.

Jean LARAT quant à lui, s'éteindra paisiblement à l'âge de 72 ans le vendredi 12 Avril 1907 dans sa maison de l'avenue de la Gare, et reposera dans sa belle concession de 1881 aux côtés de son premier gendre et de l'un de ses petits-fils.

Il y sera rejoint par son épouse et sa fille aînée deux ans plus tard.

VIII- Un siècle de vie de Pont-de-Claix, du hameau rural à la commune industrielle, au travers de celle de quatre générations d'une famille pontoise.

Le frontispice du vieux monument funéraire de Jean LARAT raconte un peu de cette histoire et de cette vie, tant il est vrai que les cimetières sont aussi des livres de pierre…

Claude FERRADOU

Centre Généalogique du Dauphiné

Membre associé de l'Académie Delphinale

Aux anciens Pontois qui ont fondé et bâti leur Ville.

Sources

1) Histoire de la famille LARAT :
- Généalogie personnelle, état civil, documents notariés, lettres et papiers de famille.

2) Histoire de la Ville de Pont-de-Claix :
- « Claix et Pont-de-Claix à travers les siècles »: Général L.D BEZEGHER, Editions des cahiers de l' Alpe, collection monographies, publiée par la Société des Ecrivains Dauphinois.
- « Pont-de-Claix, 1873: naissance d'une commune »: Yves ARMAND in Revue d'histoire des Amis de la Vallée de la Gresse et des environs, N° 60 décembre 2007.
- « Pont-de-Claix, étude d'une bourgade industrielle récente » : Madeleine BRUN, in Revue de Géographie Alpine, année 1940, volume 28, numéro 28-2, pp 199-211.
- « Histoire de Claix » : Jean-Claude Michel, édité par la Mairie de Claix.
- « Claix... d'un hameau à l'autre » publié par l'Association Claix Patrimoine et Histoire.
- « Histoire des Moulins de Villancourt » : Anne CAYOL-GERIN, in Revue d'histoire des Amis de la Vallée de la Gresse, N°18.
- Mesdames Jacqueline BLANCHARD et Delphine CHEMERY, conseillères municipales de la Ville de Pont-de-Claix, pour leurs aimables et utiles contributions.

3) Histoire du pichet à vin d'Incelet :
- Collections du Musée Dauphinois N° 68.2.32 :
- « Pichet de forme ovoïde vernissé jaune. Décor de feuilles et de grappes de vigne.

Dessin d'un cheval sous l'inscription. Repose sur un piédouche. Comporte un bec verseur représentant une tête d'oiseau, une anse latérale en forme de branche ».
- Inscription face (Recto/Avers) : « Larat Aîné au Pont-de-Claix »
- Signature dos (Verso/revers) sous l'anse : « Incelet Jes à Vif » Fin du XIXème siècle.
- Cet objet est représenté également dans le livre « Potiers et faïenciers en Dauphiné », Musée Dauphinois, Editions Glénat, Vignette et détail page 156, illustration N°12.

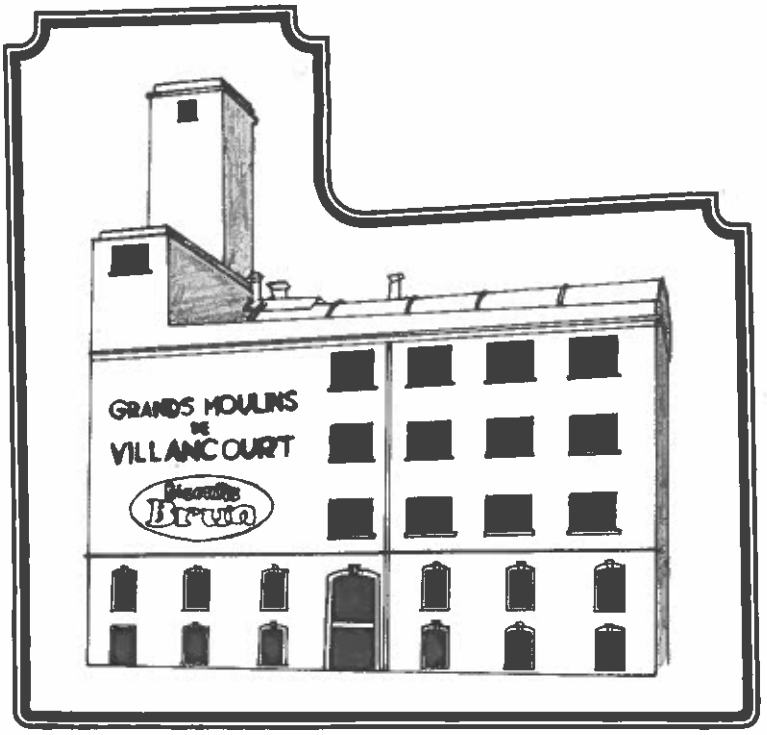
Iconographie

- Collection personnelle : cartes postales anciennes, en-têtes de lettres, portraits et photographies de famille.
- Musée de l'ancien Evêché, exposition « Couleur sépia » Grenoble 2009-2010.
- Site internet de M Bruno GERELLI : « Claix d'hier, Claix d'aujourd'hui ».
- Collections du Musée Dauphinois.
- Association « Claix Patrimoine et Histoire ».

VILLES DE PONT-DE-CLAIX ET D'ECHIROLLES
S.I.M. JEAN WIENER

LES MOULINS DE VILLANCOURT

ETUDE PATRIMONIALE



Anne CAYOL-GERIN
chargée de mission patrimoine

rapport final

PREAMBULE

Ce rapport présente les conclusions des travaux menés dans le cadre de la mission d'étude des moulins de Villancourt, qui m'a été confiée par ses propriétaires actuels, les communes de Pont-de-Claix et d'Echirolles. En effet, outre l'étude de faisabilité de l'architecte Claude FOURMY, une meilleure connaissance du passé et du "vécu" de ces lieux est apparue indispensable. Les choix en cours, qui rendent peu à peu vie aux moulins peuvent ainsi jouer l'héritage non pas comme une contrainte mais comme un atout riche de potentialités.

Trois axes ont dirigé la mission :
- la collecte de la "mémoire ouvrière"
- l'étude technique de la minoterie
- la recherche historique et sociologique

Outre les conclusions synthétisées ici, des documents d'études sont versés aux archives du moulin, conservées à la mairie de Pont-de-Claix. Quinze cassettes et leur retranscription écrite y conservent les témoignages de quinze personnes qui ont vécu, ou travaillé, au moulin entre 1940 et 1981 (premiers souvenirs 1920). Des duplicatas seront confiés au Musée Dauphinois. Un dossier technique détaille les installations du moulin et leur évolution avec plans, croquis et photos à l'appui. Des pièces d'archives importantes (actes notariés, plans, photos, inventaire des archives) sont jointes à cet ensemble.

Ainsi est assuré d'une part la conservation, dans l'armoire d'archivage, des élèments scientifiques de connaissance et d'autre part la synthèse des études menées.

Anne CAYOL-GERIN
le 20 juin 1987

Plan du présent rapport

Préambule
Plan sommaire de repérage
Moulins de Villancourt : 110 ans de mouture
- 1 - Des origines à 1908
  - A - La création du moulin 1862-1870
  - B - Les débuts de la minoterie 1870-1902
  - C - L'essouflement 1902-1908
- 2 - 1909-1939 : la minoterie industrielle
  - A - La société anonyme
  - B - Les moulins
  - C - Villancourt dans la course
  - D - La transition 1925-1939
- 3 - 1939- 1975 : l'atelier des Biscuits BRUN
  - A - La fusion et la guerre
  - B - 1945 : l'incendie et ses conséquences
  - C - De l'après-guerre à la vente
  - D - BRUN passe la main
- 4 - 1975-1977 : la tentative de reconversion
  - A - 1975-1977
  - B - La fermeture définitive

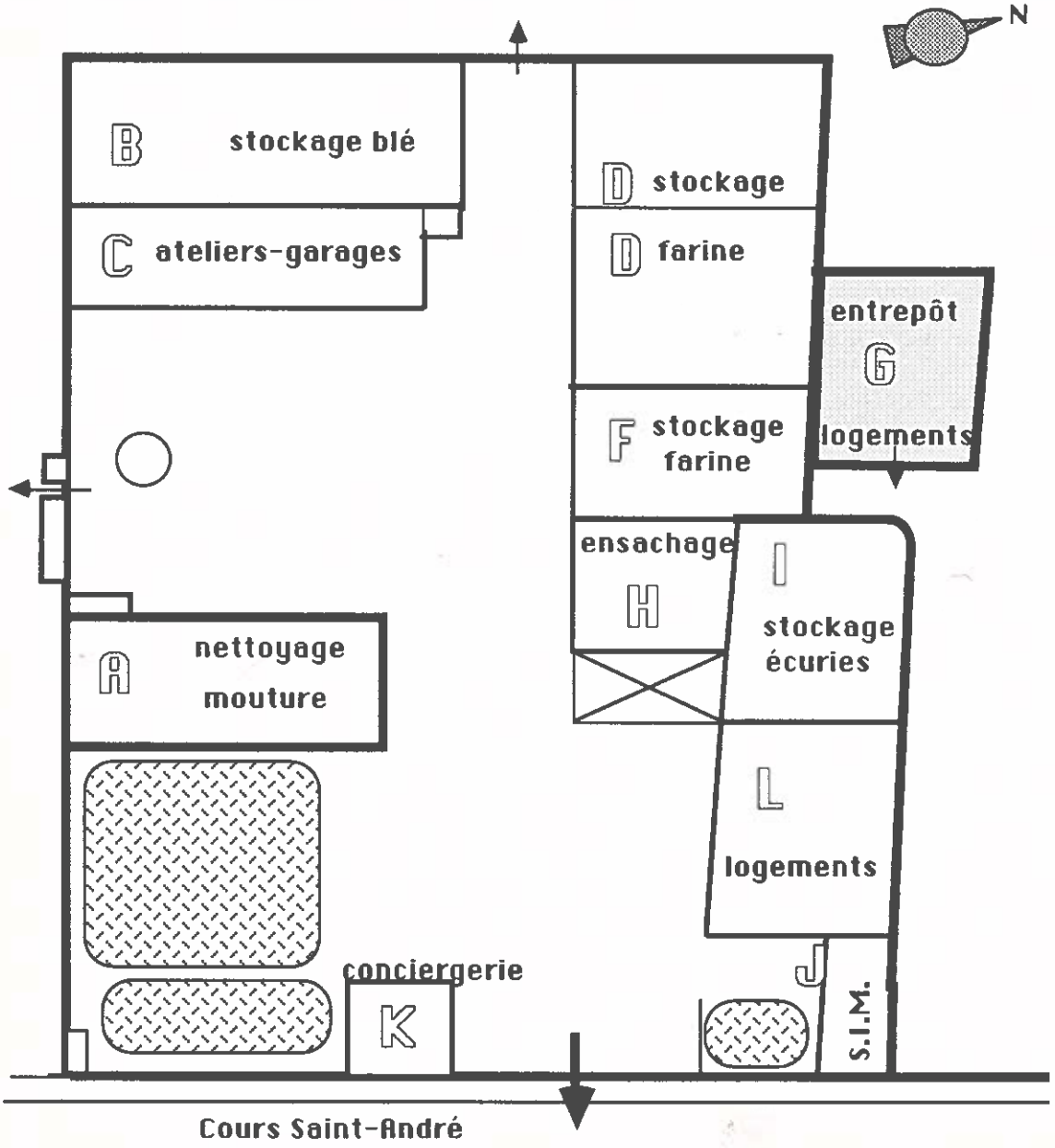
Liste des personnes retrouvées et chronologie synthétique
Moulins de Villancourt : suivez le guide
- 1 - Le moulin
  - A - La préparation du blé
  - B - La mouture
  - C - Le stockage de la farine
- 2 - Les bâtiments annexes
- 3 - Le travail

Moulins de Villancourt : la corbeille à idées
- 1 - De l'usage actuel des moulins
  - A - Musées des moulins , moulins dans les musées
  - B - Sauvegarde et remploi
- 2 - L' "Histoire-Mémoire"
- 3 - D'hier à demain : la machinerie
- 4 - Géographie prospective des lieux

Conclusion
Remerciements

Plan sommaire de repérage

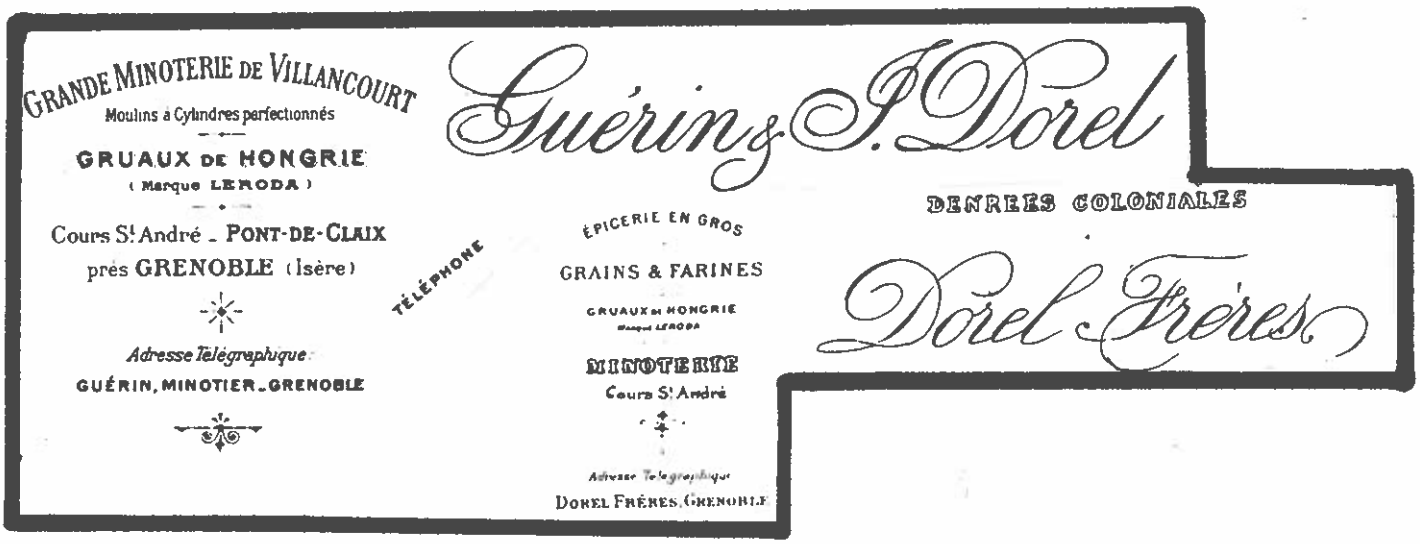
Chaque bâtiment est désigné par une lettre conventionnelle utilisée dans le texte pour le localiser. Chacun porte en outre la mention de son usage majeur dans la minoterie. Les principales issues sont indiquées.



Moulins de Villancourt

110 ans de mouture

Jamais véritablement étudiée, l'histoire des moulins consistait jusqu'à présent en une légende solidement ancrée : cette usine aurait été créée par la famille BRUN pour sa biscuiterie, il y a "très longtemps". La collecte de documents réalisée en 1983-84 par une stagiaire en animation, Mlle Lydia GOSSELIN, a avalisé cette tradition. La réalité révélée par le cadastre, les archives et les témoignages s'avére bien différente, quoique proche, et surtout fortement ancrée dans ce lieu et dans l'histoire locale.



1 - Des origines à 1908

La suppression des privilèges par la Révolution a multiplié les industries et notamment les moulins à eau, à vent, à marée, qui fabriquaient farine, plâtre, huile... etc. Déjà bien pourvus en ce domaine, les environs de Grenoble virent ainsi se peupler le bord de leurs cours d'eau de roues animant les indispensables intermédiaires entre grain et pain : une ou deux paires de meules de pierre et une bluterie.

Le XIX° siècle a marqué pour Grenoble un vif essor tant économique que démographique et très tôt les petits moulins n'ont suffi qu'avec peine à son approvisionnement.

A - La création du moulin 1862-1870

C'est semble-t-il la raison qui poussa un certain PERRIN à demander en 1862 une concession d'eau à la Société du Canal d'Arrosage de la Romanche pour créer deux moulins, là où s'éléve aujourd'hui Villancourt. Le choix du lieu vint sans doute de la possibilité qu'avait Justin PERRIN d'exploiter les terrains isolés au milieu des prés qu'Emile GUEYMARD (ingénieur bien connu notamment pour ses travaux en matière de thermalisme dauphinois) possédait au bord du cours Saint-André.

L'énergie était là, dans un des fossés du cours, sous la forme d'un des bras du canal créé par lettres-patentes du 28 août 1789 afin d'irriguer toute la plaine sud de Grenoble, sur laquelle les galets du Drac empêchent une rétention normale, et d'offrir une énergie abondante et peu coûteuse aux usiniers dont on prévoyait l'installation. Si l'arrosage profitait particulièrement à Echirolles, le premier grand usinier installé sur le canal fut la papeterie BRETON à Pont-de-Claix. Comme l'indique l'illustration 1, la prise d'eau du Saut-du-Moine, dans la gorge de la Romanche, créait un tronc principal qui longeait plus ou moins la R.N. 85 avant de se scinder à Marcelline en deux zones, courant l'une le long du plateau de Champagnier, l'autre entre le Drac et le cours Saint-André.

Accordée en 1863, la concession d'eau de Justin PERRIN donna lieu à un traité en vue de sa réalisation seulement le 7 novembre 1868. Ce furent alors de gros négociants en grains grenoblois, les frères Abel et Louis DOREL, qui, la reprenant à leur compte, demandèrent la dérivation nécessaire ainsi qu'un supplément d'énergie hydraulique (1870). Le bâtiment ,commencé en 1869 ,s'acheva dans le même temps.

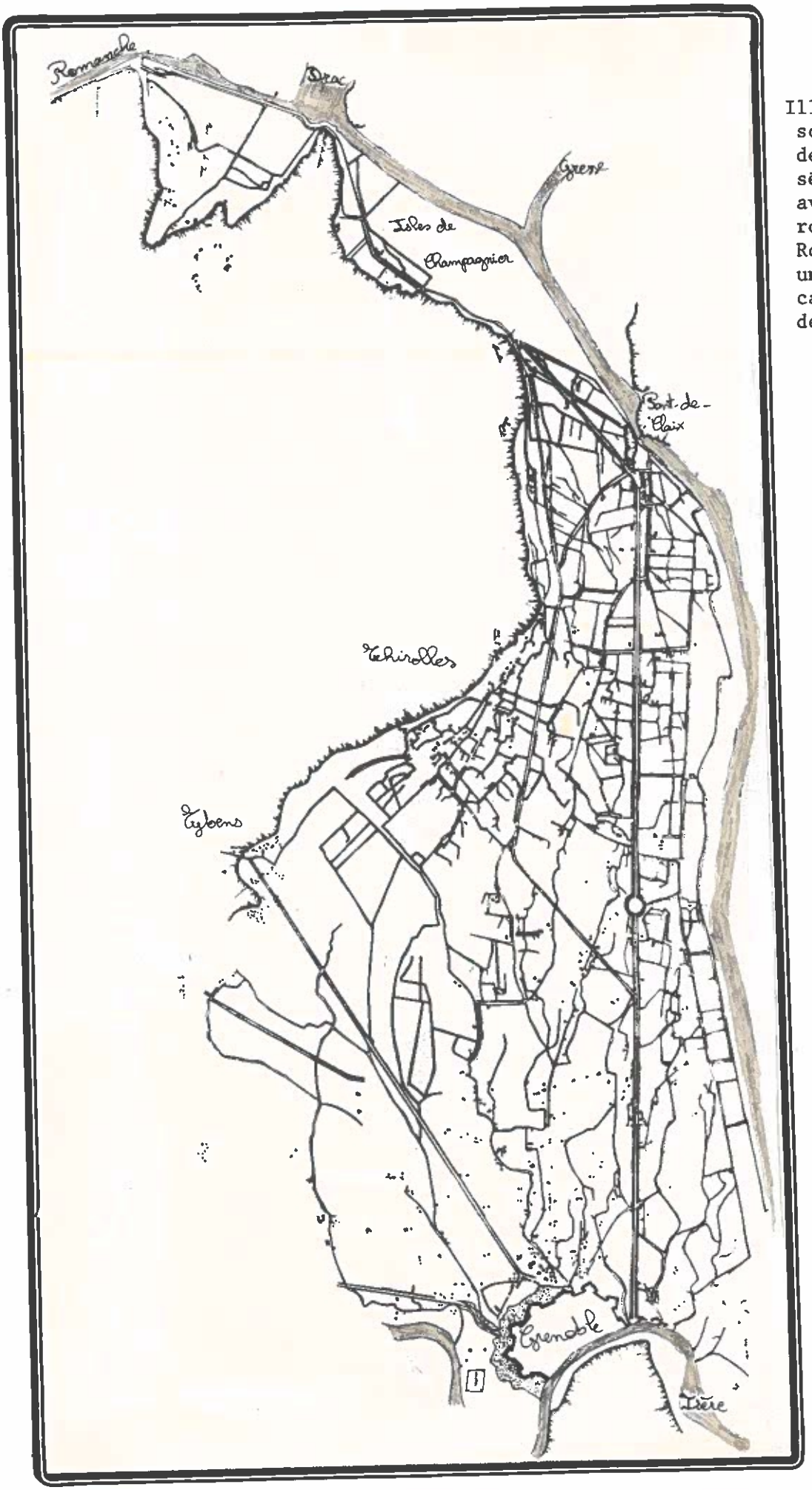


Illustration 1 : schéma du réseau des canaux et fossés communiquant avec le canal d'arrosage de la Romanche, d'après un "Plan général et cartes parcellaires" de 1808

B - Les débuts de la minoterie 1870-1902

Le moulin des nouveaux propriétaires avait à peine un an quand un incendie, ce fléau de la profession, le ravagea en juillet 1871. Il fallut alors trois ans pour rebâtir un second moulin sur lequel nous avons quelques renseignements. Si l'on en croit le nombre de portes et fenêtres, passé de 9 à 47, les frères DOREL avaient cette fois des ambitions incontestablement plus vastes. La conjoncture était en effet favorable au développement des minoteries industrielles qui s'implantaient depuis une cinquantaine d'années en France. De surcroît, les banques régionales appuyaient fortement la promotion de l'énergie hydraulique.

On imagine aisément les étages dont le bâtiment **A** a plus ou moins conservé les deux premiers niveaux. Le bâtiment **L** nous vient aussi de cette époque, encore qu'il soit délicat de préciser s'il est ou non antérieur à ce premier incendie. Les illustrations 2 à 6 montrent l'évolution de l'usage des terrains d'après le cadastre ; la 7° par contre, datée de 1899, indique que **F**, **H** et **I** sont construits. Les plus anciens murs de **F** s'arrêtant à plusieurs mètres de sa façade sud actuelle, les contreforts latéraux de brique n'atteignant pas la charpente, on y verrait volontiers un hangar plus bas qu'aujourd'hui, terminé en auvent au sud.

Les ouvertures du bâtiment **H**, aux encadrements moulurés et cintrés ornés de fausses clefs saillantes, sont semblables à celles de **L** et du bas de **A**. A l'intérieur, la présence au rez-de-chaussée d'une ancienne ouverture cintrée encadrée de briques, sur le mur mitoyen avec **I** -alors que le plancher du premier étage et son escalier ne semblent pas avoir été retouchés- , incitent à penser qu'**H** ne date pas de la première campagne de construction mais d'une seconde (après 1871 ?), tout du moins sous cette forme (hangar ouvert ?). **I** pour sa part posséde une grande unité de façade (encadrements de brique en saillie identiques à celui de l'arcade intérieure bouchée) qui se relie par une corniche moulurée à la façade de **L**. Il est impossible de dire si cette corniche se poursuivait jadis à l'emplacement de l'actuel plancher du deuxième étage du "vieux moulin". Les colonnes de fonte portant le plancher métallique à entrevous en berceau segmentaire du premier étage s'apparentent au traitement de la partie basse du bâtiment **A**.

La minoterie DOREL fonctionnait grâce à une chute d'eau artificielle de 3 m. qui entraînait une turbine de type JONVAL à axe vertical, d'un modèle courant inventé en 1841, (cf illustration 10). Ladite turbine provenait de la maison BRENIER et CHARLES (fondée en 1854), une de ces entreprises de construction mécanique qui firent la gloire et la fortune de Grenoble avec l'essor de la houille blanche. Mais la commande passée correspondait à un débit de 1 2OO litres par seconde, alors que la Société du canal d'arrosage ne s'était engagée qu'à un débit de 800 l/s. La trop grande turbine, gênée de plus par de fréquentes perturbations de ce débit minimum, fut à l'origine d'une première tentative de procès, intenté en 1871 à la Société par les frères DOREL et repris en 1873. Le jugement du 10 février 1877 fit surveiller le débit et améliorer l'obturation des 32 distributions de la turbine par des leviers hors d'eau (cf illustration 11), tout en condamnant les plaignants. Premiers épisodes d'une longue série de plaintes qui ne sont pas propres aux moulins de Villancourt et ne cesseront qu'avec la fermeture du canal.

Les actes de ce procès montrent que l'équipement des moulins était par ailleurs assez archaïque pour son époque, trait qui semble applicable à d'autres minoteries de la région. Six paires de meules tournant à 105 tours/mn (cf illustration 8) acompagnées d'appareils de nettoyage prouvent qu'il ne s'agissait plus d'un petit moulin artisanal. La première version du moulin n'aurait en effet compté qu'une paire de meules et des bluteries hexagonales. Par contre, un grand moulin comme celui de Lyon-Vaise employait déjà 35 paires de meules ! Quatre paires fonctionnaient le jour et cinq la nuit, ce qui permettait d'écraser "35 à 40 balles de 120 kgs" par jour, soit 42 à 48 quintaux (qtx) par 24 h.

Il est très probable que vers 1880-85, les frères DOREL modifièrent cet équipement en remplaçant les meules par des moulins à cylindres (cf illustration 9), comme le firent beaucoup de leurs contemporains -et entre autres la minoterie BONHOMME à Bourgoin-, surtout après le succés de l'Exposition de Meunerie de 1884. On comprend mieux alors qu'en 1885 la production ait été portée à 120 qtx/jour. Une autre invention réalisée en 1889 par HAGGENMACHER, le plansichter, aménera plus tard la seconde grande mutation.

Par ailleurs, un long essai (1887-89) permit la conclusion d'un nouveau traité par lequel la Société du canal d'arrosage s'engageait à fournir un débit plus fort, égal en fait à celui qu'utilisait en amont l'autre moulin de Pont-de-Claix, le moulin CROZEL, future usine MAGNAT-SIMON, situé dans le bourg. Des conventions restées pendantes entre la papeterie BRETON, elle aussi en amont, et la Société repoussèrent sine die la signature d'un bail à long terme pour ce supplément d'eau.

En 1893 apparut le nom de Julien DOREL, parent des deux frères, qui reprit l'affaire en 1901 avec Alphonse GUERIN, représentant grenoblois pour le sucre LEBAUDY ainsi que le pétrole et les huiles minérales DEUTSCH. Dès l'année suivante, GUERIN resta seul.

Illustration 2 : extrait du plan au 1/25.000°, dressé le 1.VII.1869 par l'ingénieur des services hydrauliques en vue du projet des frères DOREL (A.D.I. VII-S 2 -39)

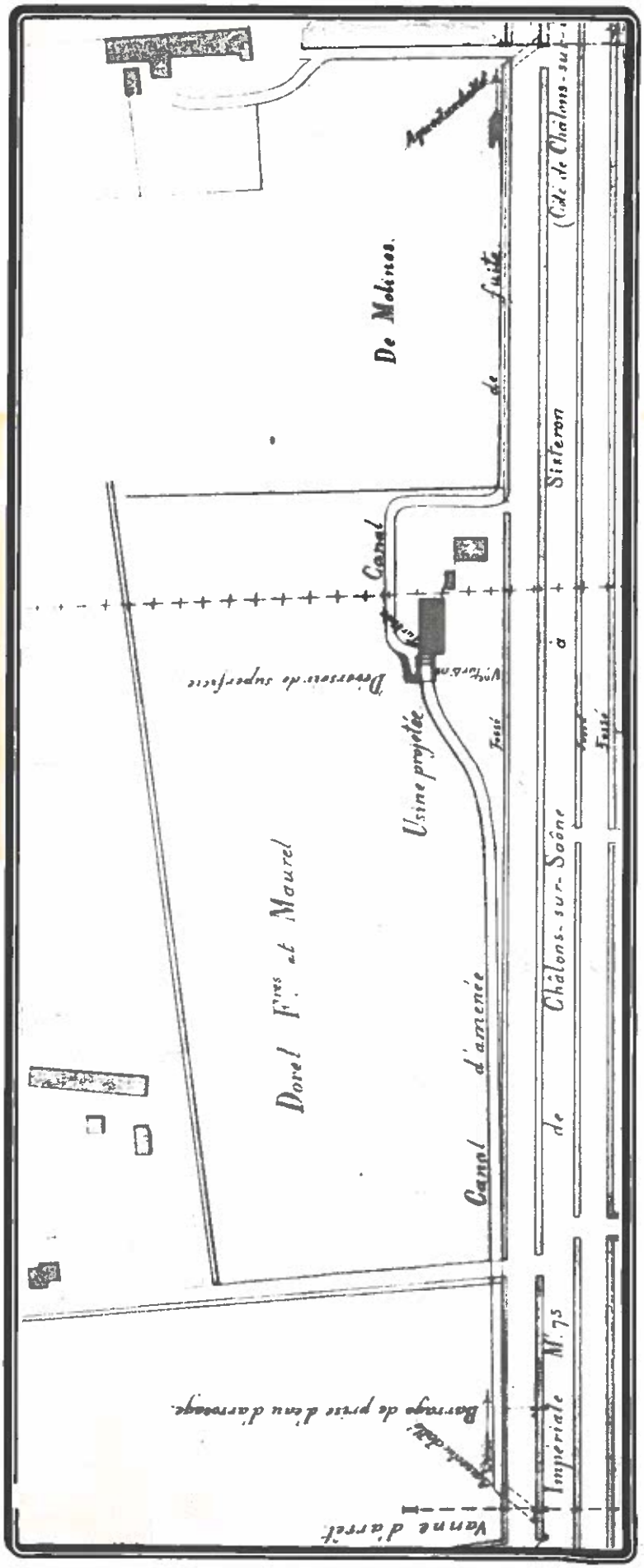
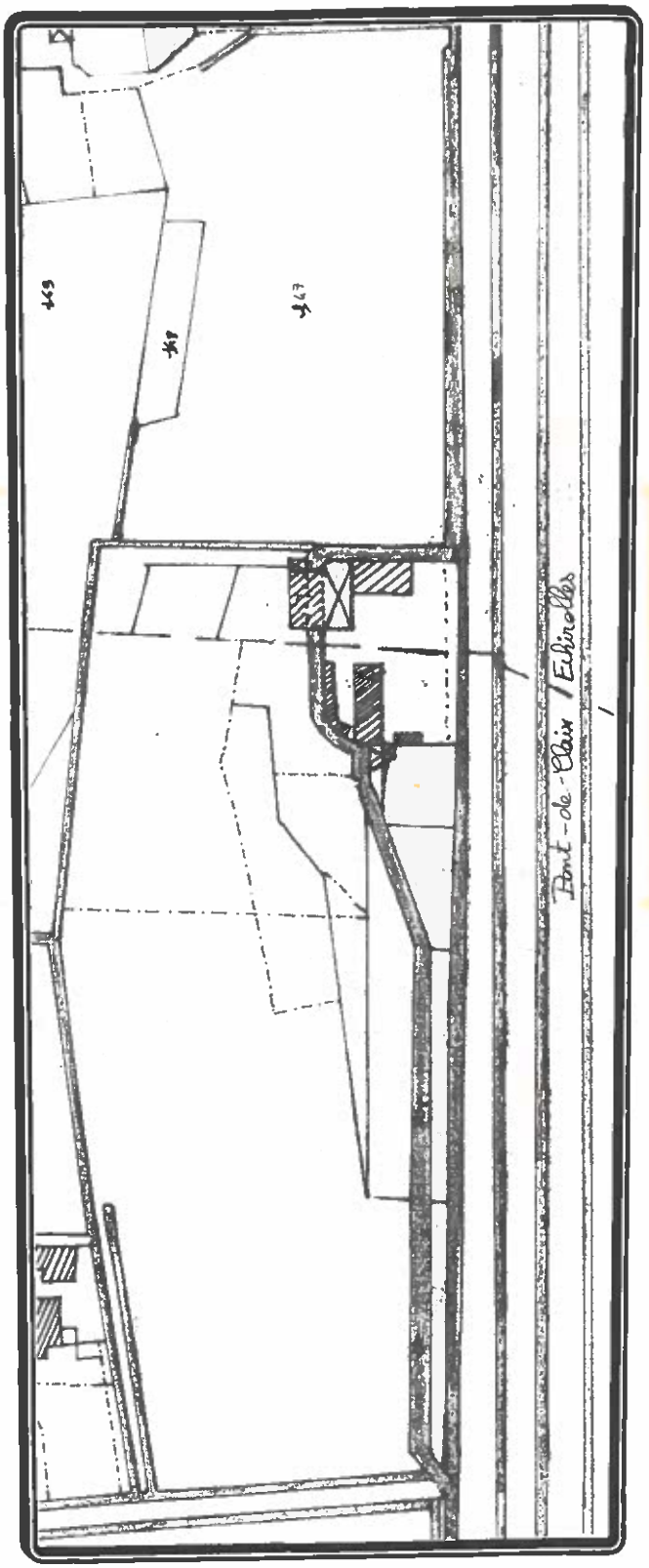


Illustration 7 : plan au 1/25.000° extrait de l'atlas des plans parcellaires du syndicat de la rive droite du Drac, 1899



C - L'essouflement 1902-1908

Alphonse GUERIN était-il minotier ? Sut-il s'entourer d'un personnel compétent ? Rencontra-t-il des difficultés dont nous ne savons rien ? En tous cas, sa direction n'est connue que par de perpétuelles sommations de payer la redevance, des menaces de coupure d'eau, des créances incessantes etc...S'il dut changer le manchon de bronze de la turbine en 1906, il est probable qu'il n'introduisit pas à Villancourt la seconde génération des moulins à cylindres qui se généralisait, non plus que les plansichters.

Les moulins qu'approvisionnait en énergie la Société -sans parler des autres-, moulins ARMAND et de la Capuche à Grenoble, des Isles et GATEL à Pont-de-Claix, du Mas des Murailles et de Gringalet à Echirolles, au moins aussi anciens que Villancourt et plus modestes, ne semblent pas en difficulté à la même époque. Les très grands moulins français se portaient aussi plutôt bien, témoin Corbeil dont les 162 paires de cylindres rendent par comparaison bien modeste la minoterie GUERIN qui n'en avait pas dix ! Le canal attirait même de nouveaux usiniers comme DULAC, VAGNOT et BESSIRON, un peu en amont de Villancourt sur le cours Saint-André. En direction du Drac, le polygone de tir amenait une circulation accrue.

GUERIN avait-il fini par louer plus ou moins sa minoterie, comme le laisse supposer une lettre de 1908 qui mentionne un "contrat avec GATEL et GIRARD" ? La conclusion de ces années difficiles nous est connue par un numéro de la même année de la revue "La Croix de l'Isère", annonçant sa mise en liquidation et son insolvabilité. Les frères DOREL, revenus à leur commerce d'épicerie et de denrées coloniales, furent assignés en paiement.

2 - 1909-1939 : la minoterie industrielle

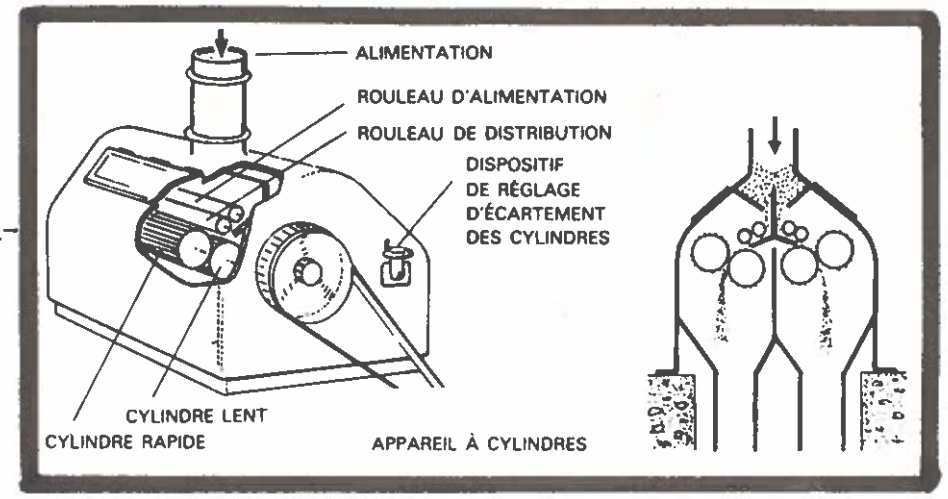
A - La Société Anonyme

La date de 1909 a marqué un grand tournant pour les moulins de Villancourt qui, dès lors, se distinguèrent de la masse, confuse à nos yeux, des petits moulins, pour devenir un véritable acteur économique.

Le 3 mai 1910 ,en effet, divers négociants (Régis BELLIER), industriels (Jules MARTIN, Eugène FRAPPAT) et propriétaires (Henri MERLIN, Jules NEYTON) s'associèrent au banquier Albert FERRADOU pour fonder la "Société Anonyme des Moulins de Villancourt", avec un capital de 4OO.OOO francs divisé en 800 actions de 500 francs. Ces six principaux porteurs, tous de la région, aidés de six autres plus modestes (dont le comptable Paul GENON qui travaillait encore aux moulins en 1949) prirent en charge les 35O actions souscrites en numéraire. Le conseil d'administration confia aussitôt la charge d'administrateur délégué -c'est à dire de P.D.G.- à Albert FERRADOU, le plus gros actionnaire si on compte sa part avec celle de son fils Denis.

Tous deux s'occupaient de la Banque de l'Isère, connue ensuite sous le nom de Banque FERRADOU-REISS et très récemment de Banque NICOLET-LAFANECHERE et de l'Isère. Installée en 1872 à Grenoble en associant des activités de négoce de grain et de banque, cette famille devint le banquier de l'industrie alimentaire par le biais de traites passées notamment auprès des minotiers. Le même système fut très employé sur les marchés à bestiaux où l'avance faite à l'achat était remboursée à l'abattage. Les FERRADOU furent aussi les banquiers de la minoterie ARMAND et des Biscuits BRUN avec lesquels des liens plus étroits furent tissés un peu plus tard. En fait, cette banque et deux autres (CHARPENAY : "Banque privée de Grenoble" reprise en 1931 par la Société Lyonnaise ; "Banque du Dauphiné" absorbée en 1937 par la B.N.C.I.) furent les premiers organismes bancaires grenoblois et jouèrent un grand rôle dans l'essor industriel de la région. Le jeu de la traite et de l'escompte en minoterie amena plus tard (1947) la création de l'Union Meunière.

Illustrations 26 et 28 : croquis de moulins à cylindres (d'ap. C.I.F.P.)



Légende des cartes d'usage des terrains

- pré
- terre labourable
- verger
- jardin
- vignes
- bâtiment

Illustration 3 : usage des terrains vers 1820

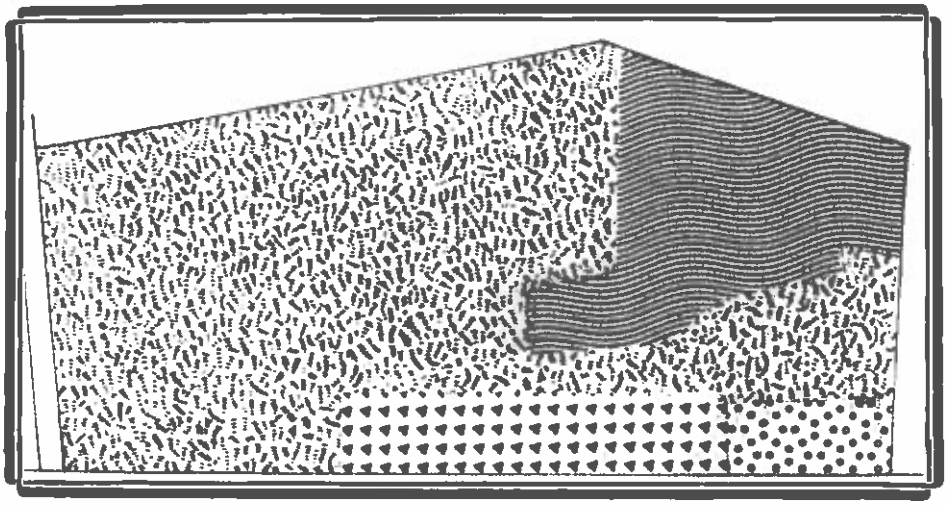


Illustration 6 : usage des terrains entre 1871 et 1910

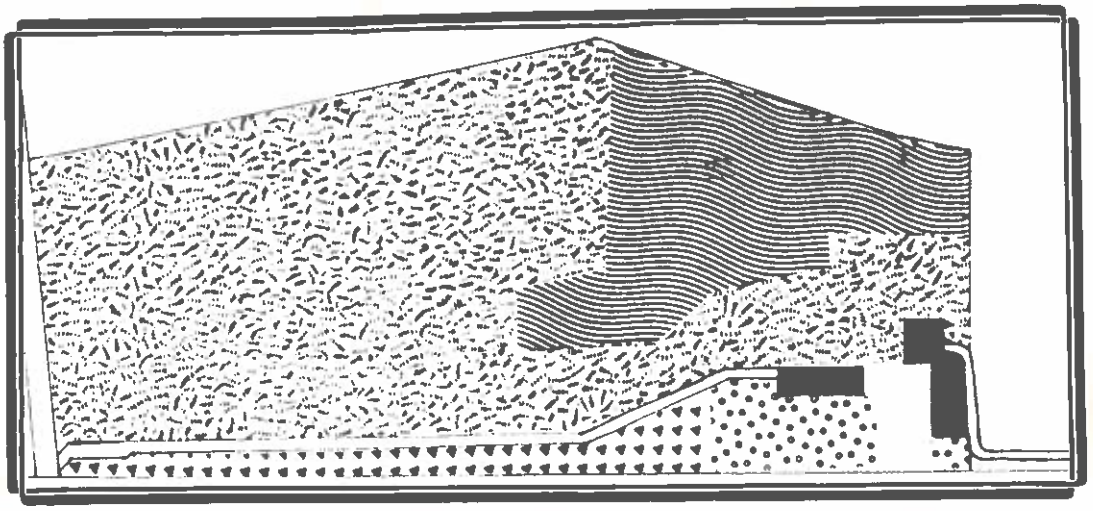


Illustration 4 : usage des terrains entre 1834 et 1851

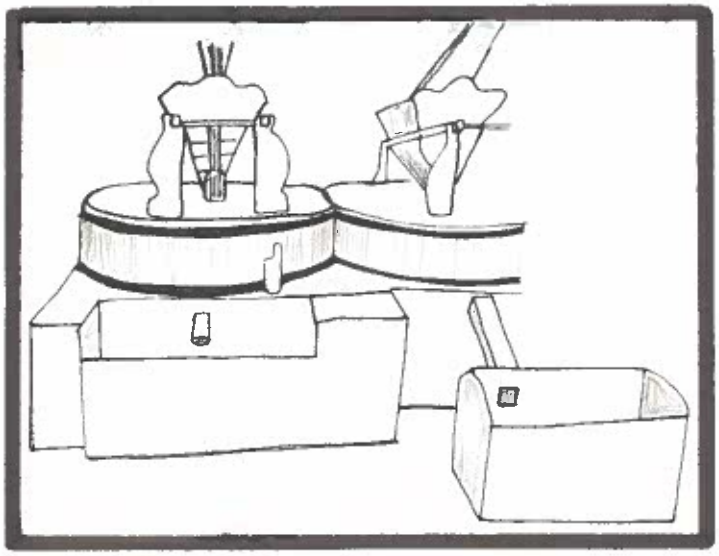


Illustration 8 : meules de pierre montées

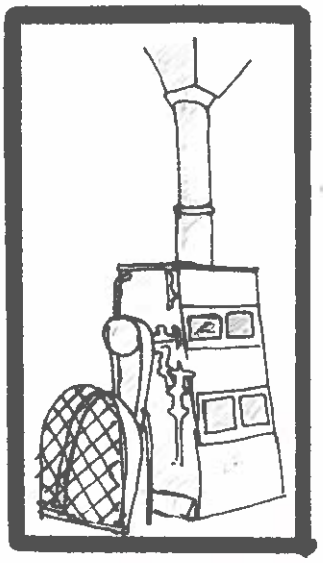


Illustration 9 : premiers moulins à cylindres

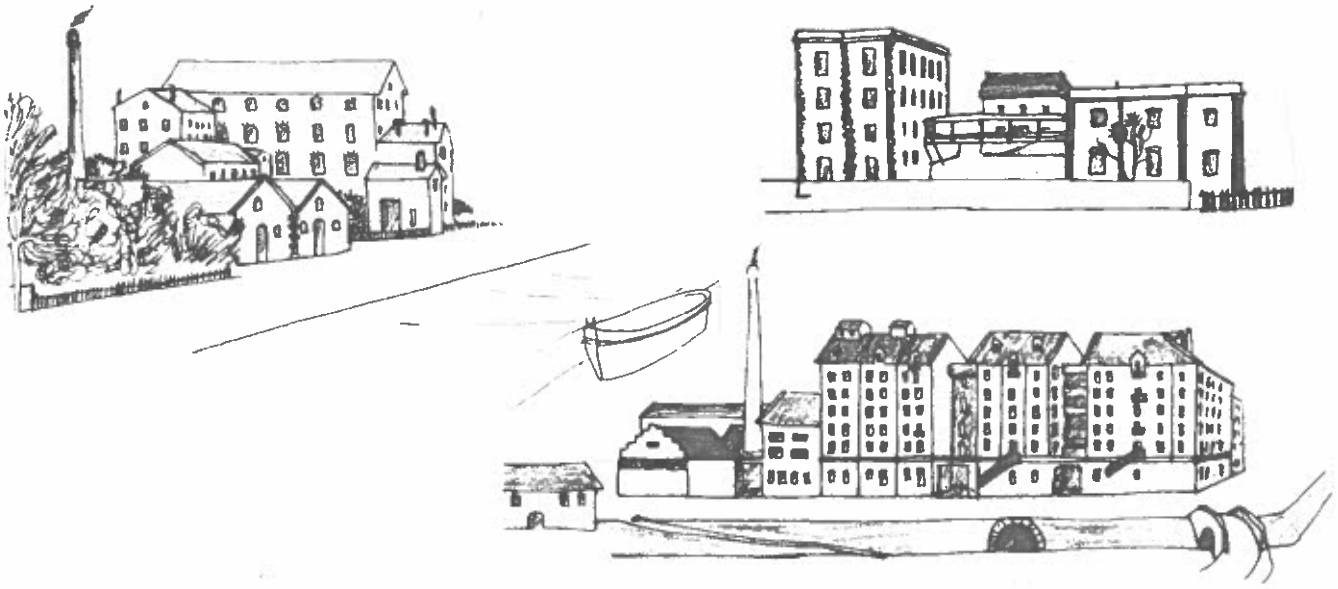
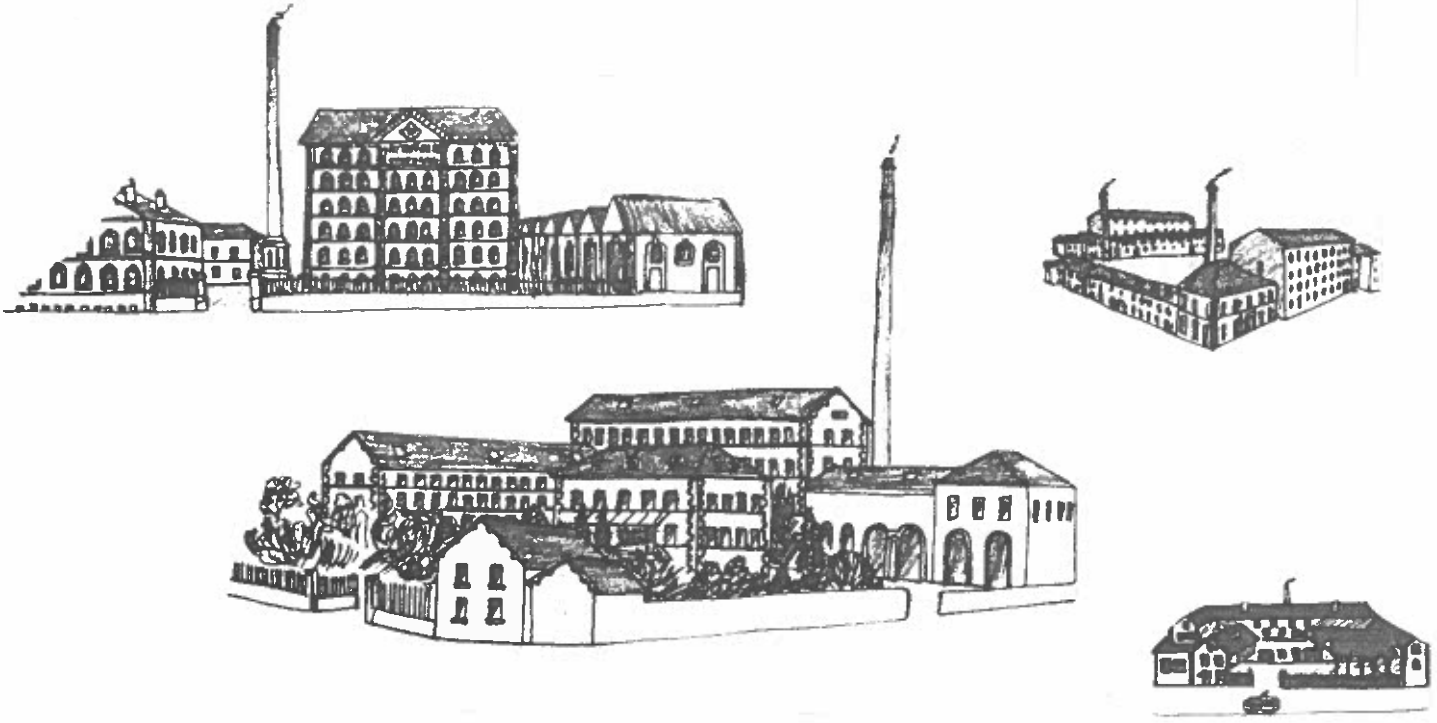


Illustration 12



B - Les moulins

Le siège de la Société Anonyme passa d'ailleurs assez rapidement de "l'usine de Pont-de-Claix" au siège social de la banque. Dès le 1 juillet 1909, les associés avaient obtenu une nouvelle concession d'eau auprès du Syndicat du canal d'arrosage de la Romanche.

Villancourt était en mauvais état, la turbine par exemple "perdait l'eau comme un crible", et une série de gros travaux fut sans doute exécutée (cf illustration 13). La première construction des hangars **B** et **C** , le premier beaucoup moins haut qu'aujourd'hui comme le montrent les reprises intérieures, pourrait correspondre à cette époque, de même que la fermeture de **F**. Pour le bâtiment **H**, il est probable qu'on modifia les ouvertures du rez-de-chaussée du mur est : hauts encadrements cintrés, bicolores, à chaînages peints et fausses briques. Il faut vraisemblablement rapporter aux mêmes transformations le très bel équipement de bois de ce "vieux moulin" (silos, conduits...), relié au moulin proprement dit par la passerelle, comme le montre la vignette au réalisme embelli du papier à lettres de la Société (illustration 12, à comparer avec les autres exemples de la même page). Il est possible qu'à cette époque , les installations de mouture et de nettoyage des grains aient aussi été améliorées.

L'énergie acquit une nouvelle puissance grâce à une turbine FRANCIS double à axe horizontal, d'un type très classique (illustration 17), installée en 1915 par les établissements MAGNAT-SIMON. Les archives de cette entreprise mentionnent des roues à treize aubes de tôle, placées en chambre ouverte sous une chute de 3,5O m d'un débit 2.000 l/s, dont les 205 t/mn développaient 70 CV. Un moteur électrique d'appoint démarrait et complétait la turbine. La persistance des plaintes sur l'inégalité du débit fourni tiendrait, là encore, à un suréquipement de la chute.

C - Villancourt dans la course

La minoterie, source de profits colossaux avant la guerre de 14, courait à la surproduction croissante. Villancourt, moulin moyen au plan national mais grand au plan régional, jouait lui aussi la course à l'industrie. Par son équipement surtout, un héritage modernisé utilisant les innovations quand cela s'annonçait profitable : si le "tout-électrique" et le ciment armé ne s'imposaient pas, les premiers camions BERLIET à bandages pleins et transmission arrière par chaîne remplacèrent, dés les années vingt et dans un bruit infernal, les transports à chevaux. La production tournait autour des 220 qtx /jour (Lyon-Vaise 1.000 qtx, Corbeil environ 9.000 qtx !).

En même temps, Pont-de-Claix s'industrialisait : Progil, le Chargement, DULAC VAGNOT et BESSIRON, commençaient à grignoter l'isolement champêtre de Villancourt, que la Viscose bornait sur Echirolles. La guerre détruisit de nombreux moulins français et les autres tournaient à plein régime en attendant qu'on reconstruise quelques grosses unités. La profession s'organisait au point de se doter en 1924 d'une Ecole Nationale de la Meunerie Française.

Au sud de Grenoble, des incendies accidentels ravagèrent successivement le moulin de Gringalet, ceux des Isles et du Pont-de-Claix. Les moulins du Rondeau (cf illustration 18), construits vers 1888 sur le territoire de Grenoble et source de nombreux procès pour le Syndicat du canal d'arrosage qui leur fournissait l'eau, furent de même détruits par le feu le 12 janvier 1913. Or ce sinistre affectait Villancourt car, par acte du 30 décembre 1910, la Société Anonyme avait augmenté son capital en fusionnant avec ces moulins. Joseph RAVANAT, minotier du Rondeau, était même chargé de l'exploitation des deux usines. Les dommages interdirent-ils toute reprise d'activité ? En tous cas, l'usine du Rondeau fut revendue pendant la guerre, mettant ainsi un terme à cet essai d'agrandissement.

D - La transition 1925-1939

C'est seulement à ce moment que la firme BRUN intervint dans l'histoire des moulins de Villancourt. Une étude généalogique de la famille BRUN, remontant à ses ancêtres claisoix du XVII° siècle, a été effectuée par un de ses descendants. Une graineterie montée vers 1885 fut à l'origine de la biscuiterie dont la fortune provint de l'exclusivité de la production du biscuit de guerre, ou "pain de soldat", en 1914-1918. Sous la houlette de Gaëtan BRUN (1874-1923), d'autres industries comme la distillerie de la Croix-Rouge ou la SACER fleurirent à Saint-Martin-d'Hères.

Les BRUN étaient déjà liés à la minoterie par la possession et l'exploitation d'un moulin familial situé à Grenoble, à la Capuche, à l'angle de la rue de Stalingrad et de l'avenue Léon BLUM. C'est ce moulin qui est à la source de la légende sur les origines de Villancourt, suite à une confusion. Par ailleurs, Pierre BRUN, un parent de Gaëtan, exploitait les moulins du Rondeau juste avant leur fusion avec ceux de Villancourt.

Mais le lien le plus fort entre BRUN et Villancourt fut le fait de Claire DARRE-TOUCHE. L'histoire de la firme BRUN n'ayant jamais été menée, il est difficile de savoir comment Mme DARRE succéda à Gaëtan BRUN. Une forte tradition évoque des liens affectifs entre "un patron" et "une assistante sociale ambitieuse", mais il est probable que cette remarquable femme d'affaires était en fait gestionnaire et héritière d'un patrimoine familial industriel conséquent du côté de Marseille.

Illustration 5 : usage des terrains entre 1851 et 1871

Légende

propriété Emile GUEYMARD

propriété momentanément passée à François-Eugène GUEYMARD

propriété François-Eugène GUEYMARD

Illustration 11 : clapets de distribution (d'après cliché L. VADOT)

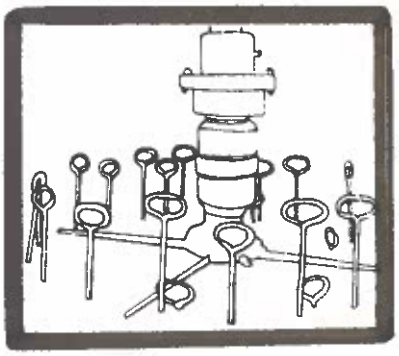
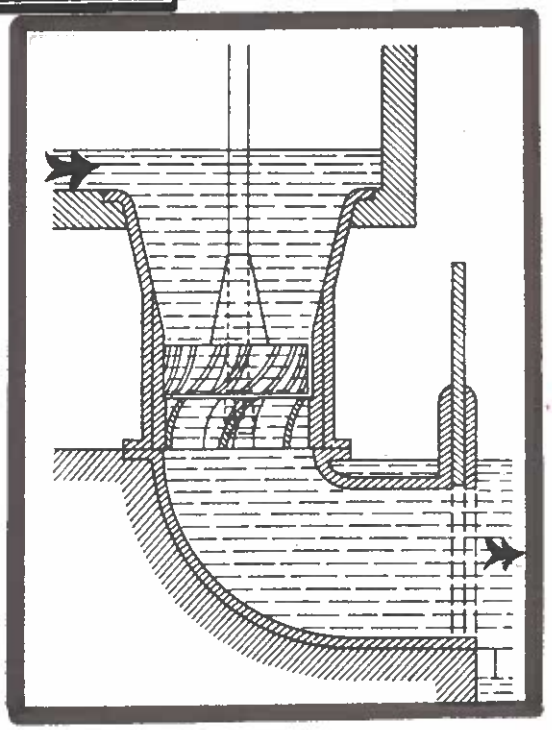


Illustration 10 : croquis d'une turbine JONVAL (d'après M. DAUMAS)

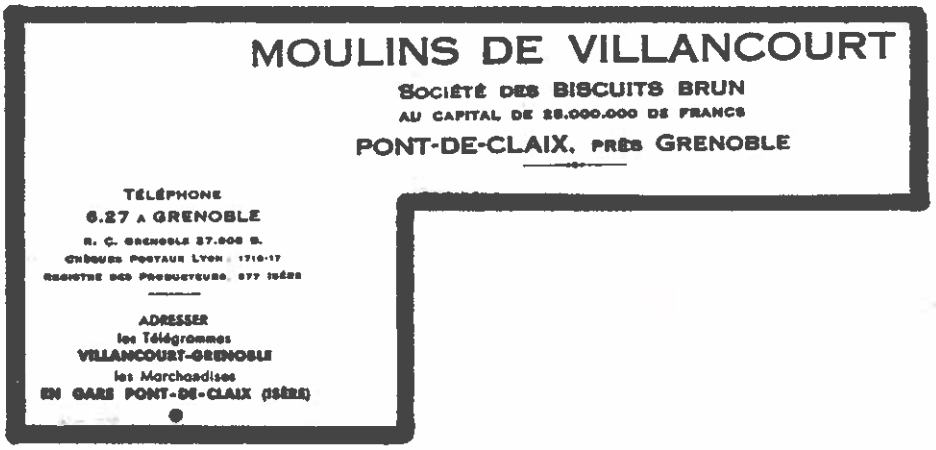


Quoiqu'il en soit, Mme DARRE-TOUCHE présidait le conseil de surveillance de la banque FERRADOU, société en commandite, lorsqu'Albert FERRADOU mourut. Il semble qu'elle visita alors le moulin "comme une nouvelle patronne", mais ses fonctions ne l'y autorisaient-elles pas ? La banque restait de fait toujours chargée de la gestion de l'usine, et c'est Denis FERRADOU qui proposa, quelques années plus tard à un membre de la dynastie minotière ARMAND de prendre la direction de Villancourt. Mme DARRE ayant saisi tout l'intérêt pour sa biscuiterie de disposer de son propre moulin, accumulait les pressions afin d'obtenir le paquet d'actions majoritaire détenu par la banque. Elle parvint à ses fins vers 1928 et son frère, Michel MALLARD, prit peu après la direction des moulins. Les liens de la banque et de la firme Biscuits BRUN restèrent néammoins serrés au point qu'Antoine DAVID fut amené, après la seconde guerre mondiale, à gérer simultanément les deux organismes.

Depuis un certain temps déjà, d'ailleurs, Villancourt fournissait la biscuiterie ; il y eut donc simplement une augmentation constante des livraisons chez BRUN tandis que diminuait la clientèle des boulangers. La production se haussa à 300 qtx/jour, avec une pointe de 95.064 qtx entre 1927 et 1935 alors que la moyenne retomba ensuite à 40.000 qtx.

Il faut dire que l'Etat commença alors à intervenir pour réguler le marché des grains, ce qui ne ralentit que lentement les multiples faillites d'exploitants agricoles victimes de la spéculation minotière. Les moulins trop anciens, comme celui de la Capuche, furent fermés. La loi du 10 août 1933 fixa un prix minimum du blé. En 1935, on inventa le contingent, taux d'écrasement maximal annuel fixe attribué à chaque moulin, alors que le prix du blé tombait au-dessous de son coût de production. Enfin, en 1936, se multiplièrent les réglementations d'organisation et de défense du marché du blé, créant le contingentement qui existe encore de nos jours et fondant l'Office National Interprofessionnel du Blé, futurO.N.I.C., qui fixa désormais les prix, résorba les excédents, finança et écoula les stocks et obtint le monopole de l'import-export. Villancourt ne fut apparemment guère gêné par ces mesures, pas plus qu'il n'avait été touché par la crise, et en 1937, les Biscuits BRUN étaient la première biscuiterie d'Europe.

Des travaux d'assez grande envergure marquèrent cette reprise de fait par BRUN (cf illustration 14). C'est en effet des années 30 que datent la conciergerie **K**, les bureaux **J** et les hangars **D**, dont l'allure moderne est due à l'emploi massif du béton, du ciment et du métal (charpentes). La halle **B** semble aussi avoir été surélevée à la même époque, tandis qu'on modifiait les percements sud du bâtiment **F** (poutres métalliques). Enfin on peut raccrocher à cet agrandissement les trois maisons ouvrières bâties en 1927, à l'extrémité du terrain, pour loger six familles.



3 - 1939-1975 : l'atelier des Biscuits BRUN

La "Société Anonyme des Moulins de Villancourt" dissoute le 31 décembre 1938, la fusion du moulin et de la biscuiterie fit naître le 1 avril 1939 une société nouvelle : "Biscuits BRUN (biscuiterie, minoterie)". Cette union éteignait la dette de la biscuiterie tout en augmentant son capital social qui avait subi quelques revers. Désormais, Villancourt était un simple atelier parmi d'autres, jouissant des mêmes avantages et vivant au rythme de la même production. Néammoins, l'éloignement de l'usine de Saint-Martin-d'Hères, les fréquentes dynasties et l'esprit quasi "corporatiste" qui régne encore chez les meuniers empêchèrent une véritable assimilation. A la grande usine où les tensions sociales iront s'exacerbant s'opposait dans les faits une unité peu nombreuse, travaillant et vivant dans une ambiance plutôt familiale au milieu d'une campagne qui ne s'urbanisera réellement que dans les années 60.

Illustration 13 : usage des terrains entre 1910 et 1930

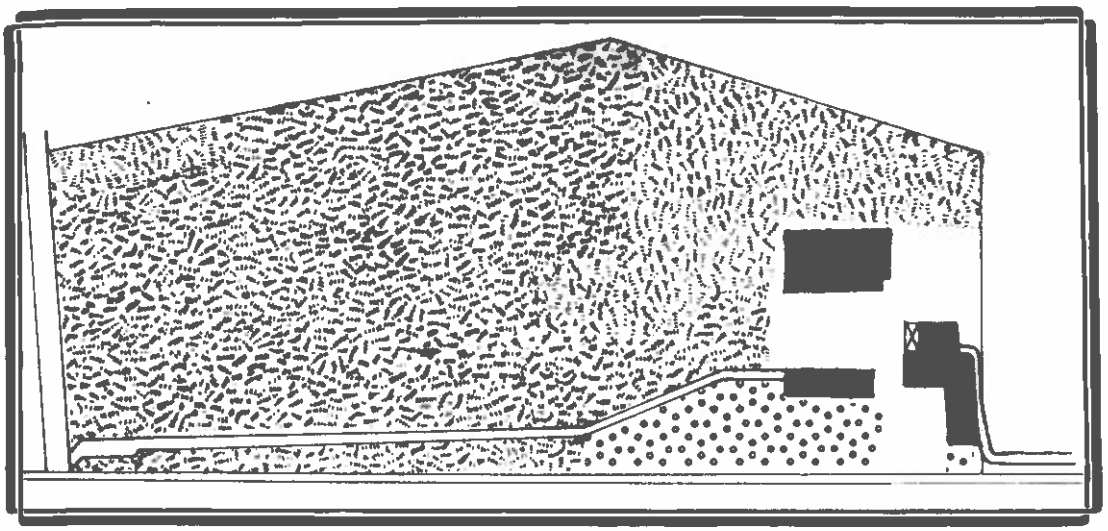


Illustration 14 : usage des terrains entre 1930 et 1947

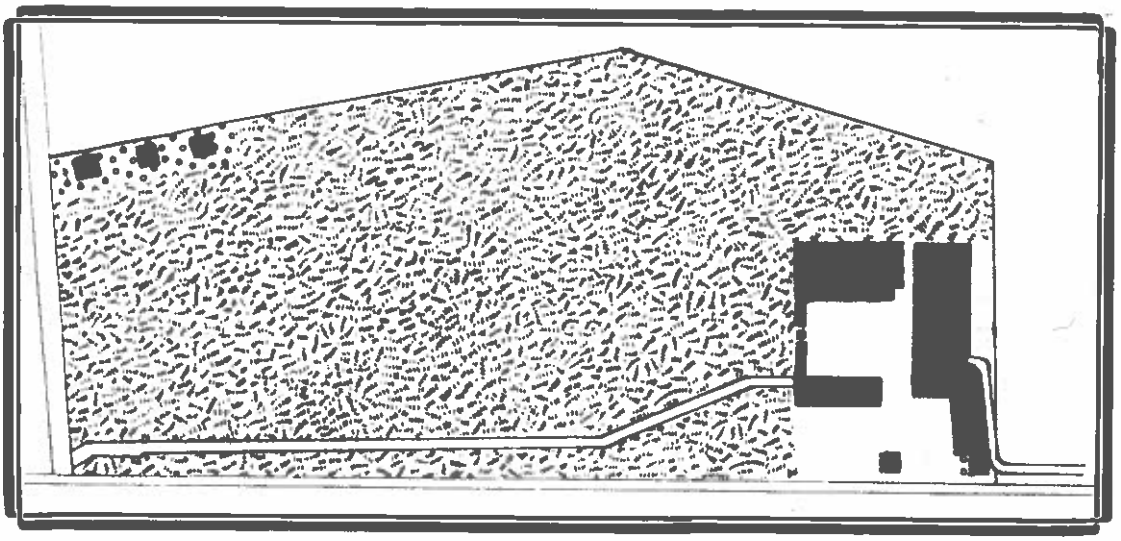
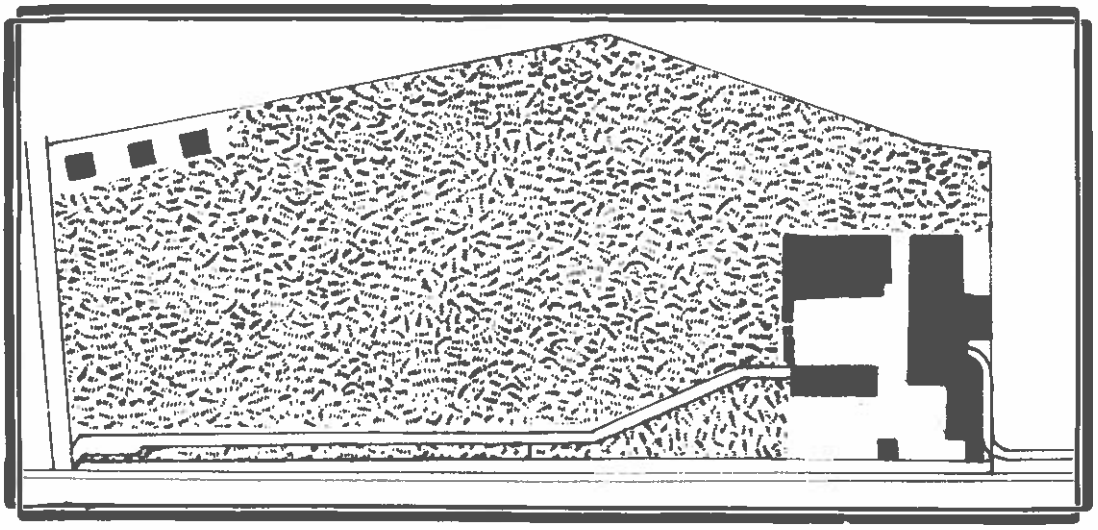


Illustration 15 : usage des terrains entre 1947 et 1975



A - La guerre

La guerre ramena aux Biscuits BRUN le monopole du biscuit de soldat. L'urgence de la demande en farine contraignit la société à renouveler son bail avec le Syndicat du canal d'arrosage, en abandonnant ses projets de passage à une alimentation exclusivement électrique.

Tandis que Mme DARRE-TOUCHE, pétainiste convaincue, menait l'usine d'une main de fer, son frère puis son neveu, M. LEFEBVRE, dirigeaient les moulins d'une façon beaucoup plus appréciée des ouvriers. Certes, les restrictions amenèrent des contrôles pour éviter tout trafic de farine, mais outre les kilos qui en étaient régulièrement alloués aux ouvriers, qui pouvait les empêcher de se servir parfois discrètement ? Du poulailler ultra-moderne, installé dans le pré voisin sur les ordres de Mme DARRE, le directeur retirait souvent un oeuf pour chacun des enfants des ouvriers de Villancourt. Les cochons élevés près du poulailler ne reçurent qu'une partie des sacs de biscuits cassés ou brûlés envoyés par Saint-Martin-d'Hères pour les engraisser. Si l'on joint à cela les abattages clandestins et les possibilités de cultures qu'offrait le vaste champ, on comprend que les ouvriers de Villancourt souffrirent peu des restrictions et purent même apporter une aide conséquente aux voisins et amis plus mal lotis.

De même, à l'inverse de la biscuiterie et de la distillerie, aucun acte suspect de collaboration avec l'ennemi ne s'y déroulera. Au contraire, bien des sacs disparurent discrétement chez le chef de gare de Pont-de-Claix, résistant notoire, à l'intention du maquis de l'Oisans. Y eut-il en 1944 un de ces raids, spécialité de ce maquis, qui sous des allures de coup de main était effectué avec l'accord secret de la direction ? On sait que Mme DARRE-TOUCHE, sentant tourner le vent, eut la prudence de fermer les yeux sur celui de Saint-Martin-d'Hères ; quant à Villancourt, cela semble peu probable. Ladite personne prit d'ailleurs la fuite fin août. En attendant son jugement (qui la blanchira plus ou moins en 1947), la marche des usines fut dirigée par un comité de gestion ouvriére, expérience extraordinaire qui mériterait une étude approfondie.

B - L'incendie et ses conséquences

Ce changement remplaça à la tête du moulin le parent de l'ancienne patronne, accusée de collaboration notoire, par M. ROCHER. Les écrasements, descendus à un peu plus de 21.000 qtx annuels entre mars et décembre 1944, augmentèrent sensiblement, même si toutes sortes de graines autres que le blé s'y faisaient encore jour par petites quantités.

C'est alors qu'au mois d'août le feu prit à Villancourt. Si la plupart des anciens du moulin soutiennent la thèse officielle de l'accident, il existe aussi une explication du sinistre par une tentative de dissimulation de sombres trafics. Il est certain que les incendies furent légion dans ces moulins de bois où les transmissions par courroies chauffaient aisément, au sein d'une atmosphère explosive car saturée de poussière de farine. Quoiqu'il en soit, l'essentiel de l'outil de production fut anéanti, tous les planchers du bâtiment A effondrés jusqu'au premier étage. L'illustration 19 évoque mal l'ampleur des dégâts dans une structure à peu près complétement équipée de bois.

Il fallut de longs mois de discussion sur l'opportunité de reconstruire et le lieu à choisir (un rapprochement sur Saint-Martin-d'Hères fut envisagé) pour prendre enfin la décision de refaire un moulin à la même place, sur une estimation de 8 à 9 millions de francs de frais en grande partie couverts par les assurances. Les murs ruinés, imprégnés d'humidité par plus d'un an d'attente, durent être en partie démolis par l'entreprise PASCAL qui couronna le reste d'une corniche avant d'ériger une haute usine de béton aux larges baies.

Les plans avaient été confiés, comme l'équipement technique, à la maison NEHLIG-HEUSER de Strasbourg, qui, sous la direction de l'ingénieur AUE, livra l'usine clef en main à la fin de l'été 1947. En partie composée d'anciens de la firme SCHNEIDER-JACQUET, cette maison alsacienne fit faillite vers 1955 et son fonds fut racheté par la Socam, dont le fonds appartient désormais à la société BUHLER-M.I.A.G. Villancourt fut conçu pour intégrer les dernières innovations apparues dans la meunerie. L'usage du béton certes n'était pas révolutionnaire, la minoterie bergusienne BONHOMME possédait des silos de ciment armé depuis 1908. Par contre, un système pneumatique dernier cri assurait, entre deux descentes par gravité, la circulation rapide et hygiénique des produits du moulin. Villancourt reçut le premier de toute la région, sinon de France, cet équipement, ce qui explique les visites qu'y firent alors un certain nombre de minotiers. En Bretagne, il fallut attendre 1956 pour voir apparaître le premier moulin pneumatique !

Détruit, Villancourt ne s'était pas arrêté et, selon une pratique courante en minoterie, le moulin avait acquis des stocks, à Bourgoin et ailleurs, qu'il avait revendu sous son nom aux particuliers. En effet, le Ravitaillement Général, chargé entre autres de surveiller et organiser les approvisionnements en farine en temps de restrictions, veillait à répartir entre Villancourt et ARMAND la charge de la fourniture des boulangers, selon ses ordres.

Pour un temps, le moulin revint donc au commerce, encore que l'heure ne fut guère à la concurrence. Ceci modifia momentanément le travail par l'organisation de tournées de livraisons, la prise en charge de toute une comptabilité... etc. Pour aider à la reprise de la production, BRUN demanda et obtint deux prisonniers allemands, qui prirent rapidement la fuite, puis un yougoslave très entendu dans le métier et enrôlé plus ou moins de force

Illustration 19 :le moulin après l'incendie, 1945 (cliché ABRIC)

Illustration 20 : le moulin neuf, 1947 (extrait des archives BRUN)

dans l'armée allemande. Il figure sur une des photos du personnel prises en 1948 (cf illustration 21).

C - De l'après-guerre à la vente

Puis les moulins redevinrent à nouveau un simple atelier, produisant exclusivement pour BRUN, lointain et à part. Certes, les ouvriers furent appelés à Saint-Martin-d'Hères lorsqu'il fallut déblayer les restes de l'incendie de l'atelier d'emballage, en 1955. Certes, ils se joignirent de fait aux grandes grèves de 1956, 1968 et 1972-73 en cessant eux aussi le travail. Mais de l'avis de tous, le moulin n'était pas "dans le coup", tournant "entre soi" dans son coin et réglant ses problèmes sur place ou par les délégués syndicaux ... de la biscuiterie. Une esquisse de mouvement ayant amené de graves menaces, les ouvriers se le tinrent pour dit et ne se syndiquèrent qu'à la fin des années 60. Ni paradis ouvrier, ni enfer conservateur, Villancourt évoque bien plutôt par son climat et son quotidien une petite entreprise, un peu artisanale et un peu protégée. D'ailleurs, la profession considérait elle aussi ces moulins comme un phénomène différent et quelque peu étranger au reste de la minoterie.

Le moulin reconstruit, les bâtiments agrandis d'un logement-entrepôt (G, cf illustrations 15 et 20), le matériel fut lui ausi peu à peu complété. La turbine de 70 CV, déjà considérée comme ancienne et nécessitant de grosses réparations en 1939, donna lieu à plusieurs projets de remplacement : 1942 (les constructeurs auraient été NEYRET-BEYLIER et PICCARD-PICTET), 1954... On ne sait si l'un d'eux fut réellement mené à terme. Pour aider et compléter cette énergie hydraulique, toujours à la merci d'une de ces fréquentes baisses de débit qui ne cessèrent jamais et nécessitant un gros travail de surveillance et d'entretien à la chute automnale des feuilles, un moteur électrique utilisait un transformateur de 75 Kw. C'est seulement en 1962, lorsque la fermeture du canal au profit d'un élargissement du cours Saint-André fut pratiquement chose acquise, que l'on passa enfin au "tout-électrique", au moyen d'une dizaine de moteurs de 25 CV.

La production en lente croissance fut, en 1960, défininitivement limitée à un contingent de 78.000 qtx annuels. Différentes améliorations touchèrent le stockage des grains (travaux de stockage en vrac en B dès 1957) et des farines (après 1958), l'économie de transport entre stockage de grains et zone de nettoyage (bande transporteuse 1956), le pesage des entrées et sorties (bascule 1962). On profita même des travaux sur le cours pour installer un nouveau portail d'un style plus moderne et surtout d'une taille permettant le passage des camions semi-remorques.

Les Jeux Olympiques grenoblois de 1968, dont BRUN fut le fournisseur excusif en biscuits, firent une certaine publicité à la marque, d'autant qu'on tourna alors des documentaires. Le film 16 mm d'une vingtaine de minutes, réalisé par Robert ENRICO et produit par "les publicistes associés" sur le moulin n'a malheureusement pas pu être retrouvé.

D - BRUN passe la main

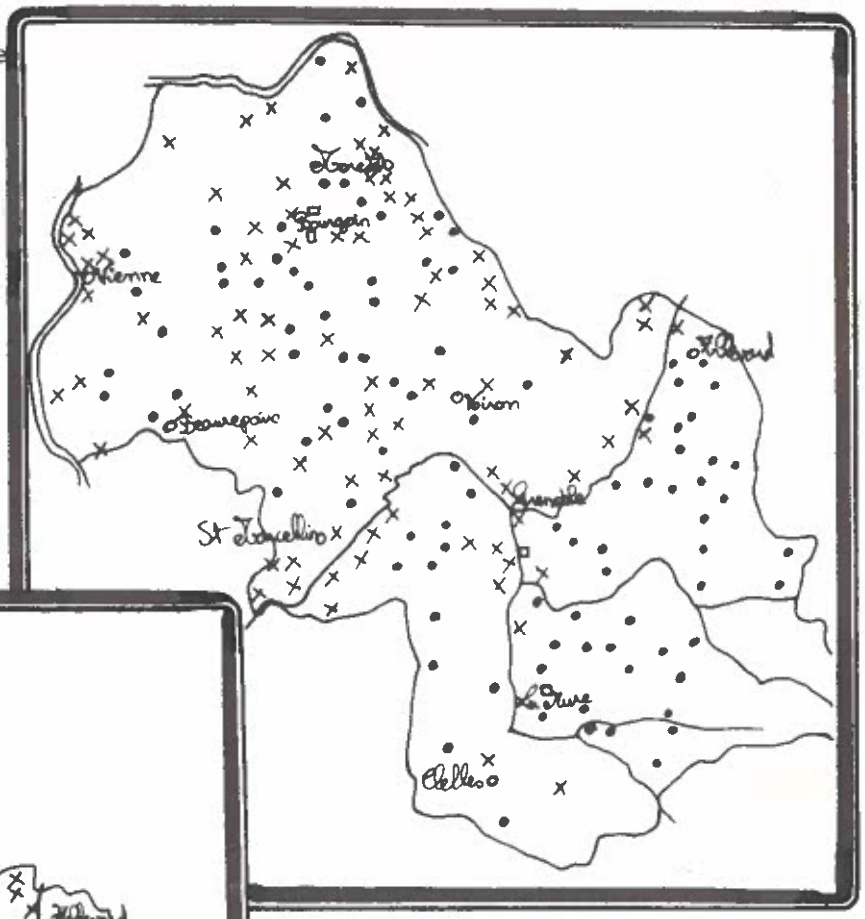
La firme BRUN ayant choisi le regroupement avait engagé toute une série de fusions. Après une union rompue avec BOZON-VERDURAZ et ses pâtes "La Lune" (1953-1963), une fusion intervint en 1968 avec LEFEVRE-UTILE (LU) et trois autres biscuiteries. Du très grave conflit qui amena alors la fermeture et l'occupation de l'usine, il faut retenir que Villancourt fut d'ores et déjà accusé d'être à l'origine des maux de la société, argument qui sera repris en 1974. La restructuration de 1971 déclencha une nouvelle vague de mouvements sociaux en annonçant la fermeture de l'usine de Saint-Martin-d'Hères pour 1978. De même en 1973, lors des projets avec la United Biscuits, BRUN devait-il être sacrifié.

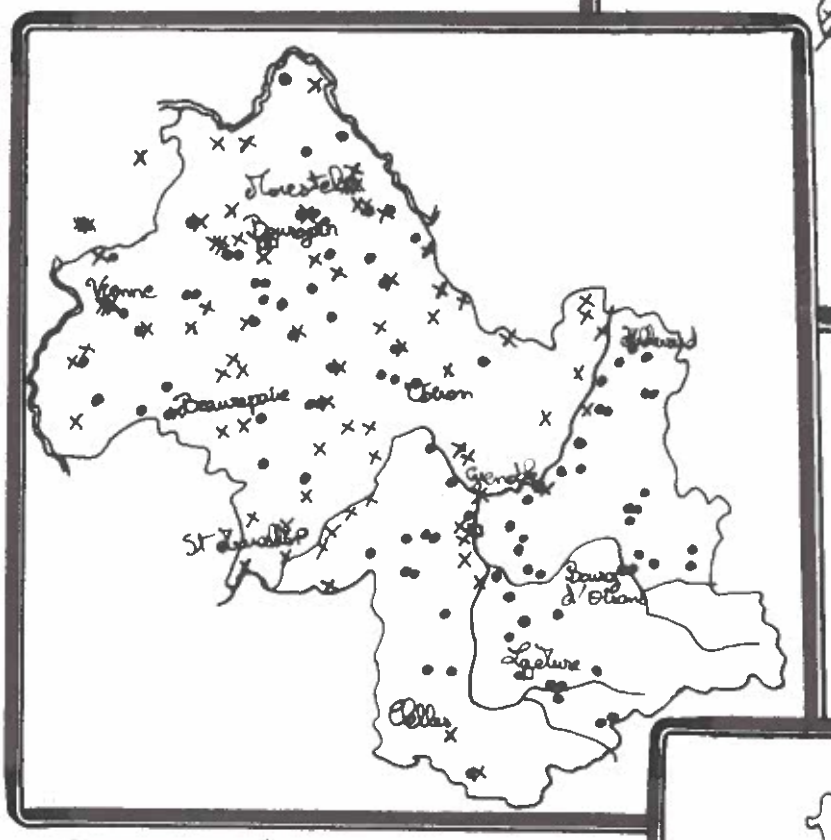
Le processus de fusion au profit de "super-firmes" remplaçant peu à peu les anciennes usines par des unités de production ultra-modernes battait son plein. Dans la minoterie aussi, d'ailleurs, de très gros moulins tendaient à agenouiller ceux de taille moyenne, même éloignés (Paris-Bordeaux), afin de récupérer les contingents et de réduire la concurrence. Les nouveaux partenaires de BRUN, tournés vers les solutions de renouvellement et le gommage des zones "à risque", ne pouvaient être intéressés par Villancourt, vieilli, trop petit pour devenir autre chose qu'une charge alors que la dégradation du marché des farines poussait à des achats extérieurs. De surcroît, de l'avis d'autres minotiers, un personnel manutentionnaire trop nombreux augmentait les coûts de production.

Plutôt qu'engager des frais d'automatisation et de réduire le personnel, décision fut prise de vendre le contingent puis les murs. Les délégués syndicaux tentèrent de tempérer la mesure pour les ouvriers, auxquels BRUN offrait de rester dans ses usines avec une situation équivalente ou de demander la pré-retraite : problèmes de logement, indemnités de transport, de licenciement, de préavis, possibilité de reprise chez LU-BRUN Associés... furent dicutés. Quatre ouvriers choisirent de venir à la biscuiterie, sept restèrent au moulin en conservant avantages et ancienneté, deux au moins optèrent pour la pré-retraite. Enfin un tragique accident amena le décès du chef-meunier, M. GARNIER, qui avait succédé en 1957 à M. NICOLAS, lui-même successeur en 1953 environ de M.

Illustration 35 : évolution de la minoterie en Isère

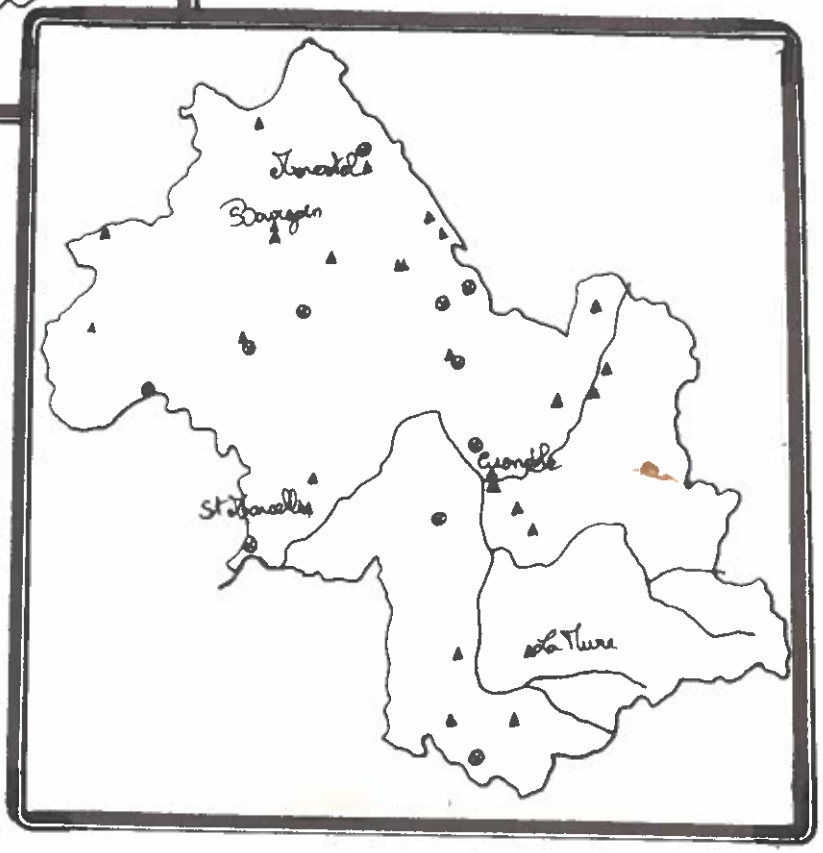
1936 : 189 moulins





□ moulin de commerce
x moulin mixte
● moulin d'échange

1950 : 185 moulins



▲ liste O.N.I.C.
⊗ liste P.T.T.

1986 : 26 moulins

4 - 1975-1977 : la tentative de reconversion

A - 1975-77

Par acte du 20 mars 1975, la société anonyme "COMASTOCK (commerce, manutention, stockage)", dont le siège social était à Gerzat, dans le Puy-de-Dôme, acheta les moulins de Villancourt. En fait, l'entrée en jouissance datait de la fin de l'écrasement du contingent 1974, soit le 1° décembre de la même année. Tout ce qui n'était pas strictement le moulin -le grand pré en direction de l'avenue des 120 toises et les trois maisons ouvrières- fut vendu à la ville de Pont-de-Claix (cf illustration 16) qui démolit la petite cité , implanta un stade, une piscine et créa un petit square.

COMASTOCK avait été créée en 1968 à Roanne ; parmi ses plus gros actionnaires figuraient la Société Anonyme des Magasins Généraux du Centre, de Gerzat, M. André JOURDAN, figure bien connue sur le marché des grains et des farines où il manoeuvra longtemps, et la Société Meunière du Centre. La société attribua à Villancourt des droits de mouture rachetés par elle aux contingents des Grands Moulins de Montélimar (100.000 qtx) et à la minoterie BOUCHET à Courpière, Puy-de-Dôme (3.012 qtx). Elle équipa aussi le bâtiment **D** de trois silos de stockage en vrac de farine (capacité 2.800 qtx), érigea dans la cour un silo de vrac pour le son de 1.000 qtx et modifia quelques éléments dans le moulin **A** (tuyauterie d'aspiration, nouveau silo à blé propre, laboratoire...).

Il fallait en effet faire face à une situation nouvelle : l'atelier qui produisait pour un seul client tentait de redevenir un moulin de commerce livré à la concurrence et devait donc tailler de force sa place sur le marché. Or le marché était occupé et la pratique du financement des boulangers en cours d'installation par un minotier mettait hors d'atteinte un certain nombre de clients potentiels.

Trois représentants vendaient aux boulangers par démarchage, jusque vers Bourg Saint-Maurice et Valence, et surtout aux pâtisseries et boulangeries industrielles, qu'on livrait désormais en vrac. Les produits devaient désormais être diversifiés : trois qualités de farine (on fit même de la Francine) plus la revente de sucre aux pâtissiers. Outre M. JOURDAN, personnage dont les bouteilles de champagne et le jeu boursier frappèrent les imaginations, M. GRAND et M. CHEVALIER, directeur du département meunerie de la société, venaient régulièrement contrôler la marche de Villancourt.

B - La fermeture définitive

Quatrième moulin du département en 1975 (alors qu'on passe d'un total de 189 en 1936 à 26 en 1986, cf illustration 35), ayant réalisé une campagne de 96.079 qtx en 1976, Villancourt représentait l'année suivante 10,8 % de l'écrasement total de l'Isère. Néammoins, le 1 novembre 1977, on décida la mise en liquidation, l'actif net étant inférieur au quart du capital social.

Les dirigeants déclarèrent le moulin non rentable, du fait des charges entre autres. La clientèle, peu stable, s'était parfois montrée mauvaise payeuse.. Il revenait même, paraît-il, moins cher de faire venir la farine de Gerzat que de la produire à Villancourt. Les ouvriers, eux, parlent des coûteux intérimaires, du retrait brutal de M. JOURDAN de la société ce qui l'aurait mise en difficulté, d'une politique générale délibérée de regroupement des contingents exécutée par la même société sur d'autres moulins. Les protestations syndicales furent très faibles, Villancourt étant resté peu engagé syndicalement d'une part et Gerzat représentant des intérêts dont quelques uns

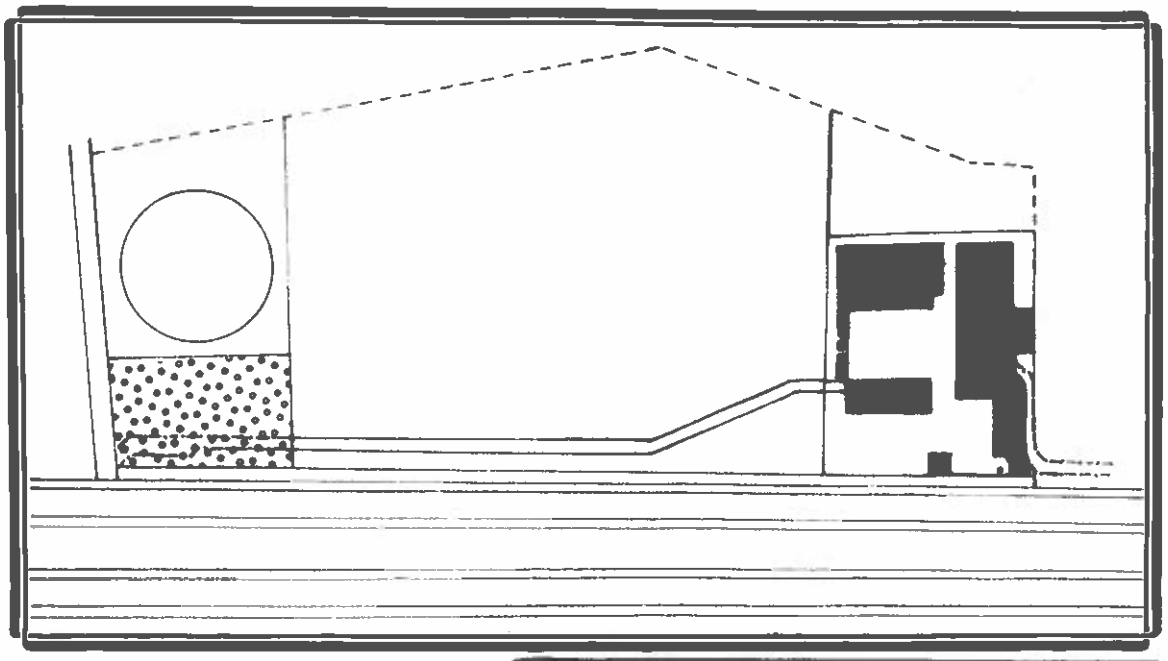


Illustration 16 : usage des terrains entre 1975 et 1977

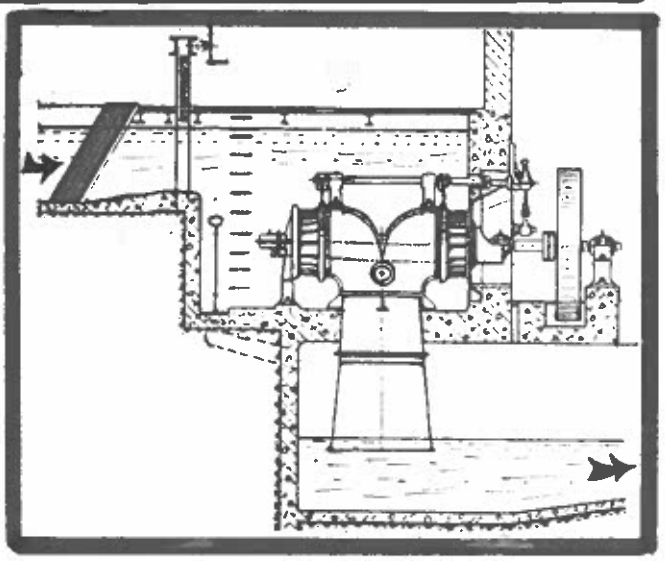


Illustration 17 : croquis d'une turbine FRANCIS double

Illustration 18 : carte postale des moulins du Rondeau

étaient considérés comme difficilement attaquables d'autre part.

L'écrasement cessa donc fin 1977, on vendit les droits de mouture à la Société Meunière du Centre le 1 août 1978 et la liquidation fut close en 1981, par l'acquisition que fit la ville de Pont-de-Claix de Villancourt, en vertu du droit de préemption relatif à la Z.A.D. environnante. La minoterie ARMAND, qui n'avait pu acheter en 1975, renonça également à cette occasion à un projet d'achat qui lui aurait permis de s'agrandir, dans un lieu évitant les nuisances sonores et aisément accessible.

Le licenciement toucha 26 personnes, soit 10 manoeuvres, 2 chauffeurs, 6 meuniers ou ouvriers assimilables et 5 personnels divers. Un seul d'entre eux fut repris chez BRUN, tout en assurant le gardiennage des moulins jusqu'à la fin de la liquidation. Il semble que pour beaucoup d'autres, dont le chef-meunier M. BEGUIN, trouver un nouvel emploi ait été assez difficile.

Tout le matériel qui trouva preneur fut vendu, l'acheteur étant prié de venir désosser sur place ce qu'il avait acquis, opération qui pouvait durer huit ou dix jours, même avec un équipement lourd comme dans le cas de la turbine pour laquelle il fallut des marteaux- piqueurs ! Rien d'étonnant à ce que dans ces vastes bâtiments déserts, surveillés par une seule personne travaillant ailleurs et où les équipes de travail se succédaient, il y ait eu quelques pillages et un certain vandalisme.

LES MOULINS DE VILLANCOURT : 110 ANS A BATTRE AU RYTHME DU GRAIN QUI COULE ET DE LA VILLE QUI NAIT.

∞

Liste des personnes retrouvées et période concernée par leurs souvenirs

*Mme ABRIC (Mlle FALQUE) : secrétaire en 1944-1949
*M. Aimé BLANC : manoeuvre puis bluteur en 1945-1974
*Mme CHANIET (Mlle MARTIN-BELLET) : aide-comptable en 1947-1959
*M. Michel DE BRION : directeur des Biscuits BRUN 1953-1981
*M. Henri DE VERNISY : administrateur comptable en 1950-1974
*M. René FERRADOU : fils et petit-fils du propriétaire 1920-1922
*M. Angel JIMENEZ : manoeuvre puis conducteur de cylindres en 1940-1910
*M. Géo LERICHE : manoeuvre, concierge, conducteur de cylindres, contremaître en 1954-1981
*M. Diego MAIQUEZ : bluteur en 1953-1978
*M. François OLTRA : mécanicien-monteur en 1964-1975
*M. Louis PAOLI : représentant de commerce en 1977-1978
*M. André PILOT : manoeuvre puis conducteur de cylindres en 1957-1975
*M. Abdelkader STENAS : manoeuvre en 1969-1974
*Mme TIXIER (Mlle BEGOU) : fille du concierge 1936-1943
*M. Bernard VIZIOZ : chauffeur poids-lourds et aide-mécanicien en 1976-1978

Chronologie synthétique de l'histoire du moulin

- avant 1868 : bâtiment **L** (?)
- 1868 : première concession d'eau pour faire tourner le moulin
- 1869 : construction du moulin pour Abel et Louis DOREL (à la place de A) ; premier état de **H** (?) ; construction de **I**
- 1870 : concession d'un volume d'eau supplémentaire
- 1871 : incendie
- 1874 : reconstruction des bâtiments : **A** (niveaux 0 et 1) ; **H** actuel, premier état de **F** (?)
- 1877 : jugement du procès entre les frères DOREL et le Syndicat du canal d'arrosage de la Romanche
- 1893 : nouveaux exploitants : Julien DOREL et Alphonse GUERIN
- 1902 : seul exploitant : Alphonse GUERIN
- 1905-1908 : accumulation de créances contre l'exploitant
- 1908 : mise en liquidation
- 1909 : concession d'eau aux repreneurs
- 1910 : fondation de la Société Anonyme des Moulins de Villancourt, administrée par la banque FERRADOU actionnaire majoritaire ; fusion avec les moulins du Rondeau ; construction de **C**, **B** premier état, passerelle (?), **F** état actuel, **H** état actuel

- 1913 : incendie des moulins du Rondeau
- 1927 : construction des maisons ouvrières
- vers 1928 : Mme DARRE-TOUCHE des Biscuits BRUN devient actionnaire majoritaire à la place de la banque . peu à peu le moulin ne fournira plus que la biscuiterie
- vers 1930 : construction de **K, J, D, B** actuel et **F** actuel
- 1938 : dissolution de la Société Anonyme
- 1939 : fusion avec les Biscuits BRUN
- 1944 : Villancourt fournit la Résistance
- 1945 : incendie
- 1947 : inauguration du moulin neuf (**A** état actuel), construction de **G**
- 1963 : le Syndicat du canal d'arrosage de la Romanche autorise la fermeture par les Ponts et Chaussées du canal du cours Saint-André
- 1974 : la société COMASTOCK commence à exploiter le moulin
- 1975 : BRUN vend à COMASTOCK le moulin et à la commune de Pont-de-Claix le reste du terrain ; démolition des maisons ouvrières
- 1977 : dissolution de COMASTOCK
- 1981 : rachat par la commune de Pont-de-Claix de l'ensemble
- 1986 : constitution de la Commission Syndicale (intercommunale) des Moulins

∞

boisseaux à blé sale

séparateurs-aspirateurs

trieurs à grai-
nes longues et
rondes

aspirateur-
collecteur de déchets

essoreuses
laveuses

conditionneur-sécheur

boisseaux à blé humide

brosses à blé

appareil magnétique

boisseaux à blé
propre

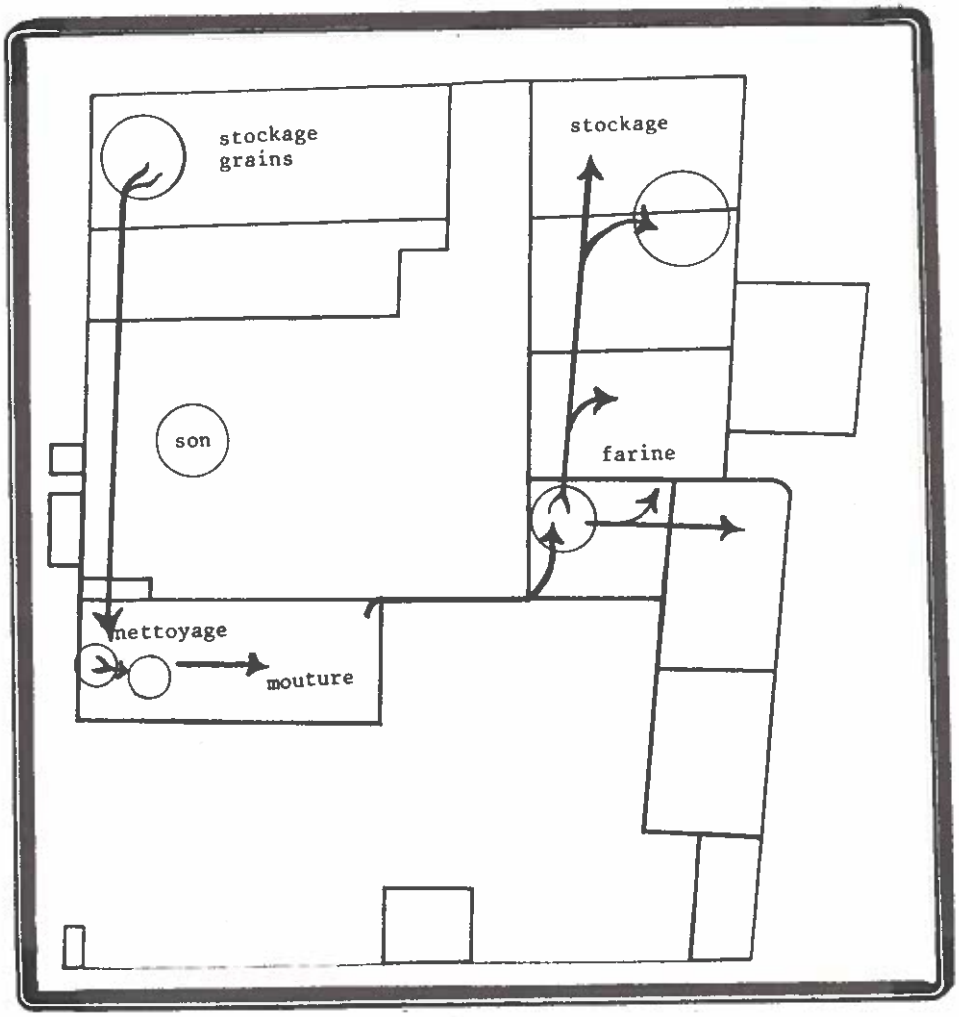
vers la mouture

— circuit du blé

.... déchets

Illustration 24 schéma de nettoyage du blé

Illustration 23 schéma du circuit du blé à la farine
dans Villancourt



Moulins de Villancourt

suivez le guide

A partir des bâtiments, des archives et témoignages et des quelques élèments techniques conservés, on peut encore "lire" le fonctionnement des moulins.

1 - Le moulin

Villancourt n'a jamais traité que du blé tendre pour produire sa farine, ni blés durs ni autres céréales (sauf cas de guerre) n'étaient utilisés. Quelques variétés régionales (Mottin rouge) cultivées dans le Nord-Dauphiné étaient associées aux principales productions françaises, venues des parages de la Beauce. Les blés de force, plus riches en gluten, étaient importés d'Afrique du Nord ou des Etats-Unis.

La matière première arrivait en sacs (puis en vrac) par le train, d'où une première manutention pour le charger dans les camions en gare de Pont-de-Claix ou de Grenoble. Arrivée à Villancourt, le déchargement manuel était remplacé par un pont-levant MOREL, situé entre **B** et **D**, qui vidait le camion dans une trémie protégée par le toit de tôle du passage. Là, des élévateurs à godets et des vis d'ARCHIMEDE emmagasinaient l'arrivage dans une des 14 cellules de la halle **B.** Ces silos de vrac évitaient le long travail de déchargement et de gerbement des sacs sur trois niveaux qui se déroulait auparavant dans la même halle.

Repris par une vis dans les silos, les grains sortaient du bâtiment tout au sud, grâce à un transporteur à chaîne REDLER (cf illustration 22) qui les amenait en masse au moulin **A** pour la préparation. De l'ensemble, il reste les supports du REDLER le long du mur sud, les traces au sol des silos et de la trémie et le tableau de remplissage des cellules, soit plus des traces archéologiques qu'autre chose. Le circuit des produits est figuré pour plus de clarté sur le croquis de l'illustration 23.

A - La préparation du blé

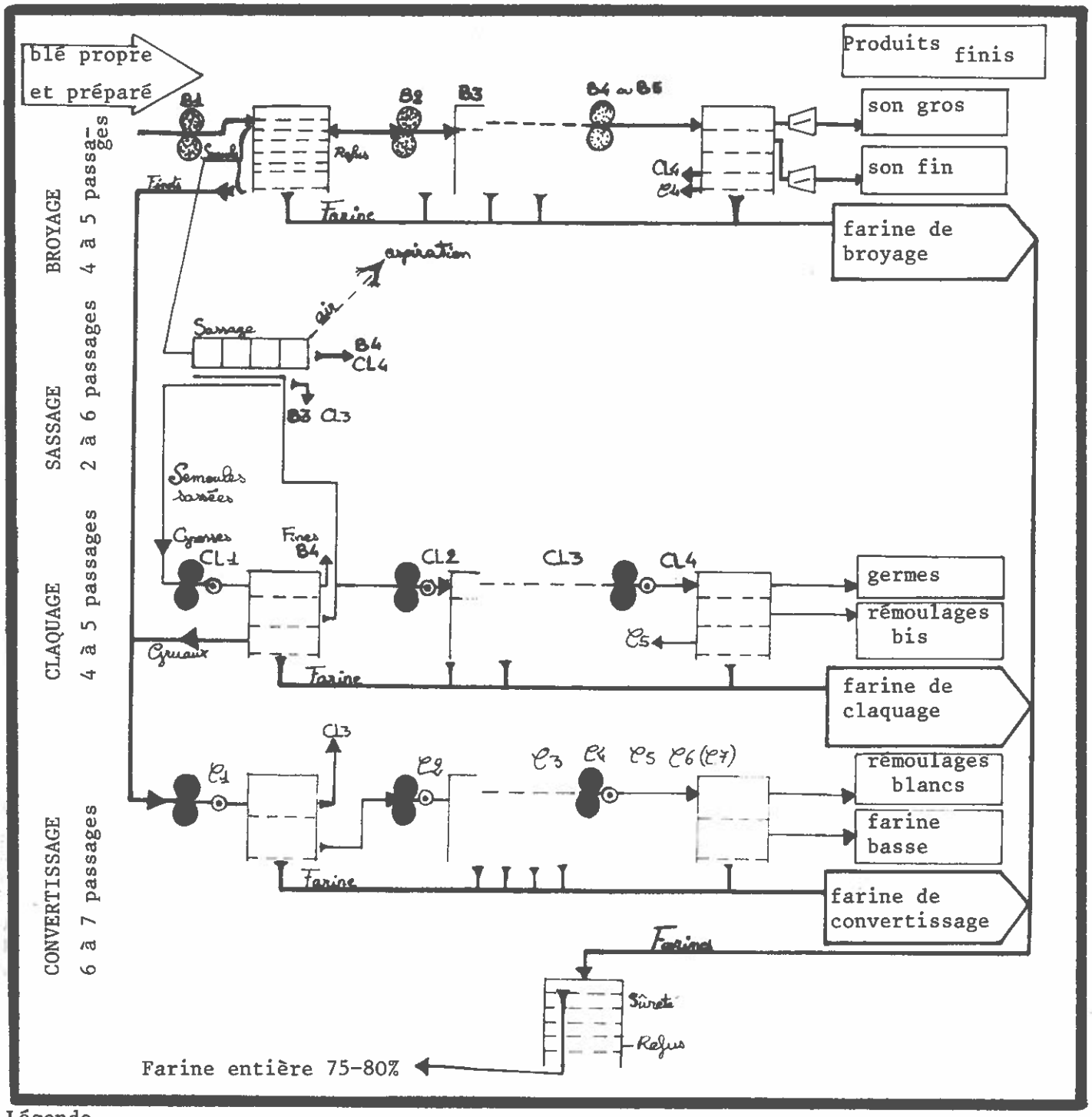
Pour obtenir une bonne qualité de farine, le blé doit être nettoyé et conditionné de façon à permettre la meilleure et la plus importante extraction possible. Il faut savoir par ailleurs qu'**A** comporte deux parties nettement distinctes et à peu près autonomes : la tour et les petites pièces immédiatement voisines forment la zone dévolue au nettoyage ; les grandes pièces côté nord sont consacrées à la mouture. Par commodité, chaque pièce est repérée par la lettre du bâtiment, le numéro de l'étage et son type (tour, petite, grande).

Des élévateurs permettent de stocker les grains, à l'arrivée du REDLER, dans trois silos à blé sale en béton (tour : 2° au 4° étage), à la sortie desquels on peut les mélanger dans les proportions fixées par le chef-meunier pour obtenir la qualité de farine désirée. Par un jeu complexe d'élévateurs à godets (cf illustration 27) et de vis sans fin, le blé sale est promené dans tous les étages, pour être nettoyé et conditionné dans un circuit encore conservé proche de celui de l'illustration 24 : appareil magnétique pour ôter les déchets métalliques (**A**.5.petite), décortiqueuse ou épointeuse dont les plaques de "lave" ôtent le germe du grain (**A**.4.petite), brosses (**A**.3.petite, **A**.2.petite), séparateur-aspirateur pour les grosses impuretés et les graines indésirables (**A**.1.petite), laveuse-épierreuse alimentée par la bâche à eau du sommet de la tour (**A**.0.petite est).

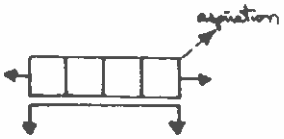
Le blé, humide, repose alors environ 24 h dans les quatre silos à blé propre, tous doublés de bois pour faciliter le travail de l'eau (petite pièce aux 2° et 3° étages, derrière le sigle des moulins figurant sur la façade donnant sur le cours). Si le blé a trop séché, un mouilleur de secours (**A**.5.petite) permet de lui redonner un pourcentage d'humidité optimal, à la sortie des silos, juste avant de passer à la mouture.

Illustration 25

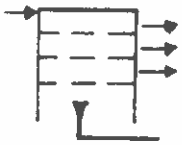
schéma de mouture (d'après Cl. Willm-ENSMIC)



Légende



appareils sasseurs servant à classer les produits selon leur densité et leur forme



appareils de blutage servant à séparer et à classer les produits selon leur grosseur

Appareils à cylindres

de broyage (cylindres cannelés)

cylindres lisses (claquage, convertissage)

A chaque appareil correspond, bien entendu, une sortie et un ensachage de déchets, les moins gros étant ensuite revendus pour l'alimentation du bétail. L'air aspiré est lui-même épuré en traversant des filtres à poussière et à farine, grosses manches de toile qui retiennent les produits et sont périodiquement secouées par des marteaux (A.4.petite). Poulies et courroies, montées sur axes de transmission, actionnaient le tout, répartissant d'un étage à l'autre l'énergie des moteurs placés côté mouture (cf croquis 29 et 30). Cette forêt de conduits, d'appareils, d'ensachages, partout munis de trappes ou de fenêtres de surveillance, est à peu près intact, à la différence du reste du moulin.

B - La mouture

Dans cette partie, comme l'explique l'historique, les élévateurs à godets ont été remplacés par un système pneumatique : les produits circulaient constamment du haut en bas du moulin, en tombant par gravité d'un étage à l'autre pour remonter au 5° par ce système et ainsi de suite. La mezzanine (A.5.grande) et le bas du moulin (A.0.grande) étaient, de ce fait, réservés aux conduits et cyclones d'aspiration, aujourd'hui disparus. Le rez-de-chaussée possédait aussi deux moteurs actionnant l'équipement du premier étage.

C'est en effet au premier qu'étaient installés les moulins à cylindres destinés au broyage (cf illustration 32 et croquis 26 et 28). Deux cylindres de métal, cannelés, tournent en sens inverse à des vitesses différentes pour écraser le grain sans trop l'agglomérer. Les produits passent ensuite à la bluterie (A.4.grande) où des plansichters, grosses caisse pleines de tamis qui se secouent sans cesse (cf illustration 31 et 32), les classent selon leur grosseur : déchets dits "issues" à rejeter, farine mise de côté et toute une série de produits intermédiaires qui sont alors traités pour en extraire le maximum de farine. Le schéma de mouture de l'illustration 25, proche de celui de Villancourt, permet de comprendre plus facilement l'organisation du travail.

La plus grande partie des produits intermédiaires -c'est à dire ceux qu'on appelle les semoules- passent au sasseur, dont les fins tamis tressautant rapidement permettent l'aspiration des plus légéres et la chute des plus lourdes. Ces deux catégories sont alors traitées par le claquage, écrasement entre des cylindres lisses, puis passent au plansichter (comme après tout travail au cylindre) qui produit à nouveau des issues, de la farine et un autre produit intermédiaire : les gruaux. Ces derniers, mêlés au reste des produits intermédiaires du broyage (les finots), subissent le convertissage, le travail des cylindres lisses étant là encore doublé de la séparation au plansichter.

Tous les cylindres étaient au premier étage, les sasseurs au troisième et les plansichters au quatrième, ce qui reléve d'une installation ultra-classique. Seul le troisième a conservé à peu près son équipement (cf illustration 33 et croquis 34), tout le reste a été vendu ou mutilé, ne laissant que des tronçons de conduits ou des supports, comme c'est le cas pour la bascule qui vérifiait la quantité de blé passée à l'entrée des broyeurs. Quelques ensachages correspondaient aux produits finis, autres que la farine, consommables par le bétail. Des barrières ou grilles de protection traînent encore ça et là.

Le premier étage est isolé des autres par des panneaux de métal, vitrés, qui ferment la cage d'escalier et retiennent chaleur et bruit. Au second, les mêmes panneaux délimitent deux réduits prenant jour sur le cours. Le plus ancien, carrelé et doté d'un lavabo, a été transformé en laboratoire en1975, lorsque la biscuiterie n'assura plus les contrôles nécessaires.

La qualité d'une farine tient en effet à plusieurs éléments, et, pour obtenir celle que l'on désire, il faut concocter un mélange de blé adéquat, donc vérifier le taux de cendre (quantité de résidus minéraux ou organiques) et le W c'est à dire la force de la farine. Ce W est le point auquel se rompt la pâte lorsqu'on la gonfle d'air comme une bulle dans l'alvéographe de CHOPIN. La biscuiterie, qui emballait automatiquement ses produits, avait besoin d'un W de 110 ou 115 très régulier, pour obtenir toujours des biscuits de même épaisseur. Par contre, le boulanger avait besoin d'un W de 240 environ pour ses brioches.

La seconde pièce vitrée servait de réfectoire et d'alcôve chauffée pour les postes de nuit. C'est au même étage que la farine (après vérification de sa pureté au plansichter de sûreté) et le son se regroupaient, en fin de traitement, dans deux grandes vis vibratiles qui les menaient à l'entrée de la passerelle. Par deux autres vis d'ARCHIMEDE traversant cette passerelle, jadis en plein vent, ces produits rejoignaient une nouvelle zone de stockage. Il faut signaler qu'en 1975, une nouvelle installation dévia le son vers la petite pièce voisine, d'où il rejoignait un gros silo de vrac installé au même moment dans la cour. La base de ce silo est encore très visible au sol.

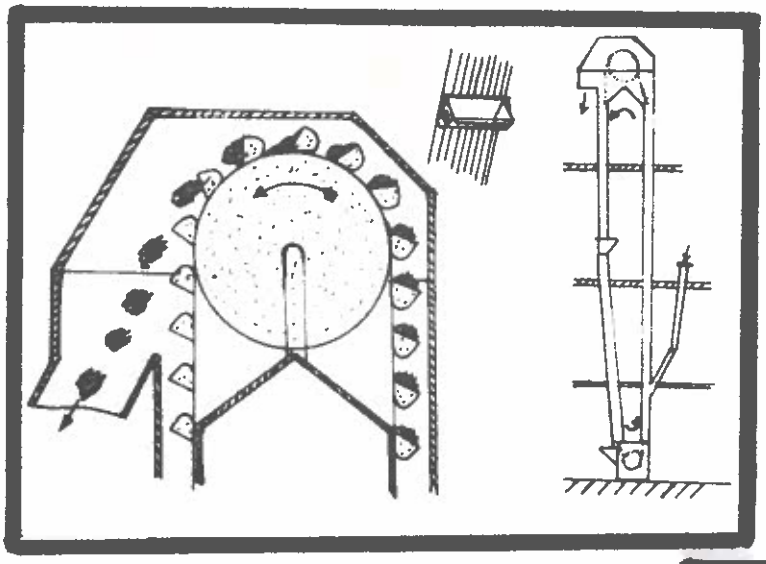


Illustration 27 : croquis illustrant le fonctionnement d'un élévateur à godets (d'après LOCKWOOD)

Illustrations 31 et 32 : croquis de fonctionnement de deux modèles de plansichter (d'après LOCKWOOD)

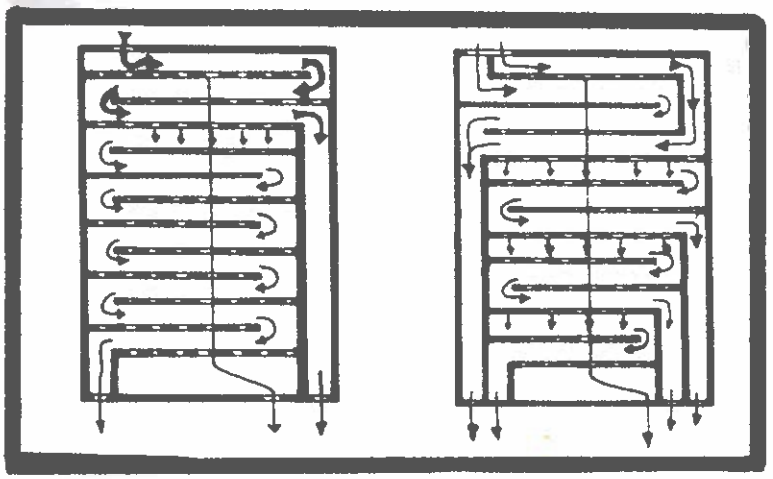


Illustration 29 : courroies et poulies (d'ap. M. DAUMAS)

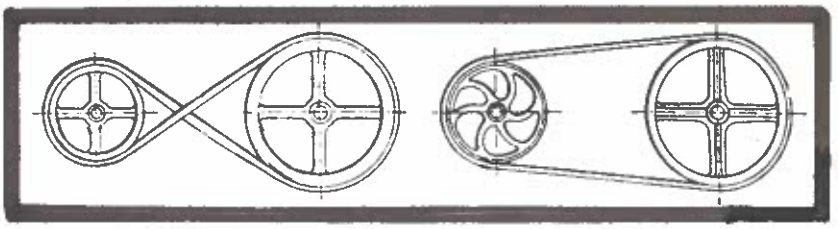


Illustration 30 : chaise et palier pour arbre de transmission (croquis d'ap. M. DAUMAS)

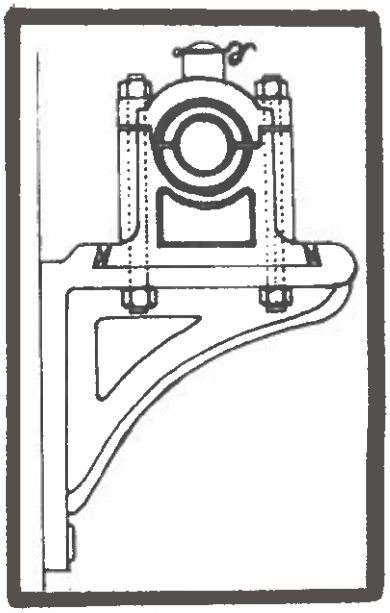
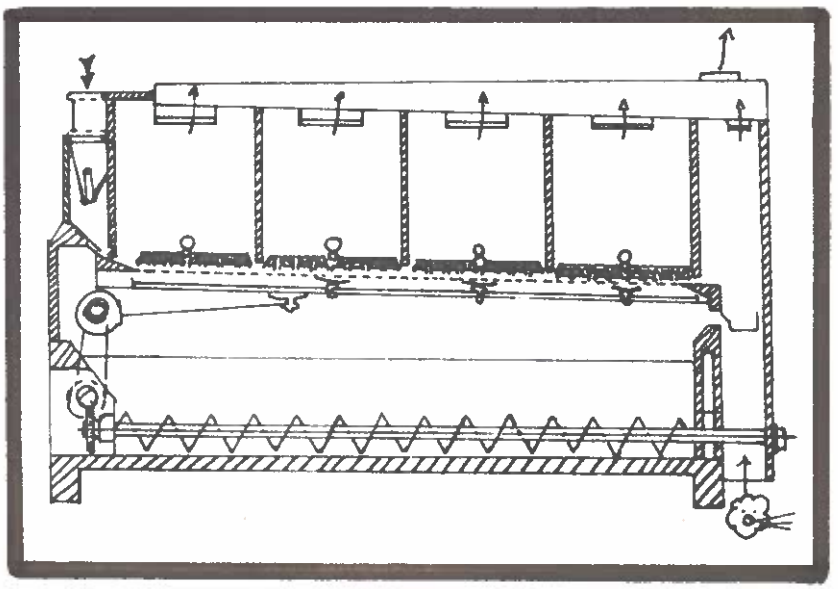


Illustration 34 : schéma de fonctionnement d'un sasseur (d'après LOCKWOOD)



C - Le stockage de la farine

A l'autre bout de la passerelle, la farine, reprise par élévateurs et vis, va dans trois chambres respectivement de 50, 100 et 200 qtx, toutes de bois, où fonctionnait la mélangeuse qui assurait l'homogénéité du stock (bâtiment **H**). Le piston à farine, au premier étage, permettait la mise en sacs de 100 kgs qui, pesés et ficelés, étaient stockés engerbés partout où c'était possible : premier étage de **D**, de **F**, de **H** et d'**I** pour sa partie ouest la plus basse. Le monte-sac de **F** vers **D**, le charge-sac de **D**, "le galibier" (plan incliné ainsi surnommé à cause de la difficulté qu'on rencontrait à le parcourir avec le diable) vers **I**, l'estampille du moulin semblable à celle des sacs sur le mur sud de **F**, rappellent cette activité.

En 1975, trois gros silos de vrac occupèrent le rez-de-chaussée de **D** où les camions purent ainsi continuer à venir charger. Le tuyau d'alimentation passait curieusement au-dessus du toit de **F**, on en retrouve encore attaches et percements. Les très ingénieux "silos à musique" inaugurés début juin 1987 font originalement revivre l'emplacement exact des anciens.

Avant 1975, les sons fins et rémoulages, pour leur part, étaient débités par les multiples ensacheurs de bois du 2° étage de **H**, où l'on stockait les sacs de 50 kgs avant de les charger sur les camions par une glissière de bois accrochée à la fenêtre centrale. L'emploi massif des sacs explique l'usage du rez-de-chaussée de **F** comme sacherie : entrepôt de sacs vides ou déchirés, batteuse à sacs pour le nettoyage, machine à coudre pour les reprises y figuraient au temps des sacs de toile. Quelques sacs à farine pouvaient aussi être stockés en bas de **H**.

Enfin la haute pièce du premier étage de **I**, jadis fenil pour les écuries qu'elle surmontait, servait à entreposer diverses fournitures et notamment les balais, la soie destinée aux tamis... etc. Les écuries quant à elles, recyclées mi-entrepôt mi-débarras, abritaient les siestes "à la fraîche", les vélos, les chiens...

2 - Les bâtiments annexes

Le gardiennage du moulin était assuré depuis la conciergerie **K**. En face, le bureau du directeur, celui des comptable et secrétaires occupaient les actuels bureaux du S.I.M. Jean Wiener (**J**), nouvel exemple de fonction qui perdure.

La maison **L** est composée de deux logements : le principal était dévolu au directeur ou au chef-meunier, l'autre épisodiquement occupé. En dessus de ce dernier, une pièce des combles accessible depuis le 2° étage de **I** était utilisé à des fins d'archivage des livres de comptabilité et autres papiers. On y a d'ailleurs retrouvé leurs lambeaux, aujourd'hui préservés (cf préambule).

En **G**, les logements ouvrant sur la rue étaient proposés aux coltineurs arabes, tandis que les camions arrivaient par un portail plus tard condamné à la partie hangar qui servait à la fois de bûcher et de ferraille. Le bâtiment **C**, au travers duquel les camions accédaient primitivement à **B**, contenait deux ateliers pour les mécaniciens, les garages et le local d'incendie. Divers édicules ou équipements complétaient l'ensemble : bascule pour la pesée des camions à leurs entrées et sorties -dont on voit encore le cadre près de l'auvent de **H**-, transformateur entre **C** et **A**, bloc réfectoire-vestiaire-douche-toilettes séparé du précédent par la porte ouvrant sur l'ancien champ, quai de déchargement le long de **A**...

N'oublions pas dans cette visite les traces de l'ancien canal dont on peut toujours suivre la tranchée dans l'actuel stade, repérer la porte d'accès sur le quai de déchargement, discerner l'arrondi à sa sortie derrière **I** puis son virage encore esquissé par un muret devant **J**, imaginer le passage sous les ponceaux des villas en direction de la rue Louise MICHEL...

3 - Le travail

Trois catégories de personnel se distinguaient très nettement aux moulins : celui des bureaux, celui du moulin, celui de la cour. Dans les bureaux, trois à quatre personnes -souvent des femmes- s'occupaient de l'administration et de la comptabilité. Si l'on excepte les épouses des ouvriers logeant sur place et la laborantine après 1975, c'étaient d'ailleurs les seules femmes de Villancourt.

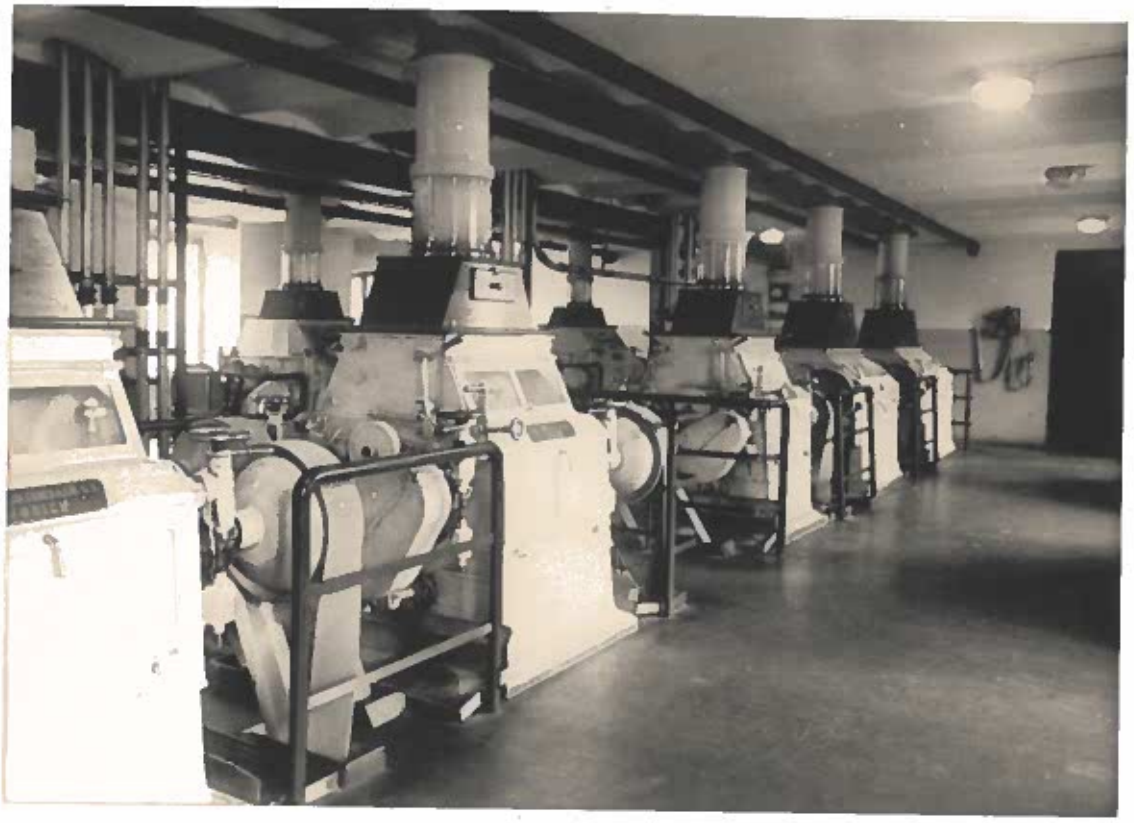


Illustration 32 : broyeurs à cylindres (extrait des archives BRUN)

Illustration 33 : troisième étage du moulin, état actuel (cliché G.RIBAC)

"Ceux du moulin", c'étaient le chef-meunier, les conducteurs de cylindres, ou meuniers, et les bluteurs. Eux faisaient partie de cette caste à part, de cette profession à traditions qui ressemble par bien des aspects à celle de papetier et qui est le monde des minotiers. Un certain nombre d'entre eux pratiquaient le métier de père en fils, car six générations successives ne sont pas rares dans la profession. C'était le cas, par exemple, de M. GARNIER et encore plus de M. FALQUE dont le grand-père, le père, les frères et le fils furent meuniers ! Certains autres venant d'un tout autre horizon ont tout appris sur le tas et gravi l'échelle jusqu'à ce point (M. LERICHE, M. JIMENEZ). La plupart se conformèrent à la tradition et travaillèrent dans beaucoup d'autres moulins. Aux gens issus de la région succédèrent des personnes d'origine espagnole, italienne ou pied-noir.

Ils étaient six, plus le chef-meunier, et habitaient, sauf exception, les trois maisons ouvrières avec jardin donnant rue Firmin ROBERT. C'était en effet plus commode pour faire les trois-huit, le moulin fonctionnant 24 h sur 24 h sauf le dimanche. Le rôle du chef-meunier était de négocier les issues et, surtout, de mettre au point et surveiller les mélanges de blé ; de fait, il était le vrai patron. Les autres faisaient fonctionner et surveillaient le nettoyage et la mouture par faction de deux.

Le métier exigeait de monter et descendre sans cesse les cinq étages, dont certains (A.5. petite, A.1.grande) émettaient un bruit qualifié d'"infernal" par les oreilles extérieures et de "ronronnement" par les ouvriers. Sans chauffage, on gelait l'hiver tandis qu'on rôtissait, malgré les rideaux, aux premiers beaux jours. Le pneumatique avait grandement amélioré l'hygiène, le sol peint était impeccable d'un coup de balai et l'ensemble "si propre qu'on aurait pu venir en cravate" !

Par contre, malgré les protections régulièrement visitées par l'inspecteur du travail et la proscription des vêtements flottants, le moulin était dangereux et a provoqué quelques accidents, dont certains terriblement tragiques. Une main prise entre les cylindres ou par une brosse, ça peut être grave ; les cas les plus épouvantables, fort heureusement rarissimes, furent ceux d'ouvriers pris, par un membre ou un pan de vêtement, dans un élévateur à godets, une poulie ou un arbre de transmission. Toutes ces transmissions, zébrant à grande vitesse et dans tous les sens l'ensemble des étages, étaient d'ailleurs la bête noire du personnel dont la prudence limita beaucoup ce type d'accidents.

A ce groupe on peut ajouter les deux mécaniciens qui étaient chargés de l'entretien du moulin, plus de celui des camions quand BRUN ne l'assura plus ; M. JIMENEZ cumula d'ailleurs 18 ans durant les deux fonctions. Envoyer un cylindre se faire re-canneler, raccomoder un conduit de sapin, refaire une sangle d'élévateur, changer la toile percée d'un tamis, tout cela relevait de leurs compétences. On leur confiait aussi tous les travaux d'électricité, peinture...Le mécanicien était parfois monteur (cas de M. OLTRA), ce qui veut dire qu'il avait fait partie d'une équipe montant de fond en comble des moulins pour le compte d'une maison, comme ce fut le cas pour NEHLIG-HEUSER à Villancourt.

En face, le groupe de "ceux de la cour", les manutentionnaires ou coltineurs, n'avait pas grand-chose à voir avec eux. Ils étaient chargés de toutes les manipulations de sacs, et, du temps de l'ensachage de la farine, il en fallait quatre pour mener à bien cette seule tâche : un à tirer au piston, un à attacher et deux pour rouler le tout vers son lieu d'entrepôt. Le son était aussi ensaché par eux, mais ils ne travaillaient pas la nuit ; c'était alors la faction nocturne du moulin qui se chargeait de cette tâche. L'équipement tout de bois laissait voler beaucoup plus de poussière de farine qu'en A, au point d'ensevelir parfois le tireur quasi jusqu'aux épaules paraît-il, mais on n'a jamais pu prouver là l'origine de maladies pulmonaires.

Le coltinage des sacs était extrémement pénible, multiplié, avant l'introduction du vrac, par la triple rupture de charge (gare, stockage au moulin, entrée au nettoyage). Gerber 400 à 500 sacs debouts de 100 kgs sur trois niveaux a découragé plus d'un nouvel ouvrier en moins d'une demi-heure, lequel repartait souvent sans même demander son compte. Ce dur travail finit par être exécuté à peu près exclusivement par des immigrés algériens, noirs ou turcs, souvent intérimaires.

Si l'on compte les chauffeurs de poids-lourds, fonctions de plus en plus remplies elles aussi par des intérimaires, et le personnel divers (femme de ménage, laborantine, représentant dans la dernière période), le nombre de personnes employées à Villancourt semble avoir toujours tourné entre 20 et 25. L'encadrement se faisait "de lui-même", il n'y eut un contremaître qu'assez tard et la pointeuse, disposée par BRUN sur le mur de la conciergerie, disparut rapidement. Une série de mouchards prouvaient que les tournées nocturnes étaient bien effectuées. Le moulin s'arrêtait environ trois semaines en automne -en plus des vacances bien entendu- et les ouvriers procédaient alors à un grand nettoyage et à une sérieuse remise en état.

Curieusement, ces moulins assez isolés de tout et de tous n'avaient pas de manifestations internes qui auraient révélé un groupe uni et convivial : aucune fête du moulin, aucun saint patron à honorer d'un banquet, pas de café à proximité permettant des rencontres hors travail... En dehors des affinités personnelles et des relations de bon voisinage, il faut signaler par contre le bonheur des enfants qui vécurent là en groupe d'inoubliables années dans un merveilleux terrain de jeux.

EN BREF, BEAUCOUP D'HISTOIRE, BEAUCOUP DE TRACES ET PEU DE MATERIEL

Illustration 22 : le REDLER à son arrivée au moulin, le transformateur et le bloc réfectoire-douche-vestiaire-toilettes. A l'arrière, on distingue le toit du poulailler (extrait des archives BRUN).
Illustration 21 : photo d'une partie du personnel du moulin,en 1948 (extrait des archives BRUN)

Moulins de Villancourt

la corbeille à idées

La notion de patrimoine industriel entre lentement dans la pratique urbanistique avec la réputation d'un parc vaste mais aisément réutilisable en hôtel de luxe, caserne, théatre ou supermarché. Si les volumes à exploiter se prêtent à beaucoup de manipulations, ça n'est pas pour autant une coquille vide : on y a sué, fait la fête, on y est mort, on y a vécu en deux mots. De là une possession de fait de "ceux du moulin" sur Villancourt, propriété intercommunale dont le futur leur échappe.

Bien plus, cette usine grise a un rôle et un poids pour les habitants du quartier, les communes qui l'entourent, jusqu'aux automobilistes de passage : comme le dit Pierre GUINCHAT c'est "un élèment structurant d'un quartier au niveau des circulations, du repérage et de la trame urbaine." Conserver, c'est donc aussi "éviter de bouleverser la vie d'un quartier et de casser ce qui en fait sa spécificité". Enfin conserver -une fois déterminé ce que l'on conserve, pourquoi, pour qui et comment- doit sous-entendre : faire vivre.

L'horloge familière à tous ceux qui utilisaient l'arrêt voisin des transports en commun, la bascule où les paysans des alentours pesaient souvent leurs charrettes, le téléphone joint à l'amabilité des gens de Villancourt qui en faisait un véritable poste de secours, de jour et de nuit, appartiennent au passé. Mais aux habitudes anciennes pourraient succéder de nouvelles, par lesquelles le moulin serait vécu comme un trait d'union entre Echirolles et Pont-de-Claix, les grands ensembles et le quartier très uni des 120 toises... Le choix d'implanter là le S.I.M. Jean WIENER amorce ce processus sur une plus vaste échelle, les orientations futures détermineront son ancrage par la définition des utilisateurs.

Les propositions qui vont suivre prennent en compte les études sur le passé et l'architecture ainsi que des souhaits et des sugestions exprimées par les personnes rencontrées : habitants, élus, techniciens, artisans, artistes, ...etc. Nous présentons un choix aussi varié que possible d'hypothèses cohérentes, matière première pour inventer demain.

1 - De l'usage actuel des moulins

1.384 moulins encore en activité en France, cela laisse, sur le parc total dont nous avons hérité, beaucoup d'édifices démolis ou abandonnés, beaucoup de reconversions notamment dans les aliments pour bétail, mais cela a aussi suggéré quelques initiatives.

A - Musées des moulins, moulins dans les musées

Il s'agit en général de moulins artisanaux et non de minoteries, mais le tableau est parlant. En France, quatre moulins accueillent une muséographie, laquelle n'a aucun rapport avec leur ancienne activité. Par contre, le blé, la farine et le pain sont évoqués au moulin de la Ferme de l'Espinouse, au sein du parc régional du Haut-Languedoc, au Musée du Folklore et du Vieux-Moulins (Allier), à l'Ecomusée des Monts d'Arrée (Finistère) bâti autour de deux moulins à eau, au Musée des Arts et Traditions Populaires de Cherves (Vienne). Un Musée du Blé et de la Beauce, en cours de création à Chartres, complète ce panorama. De nombreux moulins sont réutilisés par ailleurs comme base nautique ou salle des fêtes (cas du moulin de Plessard à Clisson). Enfin, une recherche multidisciplinaire sur les moulins hydrauliques du nord et de l'est, menée par le CILAC, va donner naissance à une banque de données informatiques sur le patrimoine industriel.

Le reste du monde se penche aussi sur ce patrimoine, comme l'a montré la conférence internationale de 1981 qui s'est tenue à Grenoble sur ce sujet. En Westphalie (R.F.A.), trente moulins restaurés sont utilisés, une carte touristique leur a même été consacrée. La Norvège recense activement ses moulins hydrauliques en vue d'une protection, la Belgique a classé près d'une centaine de moulins à vent. La Pologne fait des siens des lieux touristiques et a donné au Musée de l'Agriculture, sous condition de fonctionnement en l'état, un moulin à eau. Si la Tchécoslovaquie a perdu une grande partie de ses témoins, elle restaure activement des moulins de tous types et de tous âges.

S'il n'est pas question de concurrencer le moulin-musée WEHRLI de Zurich (Suisse), l'on peut tirer, de son expérience comme des autres constats, des suggestions exploitables : lieu de tournage de film, zone touristique, insertion dans un recensement plus vaste et promotion du patrimoine molinologique par cartes, montage diapo "des semailles au produit", contes et chansons de meuniers et de moulins...

B - sauvegarde et remploi

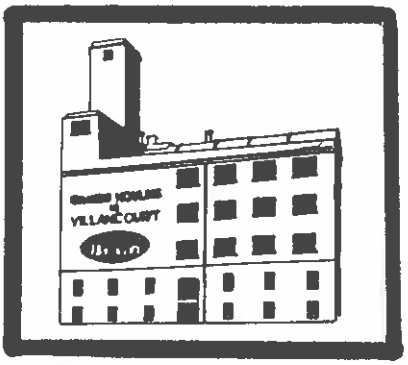
La plupart des moulins mentionnés ci-dessus sont des unités antérieures au XVIII° siècle, petites et utilisant l'énergie éolienne ou la roue à aubes. C'est aussi, semble-t-il, ce type de moulin, plus proche de Maître CORNILLE et d'Alphonse DAUDET que de Villancourt, que l'Association des Amis des Moulins se propose de sauver et restaurer. Les minoteries seraient-elles exclues par tradition du patrimoine molinologique ?

Une expérience intéressante est menée par la chaîne "Moulin-Etape" qui regroupe 30 hôtels ou restaurants, installés dans de pittoresques et authentiques moulins. Le Dauphiné ne compte aucun représentant agréé de cette chaîne, nul doute qu'un restaurant "Ville-au-cours" siégeant dans le cadre chaleureux et authentique du bâtiment **H** ait ses chances.

2 - L' "Histoire-Mémoire"

Le langage anime encore bien des traces du passé, c'est pourquoi nous proposons que les *noms* attachés à ces lieux perdurent. Cela engage la maintenance de son nom au moulin, d'autant que ce fut longtemps celui du quartier, "Ville-au-cours" devenu "Villancourt". Cela implique aussi à terme une restauration de l'inscription "Grands Moulins de Villancourt" et du sigle des Biscuits BRUN qui figurent sur la façade du bâtiment **A** face au cours. Cela signifie enfin continuer à appeler la salle de musique : les écuries, les quatre nouvelles salles de répétitions : les silos 1.2.3. et 4, le bâtiment **A** : le moulin, les bâtiments **H** et **I** : la cour ou le vieux moulin, le bâtiment **C** : les ateliers, **B** : la halle.... L'activité nouvelle des moulins pourrait par ailleurs amener la réouverture par la S.E.MI.T.A.G. du très vieil arrêt "Le Moulin", qui desservait déjà le tramway projeté en 1887.

Si un *sigle* de repérage était attribué aux moulins, il serait souhaitable de choisir la silhouette du bâtiment A (exemple ci-dessous), ou en tous cas de s'inspirer de ce qui existe : vestige de matériel type élévateur à godets ...etc



L'étude du passé peut se poursuivre dans deux directions : une meilleure connaissance du moulin et une sauvegarde de l'histoire, peu connue, d'Echirolles et Pont-de-Claix. La première pourrait passer par le biais d'un travail d'étudiant sur les *archives de Villancourt* qui constituent un fonds rare, bien qu'incomplet, selon M. CHOMEL, directeur des Archives Départementales de l'Isère, et M. MORSEL, professeur à l'Université de Grenoble II. D'autres minoteries, telles ARMAND ou BONHOMME, seraient prêtes à ouvrir leurs archives pour établir des comparaisons et ajouter des compléments. M. BEL-ANGE, un enseignant du quartier, se propose dans l'attente d'un éventuel travail universitaire, de poursuivre bénévolement ses sondages dans les archives du moulin, afin d'établir la localisation géographique des approvisionnements, de la distribution, les rapports avec l'Afrique du Nord...

Par ailleurs, un *reportage* vidéo, ou un dossier de diapositives + texte, pourrait être réalisé avec le Centre Régional de Documentation Pédagogique, ou la Documentation Française, sur la minoterie au-travers de cet exemple, à l'aide de bruitages, témoignages oraux, visite des lieux.. La *mémoire des communes* mériterait pour sa part des enregistrements qui pourraient trouver leur usage dans la zone de "mémoire" aménagée dans le bâtiment **A** (cf 3° chapitre). En effet, quoique créées seulement en 1833 et 1873, Echirolles et Pont-de-Claix ont une histoire fort riche dont beaucoup de témoins pourraient rendre compte. Les archives écrites ne sont pas tout, l'histoire c'est aussi le vécu et la trace irremplaçable de la mémoire orale, tant promue par des organismes comme le Musée Dauphinois.

Diverse réalisations permettraient de faire participer à ce second souffle de la minoterie des élèves des quartiers voisins. D'une part, un travail serait envisageable avec les plus jeunes dans le cadre d'un Projet d'Action Educative (P.A.E.). Des rencontres avec les anciens ouvriers du moulin, la visite d'une minoterie en activité, de Villancourt et éventuellement des Biscuits BRUN aboutiraient à la création d'un conte, tournant autour du lieu et de son activité. Ce *conte* , joué par les enfants dans le moulin et filmé en *vidéo* , serait projeté dans le cadre de la zone de "mémoire" du bâtiment **A** (cf 3° chapitre), voire prêté ou loué à d'autres. C'est l'exemple même du P.A.E. enraciné et créatif qui peut motiver enfants, enseignants et spectateurs.

D'autre part, une *exposition* légére mais originale circulerait dans Echirolles et dans Pont-de-Claix (bibliothèques, mairies, maisons de quartier...), voire dans les communes adhérentes du S.I.M. Jean WIENER ainsi que dans celles de l'Isère où se trouvent encore des minoteries, pour offrir à la population l'occasion de mieux connaître Villancourt et ses activités. Les supports de l'exposition, son illustration en trois dimensions (modèles réduits de machines par exemple) seraient alors réalisés par les élèves du L.E.P. de La Croix de Vérines. Le Conservatoire National des Arts et Métiers accepterait peut-être de prêter quelques maquettes et outils. La présentation limiterait les panneaux traditionnels pour travailler sur des supports suggestifs comme les sacs de blé ou de farine. L'ambiance sonore du travail, les témoignages oraux des ouvriers, la possibilité de voir, sinon toucher, tous les produits de la chaîne de transformation seraient autant d'atouts.

Enfin, pourquoi ne pas lancer dans le cadre de la fête de la musique, au sein du S.I.M. Jean WIENER, un *concours de chansons* basé sur le bruit de la minoterie et les termes du métier ? On pourrait aussi envisager un spectacle consacré aux chansons de meuniers ou évoquant le blé, le pain, la mouture....

La plus grande publicité devra bien sûr être donnée à l'expérience intercommunale en cours aux moulins, afin de populariser son image et ses activités. Une *publication* concernant son passé, son présent et son avenir serait souhaitable (en rapport avec le Centre de Création Industrielle à Beaubourg par exemple ?). Des articles plus spécialisés sur l'histoire, la réhabilitation, la technique, le patrimoine... trouveraient leur place dans des bulletins locaux (Amis de la Vallée de la Gresse, périodiques municipaux, revues "Evocations", "Patrimoine Rhônalpin", "Le Monde alpin et rhôdanien"...) ou nationaux ("Monuments Historiques", "Bulletin des Amis des Moulins"....). Un travail avec les radios locales compléterait l'ensemble, conjointement avec une ou deux conférences à vocation de synthèse historique et technique qui doivent être programmées aux moulins. Et pourquoi ne pas imaginer une intervention originale au Salon de la Boulangerie, récemment créé à Grenoble par M. MICHAL ?

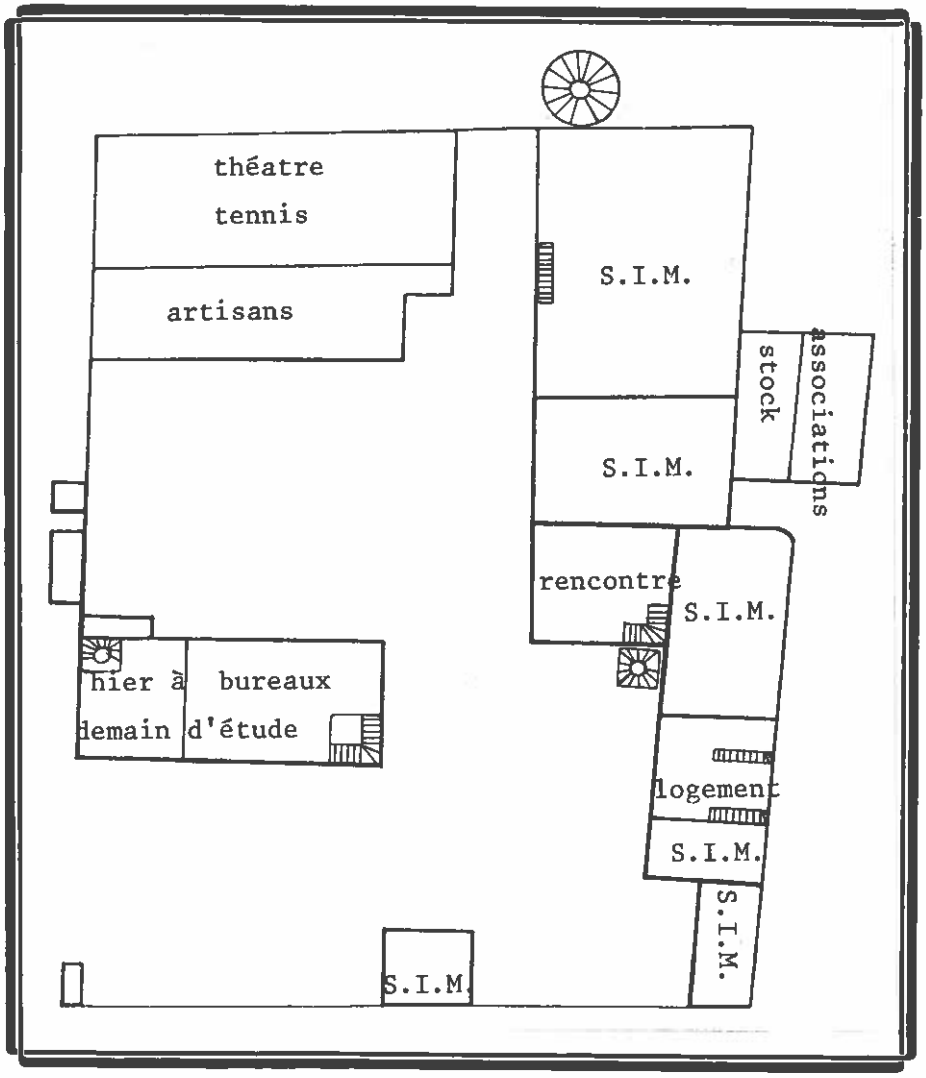
3 - D'hier à demain : la machinerie

Comme le bilan le démontre indubitablement, les moulins de Villancourt n'ont gardé qu'un fragment de leur installation mécanique, ce qui écarte l'idée même d'y créer un véritable musée, à moins d'importants rachats de matériels, très onéreux à remonter en l'état et forcément disparates. Cette hypothèse ne pourrait aboutir ainsi à un Musée de la Meunerie, mais seulement à une collection d'Arts et Traditions Populaire de plus, à moins d'y engager des sommes colossales et de peupler le bâtiment **A** des nombreuses vieilles machines qui trainent sur le marché. Est-il souhaitable d'ailleurs de multiplier par réflexe de sauvegarde les musées de tout et de rien ?

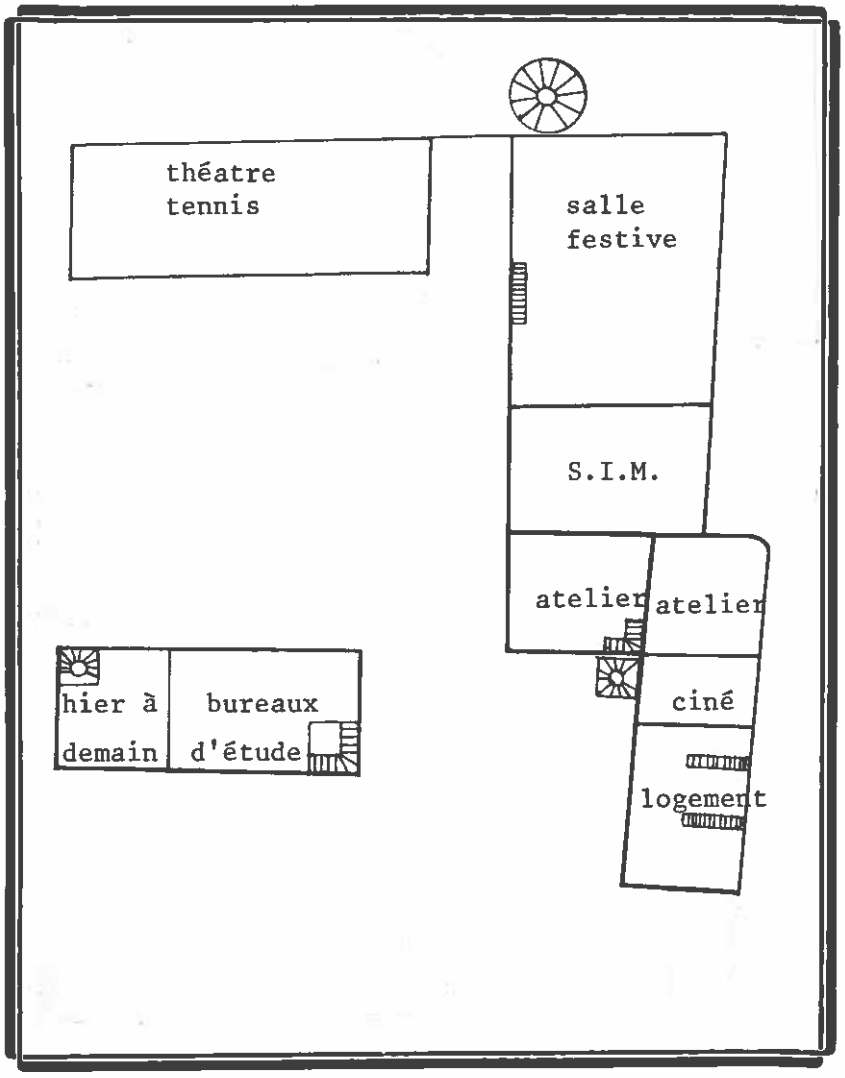
Néanmoins, les zones encore équipées (bâtiment H, bâtiment A : troisième étage et nettoyage sur six niveaux) méritent une attention particulière, par leur qualité esthétique -notamment lorsque le bois est massivement employé- et par la rareté des ensembles techniques conservés. C'est là un atout important et un riche potentiel qu'il serait plus judicieux d'exploiter que de laisser perdre. Un "plus" en quelque sorte.

En vertu de son intérêt scientifique et patrimonial, il semble donc important :
-de matérialiser par une *fresque* sur le mur nord du bâtiment **A** le circuit du grain à la farine, non pour le plaisir de susciter "une fresque de plus" mais parce que c'est un bon moyen d'attirer l'oeil des passants sur ces lieux, d'une part, et d'expliquer commodément le complexe travail de la meunerie, d'autre part.
- de conserver ce qui est dans le bâtiment **H** en le *réutilisant* comme un cadre de qualité, valorisant un lieu de rencontre (café, restaurant, salle d'attente...) ou de travail.
- d'envisager dans le bâtiment **A** une zone "d'hier à demain" constituée comme indiquée sur le schéma ci-dessous.

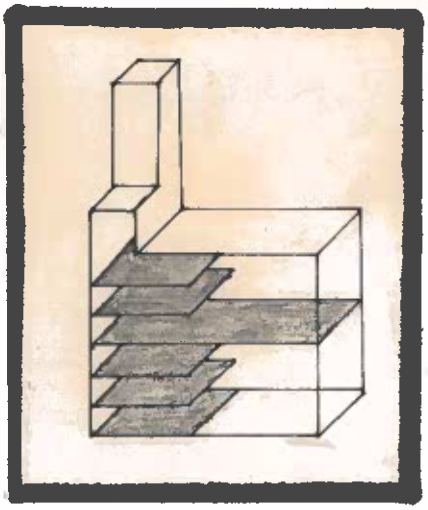
Visualisation par niveau des propositions



Rez-de-chaussée



Premier étage



Ce projet "d'hier à demain" serait susceptible d'accueillir :

- la mémoire du moulin, présentée de façon attrayante sous une forme fixe ou temporaire. Eventuellement , le reportage créé avec l'Education Nationale interviendrait aussi (cf 2° chapitre). Cette mémoire pourrait être complétée temporairement par des apports divers, comme la vidéo réalisée au C.E.S. de Crolles (P.A.E. de Mme HAMBURGER sur le pain traditionnel) ou l'exposition "du blé au pain" créée à la M.J.C. de Corbeil-Essonne.

- la possibilité d'une "mémoire des communes" en rapport avec leur passé (canaux, urbanisation, la Viscose, la Chimie, les Papeteries, le Drac...). Là prendrait place la mémoire enregistrée proposée dans le second chapitre. Le troisième étage du bâtiment A conviendrait particulièrement à ces deux premières propositions .

- Le fonctionnement de certaines machines (brosses, élévateurs, vis) qui sont encore en état de marche ; il serait possible de coupler à cette marche "en grand" le fonctionnement des modèles réduits prévus pour l'exposition de présentation des moulins (cf 2° chapitre). Peut-être, ainsi qu'au moulin de Tiefenbrunnen (WEHRLI) à Zurich, dont l'exemplaire réhabilitation mérite attention, pourrait-on envisager de faire réaliser au visiteur sa propre mouture, voire son propre pain ? Les Suisses y donnent même des cours de boulangerie. Un concours de recettes de cuisine à base de farine ou une fête du pain constitueraient alors une heureuse initiative. Divers organismes seraient susceptibles d'être partie prenante : Centre d'Information des Farines et du Pain, Chambres Syndicales de la Meunerie et de la Boulangerie...

- la création sous toutes ses formes, de la vidéo du conte d'enfants, évoquée au chapitre précédent, au défilé de mode. Les grands silos sous la tour et le long du nettoyage livreraient périodiquement leur surface -protégée- et leur volume à des artistes contemporains. Les machines elles-mêmes pourraient devenir support de présentation, la vue sur les silos étant assurée par le remplacement ponctuel d'une paroi par un vitrage. Et la musique déjà présente créerait sur ces nouveaux instruments : conduits (souffle), objets (heurts, fonctionnement), produits (circulation, transformation).
L'idée fondamentale serait donc de lier pratiquement passé et présent, de façon à redonner aux communes le poids de leur passé, éviter les salles vides et poussiéreuse des musées sans visiteurs, jouer avec les lieux dans un esprit de fête et pour un public varié.

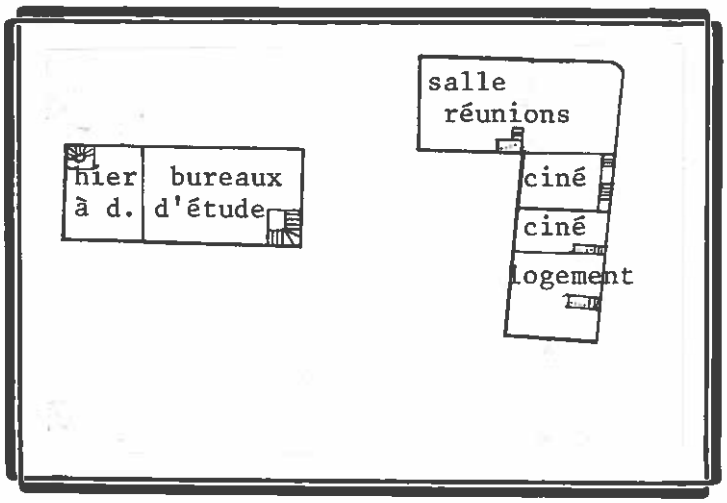
4 - Géographie prospective des lieux

Une suggestion d'affectation d'ensemble peut donc être avancée, une parmi tant d'autres possibles, mais une quand même à titre d'exemple. Deux postulats fondamentaux sont à la base de celle-ci comme de toute autre. En premier lieu, précisons que la superficie des bâtiments est considérée comme suffisante et qu'il n'est pas envisagé de construction nouvelle ou d'ajouts, à l'exception de quelques accès indispensables (commodité, sécurité) comme des escaliers extérieurs aussi harmonisés que possible. En second lieu, nous affirmons qu'il est vital pour la réussite de l'opération que la population voisine "s'approprie" en partie les lieux et que ces lieux soient variés dans leurs activités et leur fréquentation ; autrement dit, il faut éviter une trop grande spécialisation culturelle et si possible joindre aux réalisations publiques des réalisations privées.

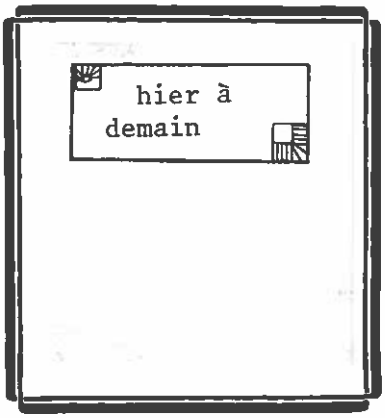
Face aux lieux disponibles divers besoins ou demandes se dégagent : achévement du S.I.M. Jean WIENER, ateliers d'artisans et d'artistes, salles disponibles pour les associations et pour les fêtes, salles de danse ou d'expression corporelle, de cinéma, lieu de vie et de rencontre pour l'ensemble des utilisateurs...

Visualisation

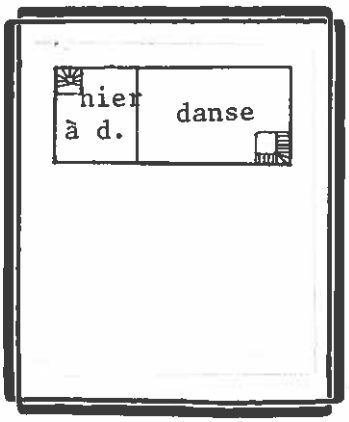
par niveau des propositions



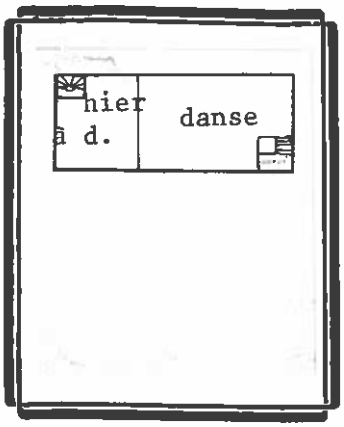
Deuxième étage



Troisième étage



Quatrième étage



Cinquième étage

Le *bâtiment A*, avec ses deux escaliers et un ascenseur à envisager au sein de l'un d'eux, offre lumière abondante, espaces simples, témoignages techniques et grande solidité (il est prévu pour résister au poids des machines et aux soubresauts des plansichters 24 h/24 h). Le projet "d'hier à demain" y prendrait place, accessible par la grande pièce du troisième (escalier, ascenseur) et la tour (escalier). Au bas de la partie nettoyage, la porte conduirait à une sortie à rétablir sur l'ancien quai de déchargement qui donnerait accès au canal (cf suggestions sur les extérieurs). Un percement entre le 5° étage de la tour et le 5° étage des petites pièces achéverait la circulation.

Au quatrième et au cinquième étage, deux grandes pièces dont l'une sans colonnes (mezzanine) seraient toutes désignées pour accueillir la danse ou l'expression gymnique dans leurs lumineux volumes. Les niveaux 0, 1 et 2, quant à eux, conviendraient à une agence de graphisme ou de publicité, un bureau de dessin industriel ou un atelier de photographie, bref à des bureaux d'étude et de création. En fermant chaque niveau comme l'était le premier étage, escalier et ascenseur resteraient à usage commun. Pour l'ensemble du projet, un appel au privé serait souhaitable.

Le *bâtiment C* possède déjà un compartimentage adapté à l'accueil d'ateliers d'artistes et/ou d'artisans. Un sculpteur, un souffleur de verre seraient à leur place dans ces locaux de plain-pied avec la cour, pour y attirer les visites et ateliers scolaires comme les amateurs d'artisanat. Un atelier ouvert aux jeunes du quartier pour y assurer l'entretien et la réparation des vélos, mobylettes et autres deux-roues grouperait là activités dont la nuisance sonore serait ainsi épargnée aux immeubles.

Le *bâtiment B* disposant d'un vaste volume en hauteur suggère la double possibilité d'activité sportives (un tennis couvert ? des tables de ping-pong ?) et théatrales (confection de décor, répétitions).

Le *bâtiment D*, déjà occupé par la très heureuse utilisation des "silos à musique" de Thierry HEIGEAS au rez-de-chaussée, présente une grande surface de solide plancher au premier étage. La construction d'un accès indépendant, donnant sur le parking à l'ouest, permettrait l'ouverture d'une grande salle festive pour noces, banquets, fêtes diverses, éventuellement réductible à sa moitié par des cloisons mobiles. Les deux communes, et l'agglomération grenobloise en général, manquent cruellement de ce type d'équipement.

Le *bâtiment G* a été récemment détruit en raison de son état.

Le rez-de-chaussée du *bâtiment F* est déjà divisé par de nombreux piliers. Un cloisonnement aisé autoriserait la création de quelques petites salles de répétition pour le S.I.M. afin de compléter celles de la conciergerie (**K**). De même, le premier étage fournirait deux salles de taille moyenne fort utiles aux cours collectifs et travaux de groupe. Ainsi la musique occuperait de façon cohérente une grande partie des bâtiments nord.

En H, le deuxième étage, commun avec **I** et accessible par les deux bâtiments, conviendrait bien aux assemblées générales d'associations et autres réunions de groupe. A moins que l'hypothèse du restaurant soit envisagée. Le cadre conservé à tous les niveaux s'adapterait aussi à l'installation d'un vaste atelier d'artiste, sur **H** et **I** au premier étage, et d'une zone d'accueil au rez-de-chaussée. Le cachet de la pièce, extensible en terrasse sous l'auvent, inviterait à venir y attendre quelqu'un ou y partager un pot en mêlant tous les utilisateurs de Villancourt. L'escalier, repris, desservirait l'ensemble (**F** compris).

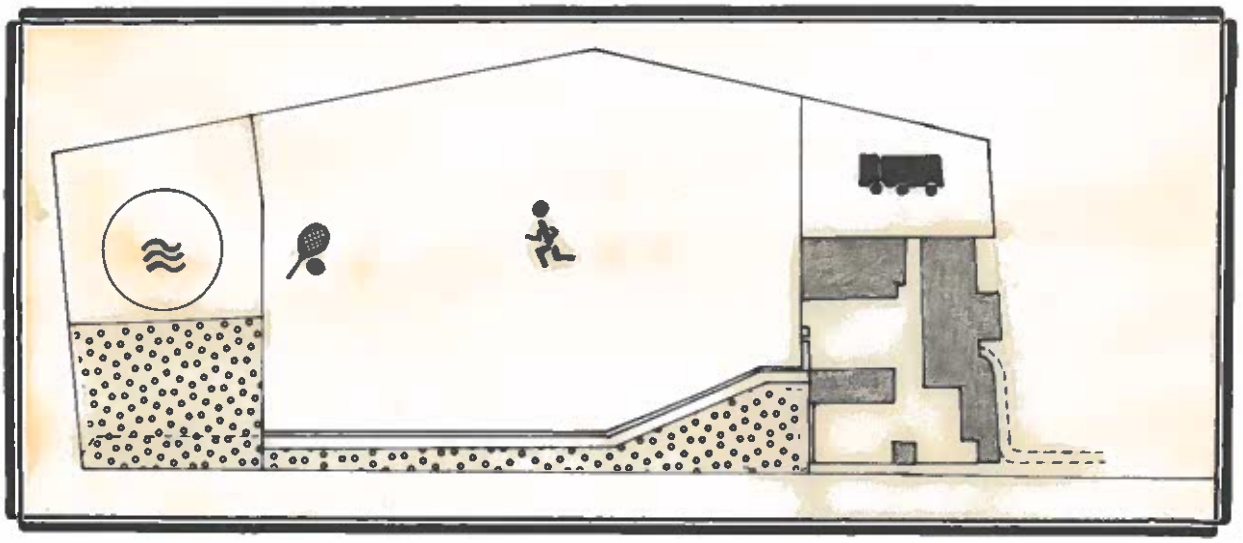
La haute salle obscure qui surmonte les écuries (**I** premier étage) se prêterait volontiers à l'installation de gradins. L'ajout d'un escalier extérieur léger, en bois par exemple, et les communications possibles avec les quatre pièces voisines réparties sur trois niveaux, permettrait à la zone sud de Grenoble de s'offrir un petit cinéma. D'autant qu'U.G.C. Grand-Place parle de fermer ses portes et que le S.I.M. pourrait promouvoir le lien musique-septième art en projetant : "Don Giovanni" de Joseph LOSEY, "Fantasia" de Walt DISNEY...(cf le festival du film d'opéra de Beaune).

Les écuries (**I** rez-de-chaussée), les bureaux (**J**) et la conciergerie (**K**) resteraient bien entendu au sein du S.I.M. Les logements du bâtiment **L** pourraient être en partie modifiés s'il s'avère nécessaire de créer une sortie de secours pour le cinéma au travers de l'appartement le plus à l'ouest. Le comble indépendant de ce dernier, ancienne salle des archives, ferait une parfaite salle technique pour ce même cinéma.

Les extérieurs des bâtiments devraient garder leur aspect d'usine en conservant leur crépi gris au sable du Drac ainsi que les traditionnels volets verts. Par contre, l'horloge du moulin serait à replacer et le repère de sa tour (qui culmine à 32 m. bon repère pour les automobilistes et pour tout le quartier) à souligner : le totem rouge vif proposé par André GERY pour la signalisation de Villancourt le long du cours Saint-André pourrait faire écho à un soulignement en rouge de la corniche de la tour. Echo multipliable par la peinture dans le même ton du pylône EDF et des grilles de l'entrée.

Visualisation

des propositions concernant l'extérieur



——————— limites actuelles

- - - - - - - - - - zones disparues

═══════ fermeture par un grillage souhaitable

traitement proposé en jardin prolongeant l'existant

La cour, encadrée de bâtiments, derrière le moulin demande un aménagement. L'hypothèse d'un lieu festif (fête de la musique, lien avec le sport son "voisin de palier") laisse imaginer l'usage de la passerelle entre **A** et **H** comme support de banderoles ou de décors, la construction d'un podium circulaire à l'emplacement de l'ancien silo, ...etc.

On peut rêver de développer l'idée de Jo PERLI, un cheminement de la villa Géo CHARLES à Villancourt (piétons ? piste cyclable ?), jusqu'à l'Amphithéatre de Pont-de-Claix, en profitant de la proximité de la conduite de l'usine Drac-Romanche. Un aménagement paysager est en tous cas souhaitable de l'autre côté des moulins, le long du cours : recul de la clôture du terrain de sport aux berges de l'ancien canal, utilisation d'un grillage plutôt qu'un mur plein, extension comme jadis du jardin du carrefour des 120 toises jusque devant l'entrée de Villancourt. Le canal transformé en cheminement agréable permettrait alors de rejoindre la partie "d'hier à demain" par l'ancien accès à la chambre de la turbine (cf plus haut).

UNE CORBEILLE D'IDEES SUR UN SOLIDE PASSE POUR REUSSIR VILLANCOURT

∞

Conclusion

Mille racines, on le voit, s'enchevêtrent dans le passé local et ancrent les moulins dans ces communes qu'ils ont vu grandir sinon naître. Ils reflétent l'entrée dans la civilisation industrielle de cette activité de transformation ancestrale ; ils dévoilent la vie quotidienne d'un travail en usine bien particulier, dur et pétri de tradition ; par exception, les bâtiments sont encore quasi au complet, quoiqu'on devine plus qu'on ne lise les traces de leur fonctionnement.

Alors, conserver ?

Pourquoi conserver ? Parce qu'il y a là un patrimoine, c'est à dire un héritage que la triple volonté des élus, des anciens des moulins et des habitants du quartier souhaite garder, en vertu de liens d'affection ou de possession.

Pour qui conserver ? Pour ceux qui sont liés aux moulins par le coeur et/ou le passé, mais aussi pour ce public nouveau qui va venir y chercher connaissance scientifique ou cadre pittoresque ; enfin pour les actuels propriétaires à qui la réhabilittion offre des contraintes mais aussi des potentialités plus grandes que la rénovation.

Que conserver ? L'aspect général qui fait le caractère du lieu et le rattache aux souvenirs tout en le "typant", en particulier les hauteurs de bâtiment, leur isolement et leur couleur ; des traces logiques, techniques ou ethniques de l'activité minotière et de la façon dont on vivait ces lieux.

Comment ? Ni musée, ni oubli, Villancourt peut continuer à s'inventer une voie qui joue la pluralité des usages et des usagers, celle des partenaires, l'animation au risque de la transformation.

Les moulins de Villancourt sont déjà un cas dans la minoterie et un maillon dans l'histoire régionale, pourquoi pas un exemple dans le patrimoine ?

Remerciements

M. Vital CHOMEL, Directeur des Archives Départementales de l'Isère, pour son constant appui
M. Jean GUIBAL, Conservateur en chef du Musée Dauphinois, et son équipe (Mmes Annie BOSSO et Chantal SPILLMAECKER, M. Jean-Pascal JOSPIN), pour leur aide toujours efficace
M. Jacques JOLY, enseignant à l'université II, pour ses conseils
Colonel LANVIN-LESPIAU, chef du maquis du l'Oisans
M. Henri MORSEL, Enseignant à l'université de Grenoble II, pour ses conseils et son aide
M. Bruno MOTTIN, Conservateur du Pré-Inventaire du Département de l'Isère, pour ses souriants conseils
M. Bruno QUEYSSANE, Enseignant à l'Ecole d'Architecture
Mme ROLLAND, Responsable de l'O.N.I.C.-Isère, pour son suivi compréhensif
M. Pierre THOREL, Directeur, et M. Jean-Luc PARELLE, du C.C.S.T.
M. VUILLET, Secrétaire Général du Syndicat du Canal d'Arrosage de la Romanche, qui m'a ouvert très aimablement et par exception ses archives

M. Gilbert BIESSY, Maire d'Echirolles, Conseiller Général de l'Isère
M. Michel COUETOUX, Maire de Pont-de-Claix, Conseiller Général de l'Isère, Président du SIM Jean Wiener
M. Alain ARVIN-BEROD, Maire-Adjoint d'Echirolles, Conseiller Général de l'Isère, Président de la Commission Syndicale des Moulins de Villancourt
M. Claude BERTRAND, Maire-Adjoint à Echirolles, Vice-Président du SIM Jean Wiener
M. LATOUR, Maire-Adjoint à Pont-de-Claix

M. Yves ARMAND, Président des Amis de la Vallée de la Gresse
M. Yves ARMAND, ancien Directeur de minoterie
M. AUXOIS et M. BONIN, de la Société Meunière du Centre
M. BAZES, Directeur et M. TRICHAUT, de la minoterie ARMAND, dont l'aide a été précieuse
M. BEL-ANGE, Enseignant d'Echirolles, pour son apport à l'étude
M. BONATO, président de l'Amicale des Anciens Maquisards et Résistants
M. Charles BONHOMME, ancien Directeur de minoterie
M. Jacque BRUN, Généalogiste
M. Michel BOUCHARD, Meunier à Lozanne
M. BUFFET, Inspecteur du travail
M. Jacques CAPILLON, auteur d'une thèse sur la meunerie, pour son riche concours
Mme CHABERT, Directrice de CHABERT-SANDERS
M. CHARDON, Directeur, et M. BELEC, des Grands Moulins de Bourgoin
M. Jacques CHEVALIER
Mme COIX, ancienne responsable CGT chez BRUN
M. DERRET et M. HARIVEAU de la firme SCHNEIDER-JACQUET
Mme DUPRAZ, ancienne responsable syndicale chez BRUN
M. Claude FOURMY, Architecte, chargé de l'Etude de faisabilité sur les Moulins de Villancourt
M. Gilbert FOURNIER, ancien Conseiller Municipal à Echirolles, pour ses connaissances historiques et géographiques
M. GABERT, Meunier à Crolles
Mme GARNIER
Mme Françoise GASPARD, de la Société d'Histoire Contemporaine
M. GIRARD, de la centrale E.D.F. de St-Georges de Commiers
M. Georges GOYET, pour ses réflexions sur la réutilisation
M. Régis GUILLET, Délégué Syndical C.G.T. de BRUN et Responsable du Comité d'Entreprise, pour son aide enthousiaste et sa confiance
Mme HANSEN, du Musée de la Houille Blanche
M. Thierry HEIGEAS, Architecte des 4 Salles de Musique aux Moulins de Villancourt
M. Auguste JAQUIN, ancien responsable CFTC chez BRUN
M. JOUANJEAN, de R.P.C.B.
M. et Mme MARCELLIN-GROS, pour leur aide chaleureuse
Mme MARGARON-JALLET, ancienne responsable CGT chez BRUN
M. Georges MENEUX, du Moulin de Plessard à Clisson
M. Jean-Claude MICHEL, des Amis de la Vallée de la Gresse
M. MOGOR, de la firme MAGNAT-SIMON
M. MOREAU, de l'Association Nationale de la Meunerie Française

MM. NICOLE, SERRE et GAGNEUX de la D.D.E.
M. RAGIL, de la firme SOGRAMI
M. Georges SALAMAND, du Service Culture de Saint-Martin-d'Hères
M. SAMUEL, ancien meunier
M. STEIMETZ, de la Générale Biscuits France
Les "successeurs de CHARLAS et BROCAS", pour leur aimable coopération
M. Louis VADOT pour son aide technique
M. Bernard VIAL, du S.I.E.R.G.

M. ALEMAN, Services Techniques Pont-de-Claix
Mme Annie BERTANO, Responsable du Service Culturel à Pont-de-Claix
M. BOULARD, Services Techniques Pont-de-Claix
Mme BOYER, Service Information Echirolles
M. Michel CUKIER, Directeur, M. Louis BARD, Directeur-adjoint pour Echirolles, Mme Françoise BAUDET, Mme Renée DELATTRE, Mme Corinne VELLA, du S.I.M. Jean WIENER, pour leur aide technique et leur amical soutien sans lesquels rien n'aurait été possible
Mme Véronique DUCARROUGE, Service Archives Pont-de-Claix
M. André GERY, Directeur du Service Urbanisme Echirolles, pour sa précieuse collaboration
M. Géo PERLI, Directeur du Service Sport-Culture de la Ville d'Echirolles
Mme PERRIN-LAFAURIE,Service Urbanisme Echirolles
Mme Véronique PEQUIGNAT, Service Archives Echirolles
M. Georges RIBACK, Service Information Pont-de-Claix
Mme RIBAS, Gardienne des Moulins de Villancourt
M. SIMON, Service des Eaux Echirolles
M. TEYSSERON, Service Reprographie Echirolles
M. THIEVENAZ, Service Urbanisme Echirolles

Les personnes qui ont vécu et travaillé aux moulins, dont l'amabilité et la gentillesse ont permis beaucoup de découvertes :
Mme ABRIC
M. Aimé BLANC
Mme CHANIET
M. Michel DE BRION
M. Henri DE VERNISY
M. René FERRADOU
M. Angel JIMENEZ
M. Géo LERICHE
M. Diégo MAIQUEZ et sa fille
M. François OLTRA
M. Louis PAOLI
M. Abdelkader STENAS
Mme TIXIER
M. Bernard VIZIOZ

sans oublier l'aide indispensable et savante de Mme Marie-Thérése CHAPPERT et de M. Bernard GERIN, complices de cette aventure, et de tous ceux qui ont contribué d'une façon ou d'une autre à la réussite de cette mission. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude.

Rapport édité par le service reprographie de la ville d'Echirolles,

PATRIMOINE
& Développement
du Grand Grenoble

Cosmocité, le Centre de Sciences métropolitain, à Pont de Claix

Inauguration le samedi 30 septembre 2023 à 11 h

* * *

Invités par les instances de la Métropole, le président et la vice-présidente de notre association ont assisté à l'inauguration de **Cosmocité**, sis sur le terrain des anciens Moulins de Villancourt, lieu emblématique du développement de l'activité industrielle de la région grenobloise à la fin du XIXème siècle.

Les enjeux :

- Présenter les sciences de la terre, de l'univers et de l'environnement de façon moderne et accessible
- Permettre à tous d'expérimenter, d'échanger et de s'amuser autour des sciences
- Doter l'agglomération d'un lieu attrayant

Le centre de sciences comprend :

- Un planétarium de 80 places
- Une salle immersive de 60 places,
- Une exposition permanente de 270 m2 et un plateau modulaire de 200 m2,
- Une terrasse belvédère.

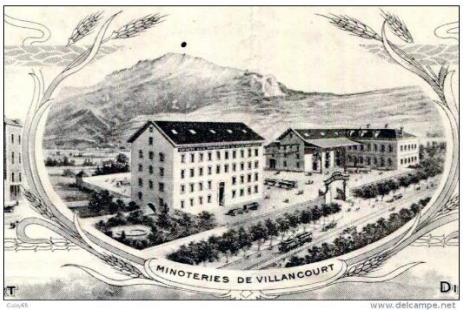
On y découvre les sciences de la Terre, de l'Univers et de l'Environnement de manière ludique et pédagogique, sur 2000 m carrés d'espace.

Le centre de Sciences, Cosmocité à Pont de Claix

PATRIMOINE
& Développement
du Grand Grenoble

Le Centre des sciences-planétarium est géré par l'Établissement public de coopération culturelle (EPCC) du nom de Territoire de Sciences. Il est piloté par la Région Auvergne-Rhône-Alpes, le Département de l'Isère, Grenoble-Alpes Métropole, l'Académie de Grenoble et l'Université Grenoble Alpes. Une charte de coopération permet de connecter tous les acteurs de la culture scientifique, technique et industrielle œuvrant à l'échelle de l'agglomération. Le conseil municipal de Pont de Claix a adopté cette charte permettant ainsi à la ville de participer à la dynamique.
Avec cet équipement, l'agglomération se dote d'un outil attrayant et populaire qui vient compléter les missions de la Casemate à Grenoble, de la Grange des maths à Varces et du Musée de la chimie à Jarrie.

Architecture du Centre
Les architectes de cette nouvelle structure se sont efforcés de rappeler dans cette nouvelle conception, quelques caractéristiques des Moulins de Villancourt qui ont dû être démolis pour faire place à la Cité de Sciences Cosmocité.



Les Moulins de Villancourt
au début du XXème siècle
(gravure Famille Ferradou)

Les Moulins de Villancourt
avant leur destruction au début du XXIème siècle

Nous vous conseillons la visite de ce centre qui, au fil du temps, proposera à son public expositions et activités nouvelles.